

ZEMMORA - MIXTE

par C.N. Mairin — instituteur

Imprimé en 1896

Avant-propos

Telle qu'elle est, avec toutes ses imperfections et ses lacunes, cette monographie m'a coûté bien des recherches, bien des investigations dans les archives poussiéreuses et de longs entretiens avec les indigènes.

Si j'ai pu la terminer sans commettre trop d'erreurs ou trop d'oublis, sans omettre les points essentiels qui en forment les grandes lignes, je le dois à l'obligeance de MM. Varnier, Sous-Préfet de Bel-Abbès et Philipon, Administrateur, ainsi qu'à MM. Venisse, Pierre, et particulièrement à M. Benet, administrateurs adjoints qui se sont empressés de me communiquer les pièces et documents nécessaires, avec une bonne grâce que je me plais à reconnaître et dont je les remercie.

J'ai fait, pour la partie historique, que j'ai à dessein, traitée longuement, de fréquents emprunts à l'Historique du 2^{ème} Tirailleurs, rédigé par M. le Lieutenant Martin d'après les documents du Ministère de la Guerre.

Enfin, j'ai tout sacrifié à la vérité, moins par esprit de critique que pour rester dans le vrai, quand même ! De plus, l'orthographe de certains noms comme Zemmora, par exemple, ne concorde pas avec celle usitée jusqu'ici ; c'est que je me suis borné à traduire lettre à lettre le mot arabe r dans Zemmora, ce mot ne contient et n'a jamais contenu d'h ; rien même n'autorisait à ajouter cette consonne après l'a qui est représenté dans Zemmora زورث par un ta marbouthا . En outre, j'ai autant que possible, fait concorder l'écriture avec la prononciation. Néanmoins j'ai cru devoir conserver dans les extraits l'orthographe de l'auteur.

Zemmora, le 29 mars 1895

MAIRIN Breveté pour la langue arabe.

ZEMMORA - MIXTE

I - NOM, FORMATION, LIMITES, SITUATION, SUPERFICIE

La commune mixte de Zemmora, sise à l'extrémité Est du département d'Oran presque à la limite de celui d'Alger dont elle n'est séparée que par Ammi-Moussa, tire son nom du berbère thazemmourt, qui signifie les oliviers ou plus logiquement ici, le pays des oliviers.

Elle comprenait à l'origine, sous le régime militaire, 19 tribus qui englobaient le territoire connu sous le nom de pays des Flitta. Mais à la suite du fractionnement de divers douars-communes et du rattachement du douar Oued-Djemâa, détaché de l'Hillil fin 1887, elle en compte aujourd'hui 22.

Ses limites sont presque toutes artificielles et constituées au Nord par les communes mixtes de Renault avec les douars Djerara, Hamadéna et Abd-El-Gaoui ; d'Ammi-Moussa à l'Est avec les douars Touarès, Oulad Sabeur, Oulad Yaïch, Oulad bou Ria et Chekkala ; de Tiharet à l'Est et au Sud avec les douars Bechtoutt Torrich, Guertoufa, El Azouanid, Tagdempt et Méchera-Sfa ; de Frenda, au Sud encore, avec le douar des Oulad Bou Ziri ; de Cacherou, à l'Ouest avec les douars des Chellog (que la Mina sépare des Oulad Sidi Ahmed benn Mohammed et Oulad bel Haïa), des Oulad Uaddad et des Haboucha ; de l'Hillil au Nord-Ouest et au Nord avec les douars Douaïr-Flitta, Messehbia, Oulad bou Ah, Bel-Hacel, Oulad Addi, où se trouvent les salines de Bou Ziann

et le territoire de plein exercice de Relizane, entre les Oulad Addi et Bel Hacel.

Sa superficie est d'un peu moins de 175.000 hectares, exactement 174.285 ha 17 a 80 ca, non compris les centres européens, se répartissant comme suit :

DOUARS	Surface
Oued El Hamoul	3.690 ha 19 a 50 ca
Beni Derguenn	5.554 ha 21 a 50 ca
Haratsa	4.468 ha 39 a 00 ca
Oulad Rafâa	5.345 ha 83 a 00 ca
Ammamra	9.515 ha 82 a 00 ca
Beni Issâad	8.184 ha 49 a 00 ca
Oulad Barkatt	5.592 ha 44 a 00 ca
Chouala	8.745 ha 00 a 00 ca
Beni Louma	8.453 ha 00 a 00 ca
Oued El Djemâa	5.126 ha 38 a 00 ca
Oulad Souid	4.421 ha 60 a 00 ca
Oulad Zid	5.950 ha 00 a 00 ca
Zaouïa ou Bènn Aouda	1.720 ha 51 a 80 ca
Dar bènn Abdallah	11.043 ha 72 a 00 ca
Oulad Sidi el Azreg	3.600 ha 00 a 00 ca
Oulad Sidi Yahia bènn Ahmed	12 105 ha 20 a 00 ca
Oulad Sidi Ahmed bènn Mohammed	27.360 ha 00 a 00 ca
Anatra	7.820 ha 00 a 00 ca
Habacha	3.913 ha 38 a 00 ca
Oulad Bel Haïa	20.660 ha 00 a 00 ca
Oulad Rached	2 260 ha 00 a 00 ca
Oulad Ameur	8.745 ha 00 a 00 ca

Le centre européen de Zemmora mesure 2159 ha 31 a 64 ca ; celui de Ferry mesure 1091 ha 41 a 40 ca ; enfin les hameaux de Kenénnda et de Mendez, 2530 ha 07 a 90 ca. Elle est moindre que celle d'Ammi-Moussa, (84.833 ha et de Frenda 195.000 ha ; supérieure à celle de Tiharet, 157.682 ha, de Renault 49.631 ha, de l'Hillil 157.902 ha et de Cacherou 161.410 ha, qui toutes sont ses voisines.

Sa forme représente assez exactement un triangle dont la base courrait presque parallèlement à la voie ferrée d'Oran, de l'extrémité Est du douar Oued El Hamoul, à hauteur de Hamadéna jusqu'à la pointe Ouest des Anatra et dont le sommet se trouverait dans l'angle que forme au Sud la tribu des Oulad Ameer.

Une perpendiculaire tirée de la base au sommet partirait de l'Oued Djemâa (gare), passerait près de Zemmora, de Kennénda, laissant Mendez un peu à gauche et mesurerait environ soixante kilomètres à vol d'oiseau.

Le service géographique de l'armée n'a pas encore exécuté le levé topographique de toute la commune.

II - PHYSIONOMIE GENERALE

Le territoire de Zemmora se compose à la fois de plaines, de collines, de plateaux et de montagnes.

Le système des plaines se rattache à celles du Chélif et de la Mina. Elles sont formées d'alluvions et absolument stériles pendant les années peu pluvieuses. Une arête qui supporte le djebel Bereïche (400 mètres) court le long de la route nationale d'Oran à Alger. Sa croupe dénudée sépare la grande vallée du Chélif, de la plaine ondulée, calcaire et fertile des Beni Derguenn, laquelle s'allonge vers l'Est jusqu'à la Djidiouïa, parallèlement aux plateaux élevés des Amamra, ses limites au Sud.

A partir de Ferry, dans la direction de l'Ouest, la plaine se soulève peu à peu, se mamelonne suffisamment pour former à Zemmora des collines de 300 mètres qui, à droite et à gauche s'élancent brusquement à 500 mètres d'altitude et dessinent très net un seuil échancre de nombreux thalwegs aussi profonds qu'ils sont courts.

Ce seuil marque le commencement des riches plateaux de Mendez dont la hauteur varie peu et qui s'étendent, coupés en deux par la Menasfa, jusqu'au bordj de la Rahouïa, se boursouflant au fur et à mesure qu'on se rapproche de la Mina à l'Ouest et du Rhiou à l'Est.

A partir de la Rahouïa, le terrain continue à s'élever. Certaines montagnes atteignent 7 et 800 mètres de hauteur pour arriver à 1000 mètres et plus à Tiharet d'où elles se relient par l'Ouarceniss, point central dont dépend le massif flitta tout entier.

Tous les cours d'eau qui prennent naissance dans ce pâté de montagnes, qui le traversent ou qui l'effleurent sont tributai-

res du Chélif auquel ils parviennent soit par la Mina, soit par la Menasfa devenue Djidiouïa à son confluent avec l'Oued Malah, soit encore, mais pour une faible portion, par le Rhiou.

L'Oued el Djemâa cependant fait exception. Ce riuilet formé de l'Oued Zemmora, de l'Oued Anseur et d'un autre ravin venant des Beni Derguènn va se perdre dans une dépression imperceptible de la plaine, un peu au Sud des salines de Bou Ziann dont la croûte blanche scintille au soleil pendant l'été, tandis qu'en hiver ses eaux bleuissent la plaine désolée.

Tous se dirigent du Sud au Nord. L'Oued Kheloug seul déroge à la règle générale et rejoint la Mina en allant du Sud-Est au Nord-Ouest. Son cours, s'il était prolongé vers le Rhiou, partagerait la commune en deux portions presque égales.

Le sol est tourmenté, profondément découpé en tous sens, par d'innombrables ravins aux pentes abruptes, déchiquetés tantôt dans la roche tuffière, tantôt dans la marne bleue, tantôt dans le calcaire sablonneux.

La partie Nord a d'immenses espaces boisés la plupart du temps de lentisques broussailleux mêlés de thuyas, d'oliviers sauvages, de chênes verts et de pins. Mais au fur et à mesure qu'on avance vers le Sud, les forêts s'éclaircissent, se font rares, pour disparaître entièrement à partir de Mendèz, sauf de rares bouquets isolés et sans importance. Les terres légères des Beni Derguènn, des Amamra, des Oulad Sidi El Azreg, etc..., cèdent la place aux marnes désagrégées qui teintent les coteaux ou dans les vallées, à un mélange d'alluvions et d'humus que l'on rencontre aussi sur nombre de plateaux.

En revanche, si les bois manquent, si la verdure est absente

et ne réjouit plus l'œil, les sources se multiplient. Une quantité de beaux euiounn s'épanchent dans les vallées où ils forment de véritables ruisseaux, tant leur débit est abondant. Bien peu tarissent pendant les chaleurs et certaines tribus, comme les Oulad Ameer et les Beni Louma, pour ne citer que celles-là, pourraient entretenir des prairies naturelles absolument semblables aux prairies qui font l'orgueil et la richesse des paysans français.

Les forêts domaniales les plus importantes, tant par leur étendue que par la beauté de la végétation sont celles des Oulad Sidi Yahia (3446 ha 85 a) ; des Amamra (2571 ha 65 a) ; des Oulad Rafâa (6 ha 87 a) ; des Beni Issaâd (589 ha 80 a) et des Chouala (1100 ha) où l'on rencontre des pins d'Alep et des thuyas d'une magnifique venue. Elles sont peu exploitées, excepté dans la partie comprise entre Zemmora et l'Oued Anseur où l'on pratique plusieurs coupes chaque année. On y rencontre assez fréquemment des sangliers, quelques hyènes, des chacals, des renards à foison, rarement de lynx et jamais de grands fauves. Les gibiers à poil et à plumes y abondent.

III - COURS D'EAU

Par sa configuration générale, par la disposition de son système orographique, le massif flitta, composant le territoire de la commune, appartient tout entier au bassin du Chéelif, bien que dans la partie nord, nombre de ravins soient plus faibles pour y parvenir.

Trois rivières principales, Mina à l'Ouest, Djidiouïa au centre, Rhiou à l'est en collectionnent les eaux permanentes ou temporaires pour les porter à la Durance algérienne (rive gauche) qui déroule ses méandres et entasse ses bancs de sable au pied de la chaîne marneuse du Dahra.

L'Oued Rhiou, du berbère *erhi* ? (aimer), a une longueur totale de 150 kilomètres, un débit, à l'étiage de 140 litres par seconde, de 1094 litres en eaux moyennes et de 1500 mètres cubes en grandes crues, dit M. A. Fillias dans sa Géographie de l'Algérie.

Il naît dans le versant ouest de l'Ouarsenis, au Nord-Est de Tiharet. Il coule d'abord de l'Est à l'Ouest et reçoit l'appoint de nombreux euïounn, notamment à la hauteur de la Zaouïa de Sidi Adda (Ammi-Moussa) où trois sources viennent doubler son volume.

Après avoir absorbé l'Oued Tidiguest qui lui arrive de la région tiharétienne, il s'élance au Nord pour s'infléchir, à partir d'Ammi-Moussa (mon oncle Moussa) au Nord-Ouest, direction qu'il conserve malgré de nombreux zigzags et rejoint le Chéelif à quelques cent mètres à l'Ouest d'une ferme à tourelles entre des berges très resserrées, très hautes et recouvertes du côté du fleuve par une épaisse forêt de tamarins.

Son bassin n'occupe qu'une minime partie de la commune mixte et lui-même en passe fort loin ; mais par l'Oued Tèm-

da (affluent de gauche de l'Oued Tidiguest) qui prend successivement les noms de Chabett M'Ta el Oudènn (ravin de l'oreille), Chabett Markedèmm, Oued Krîma (rivière généreuse) et Oued Barkatt (rivière de la négresse ou des bénédictions) et par le Chabett el Malah (ravin salé) formé de l'Aïnn el Quefifa (source des petits couffins) et du faïd (dépression souvent pourvue d'eau) Aïnn el Malah, il reçoit les eaux des Beni Louma et des Oulad Ameer qui sourdent sur le versant oriental de ces deux tribus.

La Djidiouïa a 120 kilomètres de long, dit M. Fillias, elle débite 30 litres par seconde à l'étiage ; 100 litres en eaux moyennes et 48 mètres cubes en grandes crues. Ces données n'ont en soi, certainement rien d'absolu, car je l'ai, pour ma part, vu rouler en grandes crues quelque chose comme 300 mètres cubes et, à l'étiage assurément moins de 5 litres par seconde.

Par une bizarrerie commune à la plupart des cours d'eau algériens, elle s'appelle Menasfa dans la partie supérieure de son trajet et ne prend le nom de Djidiouïa qu'à partir de sa jonction avec l'Oued Malah dans les Amamra.

Ce qui est considéré comme l'origine de la Menasfa, c'est le thalweg qui commence à se dessiner sur la route de Tiharet près d'une baraque en planches. Ce thalweg devient ensuite l'Oued Rahouïa, passe au pied et à l'Est du bordj et ne forme véritablement rivière qu'au point où il fait sa jonction avec un oued plus important que lui, l'Oued Tahallalètt mais qui n'est pas regardé comme le cours d'eau principal. Elle coule du Sud au Nord. A partir de la Rahouïa, elle s'incline vers le Nord-Ouest, reprend aux environs du pont de Dar bènn Abd Allah la direction du Nord-Est jusqu'à la limite des Amamra qu'elle franchit pour entrer dans la commune d'Ammi-

Moussa par les Oulad Sabeur (fils de celui qui espère), un peu en aval de son confluent avec l'Oued Malah.

Elle décrit un arc de cercle très tendu à l'Ouest avant de s'élançer directement au Nord où elle se noie dans le Chélif à l'angle d'un champ de cactus à moitié tombés, après s'être creusé, près de Saint-Aimé, un lit nouveau pour remplacer son lit primitif intercepté par un barrage romain.

Beaucoup plus profond que l'ancien, sans cesse élargi par les empiètements annuels du courant, le lit actuel rencontre le Chélif à 3 ou 4 kilomètres en aval du confluent primitif.

Selon l'expression pittoresque mais juste d'un ancien conducteur des Ponts et Chaussées, aujourd'hui Conseiller général, la Djidiouia est un véritable panier percé. En certains endroits de la partie comprise entre Guelt bou Zid (trou de Bou Zid) et son confluent, les eaux disparaissent tout à coup, laissant à sec de longs espaces semés de galets polis, avec de distance en distance des dépressions pleines d'eau croupie. Quelques kilomètres plus bas, l'onde bruisse de nouveau, limpide entre les touffes de lauriers-roses.

Ses eaux, très claires en été, d'un bleu pâle, très poissonneuses, glissent murmurantes sur un lit de graviers ou de cailloux entremêlés de sable fin. En hiver, tonnantes ou grondeuses et chargées d'un limon jaunâtre, elles se précipitent en une course effrénée sur une pente approximative de trois mètres par kilomètre qui les entraîne au Chélif. De sa source, jusqu'à la ferme Mottet, en aval de Mendèz, elle se faufile, dans une vallée spacieuse, entre des berges minuscules, rétrécies, garnies d'une végétation vigoureuse et touffue, où les plantes aromatiques se mêlent aux arbustes divers. Mais à partir de ce point, la plaine s'exhausse, des collines se dressent et bientôt des mamelons respectables enserrant son lit

pour l'étouffer presque, en aval de Dar bènn Abd Allah et ne cesser de l'êtreindre qu'à son entrée chez les Abd El Gaouï (serviteur du Fort) Après avoir subi une série d'étranglements rocheux, entre l'un desquels nous avons jeté le barrage-réservoir de Saint-Aimé, elle débouche définitivement dans la plaine du Chélif au point même où commence son nouveau lit et s'y prélassse à l'ombre des berges hautes de huit mètres.

Ses affluents sur la rive gauche comprennent une série de ouidènn insignifiants comme longueur et débit, mais très nombreux. La plupart, pour ne pas dire tous, sont desséchés pendant les chaleurs et se mouillent à peine en hiver, les jours de grandes pluies. En revanche, une foule d'euïounn bouillonnent dans le voisinage immédiat de la rivière, au pied de ses falaises marneuses, quand ce n'est pas dans son lit, à fleur de courant. Cette particularité est du reste commune à tous les ouïdènn algériens de quelque importance.

Sur la rive droite ses tributaires sont plus sérieux tant par leur débit que par leur étendue. Ce sont : 1° l'Oued El Athaoui, tête de l'Oued Tahallalètt que l'on prend souvent pour la Menasfa ; 2° l'Oued Hammamn (rivière chaude) formé d'une fontaine qui donne 15 litres à la seconde et, plus en aval, d'une source thermale salée ; de l'Oued Selann qui naissent et meurent chez les Beni-Issâad ; 3° l'Oued Malah, grossi à gauche de l'Oued Bou Ired, de l'Oued Bahbal (Beni-Issâad) et à droite de l'Oued Allalah, limite naturelle des Chouala (Zemmora) et des Oulad bou Ria (Ammi-Moussa).

La Mina jaillit au Sud-Est de Frenda, au Ras el Mina (tête de la Mina) formé par un groupe de belles fontaines qui sourdent dans la mer d'alfa, non loin de ruines romaines, et déroule ses méandres capricieux sur une longueur de 200 kilo-

mètres. Coulant d'abord du Sud au Nord, elle forme la jolie cascade du saut de Hourara, haute de 42 mètres, entre Tiharet et le centre naissant de Mellakou, puis elle s'infléchit vers le Nord-Ouest, franchit les gorges imposantes et peu connues de Méchera-Sfa. Après avoir reçu l'Oued El Abd, beaucoup plus puissant qu'elle-même, elle s'échappe définitivement vers le Nord, pénètre sur Zemmora, chez les Oulad Sidi Ahmed benn Mohammed, à leur limite avec Fortassa, traverse les Anatra, la Zaouïa, enjambe le barrage de Relizane et décrit d'innombrables courbes dans une plaine basse que le soleil d'août crevasse et torréfie, au fond d'un lit profondément fouillé, jusqu'au Chélif qu'elle atteint à treize kilomètres en aval de Bel-Hacel à l'endroit où les pics du Dahra et les plateaux de Mékahlia se rapprochant à se toucher, compriment la vallée du fleuve.

La Mina roule, dit A. Fillias, à l'étiage de 600 litres par seconde, 1900 litres aux eaux ordinaires et 1000 mètres cubes en grandes crues.

Ses affluents de la rive droite, la seule qui nous occupe, sont : l'Oued Medjebour qui reçoit l'Oued el Guettar venant du Djebel benn Chaïeb, le Chabett bou Irett sortant du Koudia Redjèmm el Moulay, le Chabett Matmar el Abiod, issu du Koudia Cheïkh benn Aïssa, l'Oued Grouz originaire du Koudia Matmar el Abiod et le Chabett Safil el Bentra dont la tête est sur le Koudia Matmar Charef (Oulad Ameur) ;

L'Oued el Beraïtt formé du Chabett Zoubir et du Chabett el Beraïtt (Oulad Ameur) ;

L'Oued Messinn oural Assalel (Oulad Sidi Ahmed benn Mohammed et Oulad ben Haïa) ;

L'Oued Telfanett qui naît dans le Djebel Tâassalett et reçoit quelques ravins descendus du Djebel Yazrou ;

L'Oued Zeboudj issu lui aussi du Djebel Yazrou (Oulad Sidi Ahmed benn Mohammed) ;

L'Oued Kheloug long d'environ 40 kilomètres, vient des Oulad Sidi Yahia benn Ahmed. A sec l'été, avec cependant quelques sources dans le fond de son lit très encaissé, il reçoit sur sa gauche l'Oued Sedria, fils du Tâassalett et sur sa droite l'Oued Cheloukh, né sur les plateaux des Oulad Sidi el Azreg. Il rejoint la Mina dans la tribu des Anatra.

Tous ces ouidènn sont à peu près secs en été et même en hiver.

Quant aux nombreux ravins qui aboutissent au lit desséché de l'Oued el Hamoul, ils se perdent avec lui dans les sables de la plaine, au sud de Hamadéna, après un parcours fort restreint. Ces ravins et cet oued ne coulent qu'en hiver et sous l'influence des pluies persistantes.

IV - CLIMAT

Il n'existe, de l'Oued Rhiou à la Mina, de Tiharet au Chélif et partant dans toute l'étendue de la commune mixte, ni marais croupissants, ni cours d'eau stagnants où puissent naître et se développer d'une façon excessive les miasmes paludiques.

Aussi le climat est-il généralement salubre, en particulier sur les montagnes où souffle un air pur et vif, et d'où l'on voit, certains jours de printemps (mars à juin) d'humides brouillards partis du flanc des coteaux, rouler lourdement dans les plaines et les vallées qu'ils dérobent aux regards.

Ces vallées et ces plaines moins fortement ventilées deviennent tout à coup le siège de maladies endémiques que l'on parvient toujours, il faut se hâter de le dire, à enrayer avant qu'elles aient pu se propager à moins qu'elles ne s'éteignent spontanément. La fièvre y sévit cependant parfois, avec une intensité exceptionnelle, durant les fortes chaleurs.

Au cours de l'année 1894, la population européenne de Mendèz a été particulièrement éprouvée par le paludisme et l'on y a même enregistré un cas typhoïdique suivi de décès.

Il existe deux zones bien distinctes, tant au point de vue des variations barométriques, qu'à celui des oscillations thermométriques.

La première zone s'étend parallèlement à la limite Nord, jusqu'aux montagnes qui, de la Djidiouia par les Amamra et les Oulad Sidi Yahia, vont s'incurvant légèrement au Sud vers la Mina et forment un fer à cheval très ouvert dont Zemmora occupe à peu près le centre. Elle comprend les douars des Oulad Zid, des Oulad Souid, de Sidi Harats, des Beni Derguenn, de Oued El Djemâa et de Oued el Hamoul.

Sans relief bien saillant, sauf le chaînon du Djebel Bereïche, n'ayant en moyenne guère plus de cent mètres au-dessus du niveau de la Méditerranée, cette région n'a jamais à souffrir des grands froids. Par les températures les plus basses, le thermomètre alterne entre + 40° et + 6°. Lorsque la direction des courants aériens y sème quelques flocons de neige, ils fondent au contact du sol et ne résistent jamais guère plus d'une nuit.

En revanche, l'été se fait durement sentir ; il est tout bonnement torride. Des ondes miroitantes de chaleur s'échappent du sol, rayonnent et vibrent à la surface. On ne vit plus, on languit ; on ne respire plus, on étouffe ; on perd le meilleur de son énergie. La terre elle-même se fendille et s'écaille par larges plaques. Quand souffle le siroco, c'est de la braise ardente qui vole dans l'air, le sature et détruit tout. Les nuits sont aussi dures que les jours et le paraissent davantage, car le repos est impossible, le sommeil vous fuit, votre couche brûle, la muraille brûle ; dehors, le vent qui secoue le feuillage brûle et vous brûlez vous-même comme si un torrent de feu coulait en vos artères.

On ne jouit d'une fraîcheur relative, pendant trois longs mois de l'année, que le soir au crépuscule et vers trois heures du matin, le tout ne dure pas deux heures par jour, je veux dire par nuit. A l'ombre, le thermomètre dépasse 40°, arrive quelquefois, trop souvent à 45°, tandis qu'au soleil, 50° au-dessus de zéro ne l'arrêtent pas. L' Extrême Sud ne peut guère dépasser cette quantité de degrés.

Dans la deuxième zone, le froid plus intense, ne laisse passer aucun hiver sans blanchir de neige les coteaux. Elle forme même une épaisse couche dans les Beni Louma, les Oulad Aneur, les Oulad Rached, les Oulad Bel Haïa, les Oulad

Barkatt et vit parfaitement plusieurs jours, quelquefois plus d'une semaine. Le thermomètre descend fréquemment au-dessous de zéro et garde cette position assez longtemps pour laisser aux gelées la faculté de se faire sentir.

L'été est supportable en somme et les oscillations thermométriques varient de 30° à 35° à l'ombre. Déjà à Zemmora, exception faite les jours de siroco, à 288 mètres d'altitude, on ne dépasse pas 38° (en juillet 1896 on a compté 47° à l'ombre). Néanmoins dans la vallée de la Ménasfa, la chaleur est brûlante et ne diffère pas sensiblement de la chaleur des plaines. Toutefois, les nuits y fraîchissent en septembre au point de devenir réellement froides.

La différence de température est à ce point sensible, avec la zone précédente, qu'à Kenènnda les citronniers souffrent visiblement, les orangers végètent, les mandariniers dépérissent ou meurent. Quoiqu'en Algérie, ils ne se sentent pas chez eux et ils n'y sont guère.

Tandis qu'à Ferry on dépicque les récoltes, qu'à Zemmora la moisson bat son plein, les blés se dorment à peine à la Rahouia et l'on coupe seulement les fourrages loués aux européens par les Beni Louma, les Oulad Ameur et les Oulad Rached.

En résumé, la température moyenne paraît, à défaut de données certaines, devoir être fixée à 35° l'été et à 5° au-dessus de zéro l'hiver.

En dehors de la neige plus abondante à mesure qu'on avance vers le Sud, les pluies sont assez fréquentes et suffisamment soutenues. Mais comme il n'existe aucune station pluviométrique sur les 175.000 hectares qui représentent la superficie de la commune, il est difficile, sinon impossible, de fournir des chiffres basés sur des expériences sérieuses. L'on peut néanmoins, sans risquer de commettre une erreur bien gros-

sière, affirmer que la quantité d'eau tombée est supérieure à la moyenne du département.

V - CURIOSITES NATURELLES

Le pays offre une variété d'aspects très curieux et une succession de panoramas splendides fort peu connus.

Ses failles profondes ; ses faïds pleins d'eau ou entièrement desséchés, ses ravins encaissés, découpés à l'emporte pièce ; tout à fait nus ou garnis d'une végétation luxuriante, barrés par le squelette singulièrement fouillé de cascades mortes ; ses sources qui larmoient (fontaine des Lions, Aïnn el Halouf) ou qui jaillissent à gros bouillon (Aïnn el Anseur, Aïnn el Hammamrn) ; ses assises de rochers étranges ; ses forêts et jusqu'à ses monts chenus ou buissonneux méritent d'être visités.

Du Djebel Ouraïa dont Zemmora occupe la base, on jouit d'un panorama très étendu et très pittoresque.

Au Nord, c'est la plaine uniforme du Chéelif ; la sebkha de Bou Ziann d'un bleu intense l'hiver, d'une blancheur scintillante l'été ; le petit village de Ferry qui se cache, timide, sous ses arbres à feuilles persistantes et, tout au loin, la silhouette grise des monts dentelés du Dahra.

A l'Ouest, c'est la plaine de la Mina constellée de points verts qui dénotent l'emplacement de Relizane (le mamelon des mouches bourdonnantes), de Clinchant et de l'Hillil espacés le long de la route d'Oran à Alger ; c'est le massif mascaréen où tranche une montagne carrée, le Djebel Menaouer, dans la direction d'El Bordj.

A l'Est, les Amamra déroulent leur ceinture de forêts, laissant deviner le lit de la Djidiouia au-delà duquel s'élance le Djebel Grigra où s'accumulent les eaux que boit Inkermann. C'est le Dahra de Ténès c'est l'Ouarceniss avec son pic altier, blanc comme la pure hermine ou d'un vert intense.

Enfin au Sud, coupant l'horizon de multiples hachures, se déploie une longue théorie de dômes bleuâtres, un peu sauvages, un peu nus, d'une beauté sévère et qui vont, s'élevant toujours, frapper aux portes de Tiharet, ville où ils atteignent leur hauteur maximum.

Dans les Oulad Bel Haïa et les Oulad Sidi Ahmed benn Mohammed, le chaos des lieux n'a d'égal que leur étrange beauté : les ravins se changent en précipices ; les précipices annoncent des abîmes voisins qui, vus des hauteurs, donnent le vertige et font involontairement frissonner, quand on les fixe un peu longuement.

VI - HISTOIRE

LES BERBERES

Il est hors de doute que le territoire formant aujourd'hui la commune mixte de Zemmora a été tout entier la propriété des Numides dont l'origine se perd dans la nuit des siècles.

Une foule d'appellations berbères perpétuées jusqu'à nous, en sont l'indice irrécusable et certain. Elles s'adaptent toutes au sol et elles ont résisté au choc brutal de plusieurs invasions et à des bouleversements sociaux nombreux.

Aïnn Zemmora est le nom kabyle légèrement altéré quoique fort reconnaissable de tazemmourt qui signifie, ainsi que nous l'avons vu précédemment, les oliviers, le pays des oliviers ; d'autres comme le djebel Tâassalett (mont de la prière), l'Oued Aïnn Tighdeght (ravin de la petite source) ; l'Aïnn Tazorinn (source du raisin) n'ont subi aucune modification et se sont conservés purs.

Certaines tribus comme les Beni Derguènn et les Anatra prétendent à tort ou à raison, plutôt à tort, être entièrement Berbères ou du moins beaucoup plus Berbères qu'Arabes.

LES ROMAINS

Ils n'apparaissent dans l'histoire de l'Afrique du Nord qu'après la chute de Carthage. Ce ne fut pas sans lutte qu'ils parvinrent à étouffer la résistance et à dompter l'esprit d'indépendance des autochtones. Mais ni Massinissa, ni Jugurtha, malgré leur astuce, malgré leur bravoure personnelle, malgré la corruption que le dernier sema autour de lui et jusque sur le Forum, ne purent arrêter bien longtemps la marche en avant du peuple-roi.

De l'an 146 à l'an 25 avant J-C. la Numidie resta vassale de Rome. A partir de cette dernière date, elle fut réduite en Province romaine. Puis, vint en l'an 42 de notre ère le tour de la Mauritanie qui forme avec la Numidie ce que l'on est convenu d'appeler l'Afrique Mineure.

Dès lors, les légions sillonnèrent en tous sens la nouvelle conquête, traçant des routes, élevant des camps, fondant des villes. Ce serait donc vers l'an 40 qu'elles mirent le pied dans la portion du territoire que nous étudions et où elles ont laissé des traces toujours visibles et presque impérissables de leur séjour.

Les Romains canalisèrent en effet les beaux et clairs euiounn du Ras el Anseur et les conduisirent à Relizane par une conduite à ciel ouvert qui contournait tous les mamelons, tous les ouïdènn sans en franchir aucun, autrement que par des détours innombrables et des sinuosités sans fin ou des aqueducs rudimentaires.

Il ne semble pas qu'ils y aient exécuté aucun de ces ouvrages dont ils aimaient à parer leurs travaux d'adduction, quoique la nature accidentée du sol s'y prêtât à merveille sur plus de la moitié du trajet.

En plusieurs endroits, il reste encore des vestiges fort apparents de cette conduite que quinze siècles et peut-être davantage n'ont pu ronger : dans le thalweg même de l'Oued El Anseur (rive gauche), entre le Djebel Berkenouss et le Djebel Dorsa, quelques mètres adossés au talus et fort peu au-dessus du niveau de la rivière, une dizaine de mètres de maçonnerie détériorée dans une propriété privée et faisant suite à ce tronçon assez profondément enraciné, au milieu de l'Oued Tighdeght, un pilier pyramidal destiné probablement à supporter une simple gaine, une centaine de mètres conser-

vés intacts et décrivant plusieurs courbes sur un autre terrain au Nord de Zemmora.

A l'extrémité de l'angle Nord-Ouest formé par la route actuelle de Zemmora aux Beni Derguènn, on distingue encore nettement l'emplacement, restreint d'ailleurs, d'une construction attribuée aux Romains. Les pierres, toutes taillées, sans intérêt archéologique, prétendent ceux qui les ont employées, servirent à édifier le pont jeté sur l'oued et probablement aussi la ferme voisine. Tout indique que l'entrepreneur s'est contenté d'utiliser les matériaux épars sur le sol et qu'il n'a point songé à dégager les fondations.

Dans les Oulad Aneur, sur le Kef Aïnn Semara, se distingue un amas de pierres qui était, selon l'historique de la tribu, un poste romain ; ces pierres, d'après la même autorité, n'ont aucune importance.

Enfin, au sommet d'une éminence des Amamra, non loin du Koudia bènn Djelloul et de la Menasfa, existent des ruines assez étendues que les indigènes appellent « le Ksar Khet-tou » et qui sont également romaines.

Grâce à l'obligeance du kaïd Aoued bènn Segheïr, ancien élève du Lycée d'Alger, tout dévoué à la France dont il est un des bons serviteurs, j'ai pu visiter ce qui reste de ce Ksar. Selon les indigènes, Khet-tou était une reine qui vivait fez-zamann, c'est-à-dire dans l'antiquité et qui habitait ledit château. Ils ne savent pas autre chose sur cette femme dont le nom est passé dans la légende.

Le Ksar Khet-tou est situé sur la Menasfa, rive gauche, à 6 ou 7 kilomètres, à vol d'oiseau du marabout de Guerbouça et à 12 ou 13 kilomètres de Zemmora. Les ruines mesurent environ 30 mètres du Nord au Sud et 25 mètres de l'Est à l'Ouest. L'angle Nord-Ouest, qui reste encore debout est bâti

en moellons et mortier de chaux avec un rebord de briques rouges formant saillie, le mur ayant été à partir de là, en retrait. Ce rebord indiquait probablement le niveau du sol intérieur. Le mur Sud, tout en pisé de chaux, bien conservé sur une longueur de vingt mètres, large d'un mètre, est percé presque au ras du sol de trous étroits, assez semblables au vide que laisseraient deux tuiles creuses appliquées l'une contre l'autre dans le sens de la concavité. Sur la face Ouest, la seule qui ne soit pas gardée par la rivière, était creusé un fossé assez profond, reconnaissable aux extrémités à celle du bastion Nord-Ouest, mais comblé au centre.

Ce château devait servir de réduit fortifié à la population installée, juste en face, sur la rive opposée de l'Oued. Des constructions élevées là, il ne reste plus que des amas de moellons parmi lesquels gratte la sekka et où pousse tant bien que mal de maigres épis d'orge. Les indigènes y ont trouvé des morceaux de fer à un endroit qu'ils appellent bit el haddad (la chambre du forgeron), et ils assurent qu'en fouillant, on en trouverait d'autres. Je me suis contenté de ramasser quelques menus débris de poterie rougeâtre assez grossière et sans cachet spécial.

Un mur en moellons et chaux, encore facile à suivre par le relief qu'il dessine, ferme la boucle du côté où le terrain descend en pente accessible à la rivière. Il devait servir d'enceinte. Enfin les indigènes prétendent qu'un pont reliait le Ksar au village et qu'il a été emporté par les crues de la rivière. Il se pourrait aussi qu'il fut enfoui, car le lit de la Menasfa s'est déplacé de quelques mètres, et les éboulements de la montagne comblant l'ancien lit ont bien pu recouvrir ce qui restait de cet ouvrage, en admettant qu'il ait existé.

D'après les indigènes, on rencontre également des ruines,

non arabes, sur le Guerbouça et sur un koudia qu'entoure la rivière entre ce dernier point et le Ksar.

Il existe en outre sur l'Oued Djemâa, à 1500 ou 2000 mètres de Ferry, un barrage en ruines de facture romaine avec, à proximité, sur la rive droite de l'Oued, des vestiges peu importants d'habitations.

Ces ruines diverses semblent avoir été une succession de postes destinés à protéger une voie partant d'un point quelconque du littoral et aboutissant à Tiharet. D'ailleurs, la fertilité du sol, la beauté des sites, la salubrité du climat, le bois, les eaux, tout en un mot se trouvait réuni dans la contrée. Or, les vainqueurs de Carthage avaient assez de sens pratique pour ne point dédaigner de tels éléments de prospérité. Selon toutes probabilités, en dehors des considérations stratégiques, qu'il ne m'appartient point d'examiner ici, ils doivent l'avoir colonisée et peuplée dru. Ils doivent même y avoir fondé des établissements autrement sérieux et étendus que de simples postes-vigies à moins cependant qu'ils ne se soient contentés, comme nous jusqu'ici, de l'observer et de la maintenir.

Mais cette dernière hypothèse est difficile à soutenir quand on songe qu'ils occupèrent l'Afrique durant au moins quatre siècles pleins. Peut-être un jour, lorsque nous nous serons décidés à faire autre chose qu'à humer de loin l'air du pays, découvrira-t-on près de quelque cours d'eau ou de quelque source abondante, une cité romaine enfouie sous ses propres débris.

LES VANDALES (429-534)

Ceux-ci se hâtèrent d'accourir, avec Genseric à leur tête, au secours de Boniface, gouverneur de l'Afrique, révolté contre

Placidie, tutrice de Valentinien III. Ils passèrent en une chevauchée furieuse. Leur domination eut la durée d'un ouragan. Mais l'ouragan balaya tout sur son passage : amis et ennemis. La civilisation qui s'était développée à l'abri tutélaire des aigles romaines s'éteignit. Les monuments furent renversés, les statues brisées, les temples démolis. Tout ce que les Légions avaient élevé de beau, de grand, d'utile, fut saccagé ; tout, jusqu'aux plantations.

Ces Vandales, qu'un gouverneur ambitieux et félon avait inconsciemment déchaînés sur le pays, en devinrent le pire des fléaux. Ils massacraient sans pitié, aveuglément, cruellement, pour massacrer. Les Romains et les Berbères terrorisés, n'échappèrent à l'anéantissement que par une fuite précipitée dans les montagnes où ils se cachèrent et se fortifièrent.

Le feu consuma ce que la pioche et le sabre avaient épargné ; et les cavales hennissantes des hordes maudites enfoncèrent jusqu'au poitrail dans le sang coagulé, dans les cendres fumantes.

Ce régime de rapines et de meurtres dura près d'un siècle et s'étendit assurément, quoique les preuves manquent, au massif Flitta.

LES BYZANTINS (534-670)

Bélisaire, général au service de Justinien, empereur de Byzance, délivra le pays de l'oppression qui l'étouffait et extermina les Vandales. Leur dernier roi Gilimer, fait prisonnier à la bataille de Tricaméron (534) fut conduit à Constantinople. Mais la période de paix et de tranquillité qui en résulta dura trop peu pour permettre de cicatriser des plaies béantes.

LES ARABES (670-1518)

D'ailleurs les Arabes arrivaient avec la rapidité de leurs petits chevaux nerveux, le fer et le feu d'une main, le quorân de l'autre. Ils s'étaient levés pour marcher à la conquête du monde, moins par désir de gloire que par esprit de prosélytisme religieux et pour obéir aux suprêmes recommandations du Prophète, du Raçoul qui leur enjoignait de convertir l'univers à la foi nouvelle.

Avec eux, les vaincus n'avaient pas le choix entre un coup de sabre sur la nuque et une solennelle adhésion à la croyance islamique.

Ils abordèrent la Tunisie vers 670 sous les ordres d'Okba et arrivèrent promptement au détroit de Gibraltar (Djebel Tarek) d'où ils passèrent en Espagne sous la conduite de l'émir Tarek et s'y fixèrent, n'ayant guère laissé de leurs contingents dans les Etats barbaresques.

Les premiers arabes qui s'établirent sur le territoire flitta paraissent être des Oulad Yahia venus vers 1050 avec l'invasion koréichite et appartenant aux Beni Oummeïa qui régnèrent à Cordoue sous le nom générique d'Ommiades. Les Oulad Yahia eux-mêmes passent pour n'être qu'une simple fraction de la grande tribu Flitta qui aurait donné son nom au pays et qui se divisait en cinq grandes fractions ou familles, savoir :

1°.- Oulad El Aïd comprenant : a/ les Oulad Bel Haïa ; b/ les Oulad Sidi Ahmed benn Mohammed ; c/ les Oulad Sidi Yahia benn Ahmed ; d/ les Anatra ainsi que les Oulad Bou Ali et les Douair-Flitta rattachés à d'autres communes.

2°.- Chellog Kebar comprenant : a/ les Oulad Aneur ; b/ les Oulad Rached ; c/ les Oulad Barkatt ; d/ les Oulad Sidi El Azreg.

3°.- Chellog Seghar comprenant : a/ les Amamra ; b/ les Beni Issâad ; c/ les Chouala ; d/ les Beni Derguenn ; e/ les Oulad Rafâa.

4°.- Oulad Roumia comprenant : a/ les Oulad Souid ; b/ les Oulad Yahia (aujourd'hui Habacha et Oulad Zid) ; c/ les Oulad Sidi Yahia (aujourd'hui Dar benn Abd Allah) ; d/ les Hasasna (aujourd'hui Zaouïa et Oulad bou Ali) ; e/ les Haratsa.

5°.- Beni Louma, comprenant uniquement les Beni Louma.

Les recherches auxquelles je me suis livré pour déterminer comment ces tribus se comportèrent, m'ont révélé un tel fouillis d'informations contradictoires que je me vois forcé de les réserver pour la notice de chacune. C'est en effet le heurt des traditions invraisemblables et des fables personnelles, après les grands chocs d'hommes qui se produisirent dans les plaines et les montagnes depuis le temps où Jugurtha luttait désespérément contre Rome, jusqu'à l'époque peu éloignée encore où El Azreg bel Hadj attaquait la colonne Lapasset.

Il ressort néanmoins que ces diverses fractions étaient divisées entre elles et qu'elles présentèrent longtemps le tableau de l'anarchie la plus complète. Tous les loisirs se passaient à vider des querelles intestines ; ou bien elles étaient obligées de grouper leurs forces pour résister aux tentatives d'empiètements des tribus voisines.

Les Chellog Kebar unis aux Beni Louma soutinrent en particulier des luttes sans fin contre les Akerma Guebala, les Oulad Messaoud, les Oulad benn Affann, les Beni Médienn, les Oulad Cherif Hallouïa et les Oulad Lakred.

Tour à tour, vaincus ou victorieux, ils réussirent à sauvegarder leur indépendance et l'intégrité de leur territoire.

Malgré leurs divisions intérieures et leurs guerres récipro-

ques, les Africains se croyaient cependant assez nombreux, assez unis et surtout assez éloignés du pouvoir central pour refuser de payer le tribut au Chérif Si Bènn Ziann qui, du Caire, gouvernait tout le pays compris entre Fez et Mekka avec le titre de sultan.

Si Bènn Ziann résolut de tirer vengeance de ces velléités d'émancipation. A cet effet (XII^{ème} siècle), il se rendit à la ville sainte et par des dons et des promesses de toutes sortes, il parvint à constituer une ligue qui devint menaçante pour la population de l'Occident, en majorité Romano-Berbères ; 1224 tribus, dit la chronique, se rangèrent sous ses ordres. Il les emmena au Caire et les lança vers l'Ouest. Les armées envahissantes subjuguèrent tout sur leur passage. Tunis tomba en leur pouvoir et l'émir El Mouènn qui y commandait s'empressa de donner ses trois filles aux principaux de leurs chefs.

Le plus vaillant de ces chefs Si Hamidann, qui avait le commandement suprême, poursuivit sa marche en avant. Il mit en déroute, aux environs de Bône, une armée nombreuse que lui avaient opposée les Berbères et fit décapiter leur chef Si Zénati, tombé prisonnier.

En récompense, le sultan du Caire lui fit de riches présents et le nomma émir des pays qu'il avait conquis. Il eut trois enfants dont l'aîné Mohammed el Arif lui succéda. Mohammed eut à son tour quinze enfants ; ses frères en eurent aussi un très grand nombre. Tous formèrent la tribu des Mehal (Oued el Hamoul et Oued Djemâa dans la commune) dont les membres fournirent par ordre de primogéniture une longue suite d'émirs.

Ce fut seulement vers le XIV^{ème} siècle que les princes Mehal étendirent leur autorité entre Alger et Tlemcen et que, du

même coup, ils secouèrent le joug bien imperceptible des sultans du Caire.

Les Flitta opposèrent, pour leur part, une résistance énergique à cette nouvelle invasion ; mais en fin de compte, ils se virent forcés de reconnaître la suprématie des nouveaux venus qui administrèrent le pays par l'intermédiaire des Oulad Yahia, et qui contractèrent des alliances matrimoniales avec leurs fondés de pouvoir et plusieurs autres tribus des Oulad Roumia notamment avec les Oulad Sidi Yahia.

LES TURCS (1518-1830)

Lors de la fondation de l'odjak d'Alger par Baba Haroudj et Khaïr el Dinn, la prépondérance des Mehal qui subsistait toute entière se trouva directement menacée. Ils ne tardèrent pas à la défendre avec l'énergie du désespoir. Ils jouissaient d'un tel renom de bravoure, d'un tel prestige aux yeux des populations tributaires, qu'ils entraînaient à leur suite les Flitta eux-mêmes, ces perpétuels révoltés.

Après plusieurs combats indécis et meurtriers, les beys d'Oran triomphèrent enfin de l'opiniâtre résistance déployée par les montagnards : les Mehal s'enfuirent vers le Sud et les Flitta, moins cependant que quelques tribus dont les Ammra, acceptèrent la loi des vainqueurs.

Ceux-ci formèrent un kaïda unique du pays nouvellement soumis. Mais leur autorité était si précaire encore, si mal assise et si peu respectée que les premiers kaïds, parmi lesquels se trouva un frère du bey, ne venaient dans leur fief qu'à la tête d'une forte colonne autant pour assurer leur propre sécurité et relever le moral de leurs partisans que pour combattre et ghazzier à l'occasion les insoumis.

Par la suite, les beys d'Oran absorbés dans la lutte contre les

Espagnols se relâchèrent de leur surveillance. De leur côté les Mehal restés dans la plaine s'allièrent aux Espagnols et en 1752, ceux des leurs qui s'étaient enfoncés dans le Sud remontèrent au Nord, reprirent leurs anciens campements et ressaisirent le pouvoir qui leur avait momentanément échappé. Ils commirent des excès sans nombre et abusèrent de leur situation reconquise au point d'opprimer les tribus qui leur étaient restées sympathiques aussi bien que celles passées ouvertement sous l'étendard des beys.

Le mécontentement se généralisa et cette fois les Flitta (sauf les Amamra) appelèrent les Turcs à la rescousse. Le bey d'Oran, Châbann ez Zenagui accourut, écrasa les Mehal près de Mekahlia et les força à reprendre le chemin du Sud.

Malgré cette cruelle défaite, la grande tribu guerrière n'était point domptée, encore moins réduite. Elle n'était qu'abasourdie, mais les Flitta débarrassés des Mehal ne voulait pas des vainqueurs pour maîtres, ils entendaient rester libres.

En 1760, après de nombreux et décimants échecs, ils reconquirent la suprématie turque. Les beys les classèrent rayas (tributaires) à l'exception des Hassasna qui furent makhzènn et installèrent un kaïd turc à Kef el Azreg sur la haute Menasfa, à 5 ou 6 kilomètres de Mendèz. Ce kaïd avait, avec lui, dix tentes turques. Les Espagnols chassés d'Oran par le tremblement de terre de 1791 rendirent au bey Mohammed el Kebir la liberté de ses mouvements. Il dirigea tous ses efforts contre les Mehal, les subjuguait et leur donna pour khalifa l'aïeul de Si el Aribi, notre ancien khalifa.

Pourtant le calme fut encore troublé par une mutinerie de Djerkaoua, mutinerie suscitée, dit-on, par les Turcs eux-mêmes. Les Flitta prirent part à l'affaire et se séparèrent en deux camps : l'un composé de la majeure partie des tribus,

sectatrices comme les Turcs de Moulaï Abder Rahmann, resta fidèle à l'eulèmm Otsmani ; l'autre suivit la brève et peu brillante odyssee du derkaoui bènn Chérif.

Après cette dernière secousse intérieure, la tranquillité renaquit, chacun vauqua paisiblement à ses travaux et les tribus payèrent aussi régulièrement que possible leurs redevances au Trésor beylical.

Cet état de choses dura jusqu'en 1830, époque où l'odjak s'effondra sous la poussée de nos baïonnettes, où l'autorité française, au moins dans la ville d'Alger, succéda à la sanglante arbitraire des deys, où notre civilisation supprima le sif (le sabre) des cruels mamelouks et la piraterie des raïss (commandants des navires).

A la faveur de ce bouleversement inattendu, les Flitta se déclarèrent indépendants et le restèrent jusqu'en 1833. Les malheureux ne s'étaient pas affranchis d'un sujétion, tutélaire en somme, que pour se précipiter, à corps perdu, dans une indescriptible anarchie.

Durant cet espace de trois années, les anciennes jalousies reparurent, les vieilles haines n'étant plus contenues se réveillèrent et les luttes d'autrefois se rallumèrent, plus ardentes et plus vives avec les populations voisines.

Les Chellog Kebar et les Beni Louma en appelèrent de nouveau aux armes pour vider leurs différends, le plus souvent futiles, avec les Beni Médiènn, les Akerma et les Oulad Chérif (Tiharet) : rien ne laissait prévoir la fin de ces tueries réciproques.

Cependant notre influence gagnait du terrain, notre action s'étendait : Oran était occupé (1831) et un peu plus tard (novembre 1832) Abd el Kader se révélait à tous comme le plus résolu et le plus redoutable de nos adversaires.

En 1833, les Flitta, las de se déchirer, demandant un maître, reconnurent le hachemi pour émir, après d'orageuses discussions. Auparavant, les Oulad bel Haïa lui avait offert la diffa près de Fortassa, l'acclamant comme le chef chargé de jeter les roumis à la mer. Leur soumission fut acceptée avec empressement.

Abd el Kader leur donna successivement pour kaïd son frère Moustapha puis ses parents Miloud et Ahmed bou Taleb, sous l'autorité respective desquels El Hadj Djelloul des Oulad bel Haïa, Kaddour benn Saïd des Oulad Ameur et Miloud benn Amar des Oulad bou Ali exercèrent à tour de rôle les fonctions d'aga des Flitta.

Cette entente et cette soumission ne durèrent qu'un instant. Les Oulad Roumia et les Chellog Seghar se lassèrent vite de l'omnipotent marabout guerrier et de la rapacité de ses lieutenants. Ils proclamèrent émir Mohammed benn Safi des Oulad Sidi Yahia. Cette scission ne pouvait que nuire aux intérêts d'Abd el Kader et miner son influence encore mal affirmée. Il résolut de briser cette résistance intempestive qu'il considérait à bon droit comme une défection.

Suivi de nombreux contingents, il pénétra chez les Flitta par la Zaouïa de Chekh Bènn Aouda, passa par la koubba de Sidi Harats près de laquelle il dispersa les partisans de Bènn Safi (Bènn Safi se réfugia chez les Amamra et s'y fixa définitivement après qu'Abd el Kader eut brûlé ses gourbis. Ses descendants y habitent encore), leur causa des pertes sensibles, campa à Dar benn Abd Allah et au Kefel Azreg sans être autrement inquiété.

Arrivé à El Hadj Ahmed (Habacha) il infligea aux dissidents une assez forte contribution en bœufs et chevaux qu'ils allèrent ponctuellement livrer à Mascara (la contribution levée

sur les Flitta comprenait non seulement des bœufs et des chevaux, mais encore des moutons, de l'argent « ou gâ disent les arabes ». Cet ou gâ peut se traduire par « et le reste » il laisse entendre beaucoup de choses.

Après cette excursion rapide qui lui assura le concours actif de populations belliqueuses et une source importante de revenus, il nomma agha des Flitta el Hadj Mazari des Douaïr.

Dès lors, les Flitta de plus en plus nombreux tous les jours, allaient renforcer les troupes de l'émir et ceux mêmes qui n'avaient pas quitté les tribus devinrent bientôt assez inquiétants pour attirer notre attention de leur côté.

LES FRANÇAIS (1830-41 à 1962)

D'autres circonstances vinrent précipiter la marche de nos colonnes. Le colonel Tempoure, commandant de Mostaganem espérant par la nomination d'un bey turc, amener à nous la grande tribu des Medjeher, avait chaudement plaidé sa cause auprès du Gouverneur général Bugeaud. Celui-ci, auquel l'idée souriait personnellement, se rendit à Mostaganem et le 9 août 1841 nomma El Hadj Mustapha ould Osmann Bey, bey de Mostaganem et de Mascara.

Bientôt, après cette intronisation, des communications journalières avec les Flitta faisaient ressortir que le bey y était attendu. En outre, Abd el Kader de son côté cherchait par tous les moyens à discréditer le nouveau bey. Il fallait donc agir. La division d'Oran, renforcée de trois bataillons fut concentrée toute entière à Mostaganem.

Le 21 septembre 1841, toutes ces troupes s'ébranlèrent. Sept bataillons avec neuf escadrons formaient avec le bataillon turc, la colonne dite politique, avec laquelle le général Bu-

geaud espérait donner au bey Mustapha l'occasion d'une marche triomphale à travers les tribus empressées à lui apporter leur soumission.

Les événements ne répondirent point entièrement à ces espérances. Bugeaud resta quatre jours au camp de Bel Hacer, attendant les nombreuses populations qui devaient venir au bey. Il eut la déception de ne voir arriver que quelques centaines de cavaliers.

Le 29 septembre, après avoir passé la Mina et fait une marche de nuit de trente kilomètres, la colonne fit, sur les Oulad Sidi Yahia, une razzia de deux mille têtes de bétail, puis elle rentra à Mostaganem avec ce butin. Elle en repartit immédiatement pour continuer ses opérations chez les Flitta (Lieutenant Martin, Historique du Régiment de Tirailleurs). Ceux-ci furent battus par Bugeaud lui-même à Aïnn El Kes-sob. Ni cet échec retentissant, ni la ghazzia des Oulad Sidi Yahia n'ébranlèrent pourtant la confiance que les Flitta avaient en Abd el Kader. A leurs yeux, le bey Mustapha était atteint de deux vices rédhibitoires : il était Turc et il servait les koufar. Ils résistèrent donc de toutes leurs forces à nos troupes et quoique divisés jusque-là, ils imposèrent silence à leurs rancunes personnelles pour ne former qu'un tout compact, contre nous.

1842.- Le 8 mars, le général d'Arbouville exécute une petite ghazzia sur quelques douars flitta signalés par leur acharnement à nous combattre. Mais rien ne les décourage et ils continuent à semer la terreur dans le voisinage. Le 17 mars, une colonne est obligée de les tenir en respect pendant que les Oulad Sidi Laribi Mekahlia passent la Mina et rentrent dans leurs campements. A la suite de cette manifestation, les

Oulad Soud, gardiens des chameaux du beylik de l'émir, se démettent de leur charge, se soumettent et livrent leurs chameaux.

La colonne mobile de Mostaganem, général d'Arbouville, sortait le 18 août pour aller manœuvrer chez les flitta ; elle se composait cette fois de deux bataillons du 1^{er} de ligne, de deux bataillons de la légion étrangère, du 5^{ème} bataillon de chasseurs et du bataillon turc avec deux escadrons de chasseurs et les goumiers des Oulad Sidi Laribi. (Lieutenant Martin, Historique du 2^{ème} régiment de Tirailleurs). Cette colonne s'avança jusqu'au milieu des Amamra.

Le 22 août, sur la Menasfa, elle bivouaquait à quelques lieues des Oulad Sidi Yahia, dans le Guerbouça. Les chefs de la tribu ayant altièrement refusé de venir au camp conférer avec le général d'Arbouville, celui-ci fit partir, la nuit, toute la cavalerie appuyée par le bataillon turc, avec mission d'aller les châtier. Cette opération s'exécuta sans encombre et, le lendemain, trois mille bêtes et un centaine de prisonniers étaient ramenés au camp avec un assez gros butin. Mais la nécessité de se ravitailler força bientôt le général d'Arbouville à revenir vers Mostaganem.

Enhardis par cette retraite forcée, les flitta suivirent la colonne, dont l'arrière-garde eût à soutenir de violents combats le 30 août et le 4 septembre. Enfin le 5 septembre 1842, entre l'Oued Anseur et Relizane, les flitta, sentant la colonne leur échapper, firent un dernier effort et se lancèrent avec acharnement à l'attaque du convoi. Le bataillon turc, qui formait ce jour-là l'arrière-garde, eut à soutenir tout le poids du combat. il ne put être entamé. Ces trois journées de bataille autour du Ras el Anseur, suivies de notre retraite furent considérées par les indigènes comme un succès éclatant auquel

contribuèrent par leur acharnement, les Amamra et les Beni Issâad. Ce fantôme de victoire leur coûtait cependant une grande partie de leurs troupeaux et bien des morts. Mais ils ne calculaient pas leurs pertes et n'envisageaient que le départ de la colonne. Ils croyaient bien nous avoir chassés définitivement de leurs montagnes et les quelques centaines d'hommes que nous avons eu hors de combat se chiffraient, selon eux, par milliers. Leur illusion dura peu : pour détruire le fâcheux effet produit par ces combats indécis, le général d'Arbouville, ravitaillé, revint dans le pays et le parcourut en tous sens pendant quarante jours. Toutefois, ces expéditions ne produisaient aucun résultat positif. Nos troupes étaient à peine éloignées que de nouveaux contingents se levaient et ne cessaient d'inquiéter les tribus amies, heureux encore s'ils n'attaquaient pas nos arrière-gardes.

1843.- Tout en délogeant Abd el Kader du massif de l'Ouarsenis, le Gouverneur général résolut d'en finir avec les Flitta. A cet effet, les troupes de Mascara et de Mostaganem entrant chez les Flitta devaient refouler cette dernière tribu jusque sur les baïonnettes de la division d'Alger. Le général Gentil, qui venait de remplacer le général d'Arbouville à la tête de la division de Mostaganem, quitta cette place le 27 novembre avec cinq bataillons d'infanterie, dont les tirailleurs qui ne comptaient guère plus de deux cents hommes dans le rang; sa cavalerie comprenait deux escadrons de chasseurs, un de spahis et un makhzèn de 350 chevaux. On passa la Mina à Bel Hacel sur le pont qui venait d'être construit et, le 1^{er} décembre, l'on entra chez les Flitta.

Le 6 décembre, le bataillon de tirailleurs échange quelques coups de fusil avec les Beni Issâad puis, par une marche de

nuit, il se porte, avec la cavalerie de la colonne à Ras ben Atia dans les montagnes boisées et difficiles entre l'Oued Kheloug et la Mina.

Le 7, à la pointe du jour, il tombe sur un gros rassemblement formé des Oulad Bel Haïa, des Oulad Sidi Yahia ben Ahmed et des Oulad Barka qui cherchaient à échapper à la colonne de Lamoricière, partie de Mascara. Les Flitta surpris perdent environ quarante hommes, on leur fait cinquante prisonniers et on leur prend deux mille cinq cents bêtes. Les jours suivants, la colonne reçut la soumission de différentes fractions des Flitta, notamment des Beni Bergoun et des Amamra. Le 19, elle était campée près des Oulad Sidi Yahia, qui depuis quelques jours cherchaient à gagner du temps et faisaient traîner en longueur les négociations engagées pour leur soumission. Impatienté, le général Gentil quitta son bivouac le 19 à trois heures du matin, emmenant avec lui sa cavalerie et trois bataillons sans sacs, dont les tirailleurs. Dans la matinée, les douars insoumis étaient raziés et une centaine de prisonniers restaient entre nos mains. Le 24 décembre, les généraux Gentil et Lamoricière opèrent leur jonction à Dar ben Abd Allah. Les Flitta étaient vaincus. (Lieutenant Martin - Historique du 2^{ème} Tirailleurs) Ils se soumirent et l'année 1844 ne présenta, dès l'abord, rien de saillant. Le général Gentil traversa les Beni Derguenn et les Amamra dans les premiers jours de janvier pour aller châtier les Oulad Sabeur (Ammi-Moussa) qu'il atteignit et culbuta le 14 dans les ravins de la Djidiouïa.

Mais la soumission des Flitta était beaucoup plus apparente que réelle et tenait davantage à leur isolement de tout foyer insurrectionnel, à la disparition des principaux d'entre eux qu'à leur manque de ressources et à la terreur inspirée par

nos armes. Il était évident, que le plus grand nombre, sinon la totalité, se rejetteraient dans la mêlée dès qu'une occasion favorable se présenterait : le voisinage immédiat d'Abd el Kader, forcé d'abandonner l'Ouarceniss, entraîna donc la défection de quelques tribus.

Le général Gentil, avec un bataillon de la légion, le bataillon de tirailleurs (300 hommes), deux bataillons du 32^{ème}, quatre escadrons de cavalerie et le goum, vint couvrir les Flitta restés fidèles.

Le 13 mai au soir, il était à El Birech, dans les Beni Derguenn, quand il se mit en mouvement pour aller razzier les tribus groupées autour de l'émir.

Le 14 au matin, dès son arrivée au bivouac de Ras ben Atia, sur la Menasfa, il envoya en avant, pour protéger et soutenir la cavalerie qui avait déjà commencé la razzia, un bataillon du 32^{ème}, suivi à peu de distance par le bataillon indigène qui devait servir d'échelon et assurer la rentrée du butin. Le goum et les quatre escadrons, aux ordres du commandant Walsin-Esterhazy, étaient tombés sur une immense agglomération de troupeaux et de gens qui, les tentes pliées, fuyaient en hâte dans toutes les directions. Les escadrons se séparèrent pour les cerner. Vers 7 heures du matin, un bulletin considérable était réuni, mais un escadron du 2^{ème} chasseurs d'Afrique, commandé par le capitaine Daumas, n'était pas rentré. Au bout d'une heure et demie d'attente, le commandant Walsin apprit par un goumier que cet escadron était assez loin, engagé avec un gros de réguliers. Il envoya aussitôt à son secours l'escadron du capitaine Favas qui avait été gardé en réserve. Lui-même, alourdi par ses prises, resta à la garde de son butin.

De son côté, le capitaine Daumas, au moment où il se dispo-

sait à ramener le troupeau qu'il avait pris, avait, en effet, été enveloppé par 300 à 400 cavaliers réguliers auxquels ne tardèrent pas à se joindre un millier de cavaliers des tribus. Malgré plusieurs charges valeureuses, les chasseurs allaient bien vite être écrasés sous cette masse d'ennemis, lorsque parut l'escadron de réserve. Sans songer à la retraite, qui lui était encore possible, le capitaine Favas tint à honneur de partager le sort de ses frères d'armes. Lançant résolument son escadron, il fendit le flot pressé des arabes et rejoignit le capitaine Daumas. Les deux escadrons, forts ensemble de 115 sabres, firent bien difficilement leur retraite jusqu'à un petit mamelon distant de 500 à 600 mètres et couronné par la koubba de Sidi Rached, près de la Rahouia. Cernés par des forces quinze fois supérieures et qui grossissent sans cesse, les chasseurs ne peuvent plus maintenant être dégagés que par l'arrivée de l'infanterie. Le capitaine Favas fait mettre pied à terre ; les hommes forment le carré autour des chevaux et des blessés déposés au centre contre le mur du marabout. Les chasseurs, couchés à plat ventre pour essayer d'échapper aux effets d'un feu écrasant, ne se lèvent que pour repousser les attaques de l'ennemi qui se lance à l'assaut de cette redoute vivante. Mais, chaque fois, quelques-uns de plus restent à terre, atteints par des balles ennemies. Cette agonie dure trois heures... Les cartouches étaient épuisées lorsque l'infanterie est enfin signalée. L'ennemi tente un suprême effort et fait mettre pied à terre à deux escadrons de réguliers, mais les chasseurs ranimés par la vue des baïonnettes du 32^{ème}, brillant à travers la forêt (c'est ici une métaphore, car la région est déboisée), repoussent encore ce dernier assaut. Nos fantassins prennent le pas de charge, gravissent le mamelon et l'ennemi abandonne la position. L'on se

mit lentement en retraite ; la situation n'était pas encore brillante, car l'ennemi revenu à la charge, débordait de toutes parts, le petit bataillon du 32^{ème}, sur lequel il conservait encore une écrasante supériorité numérique. Heureusement qu'un kilomètre plus loin l'on rencontre le bataillon de tirailleurs, qui arrivait au pas de course, guidé par le bruit de la fusillade. Il avait avec lui deux obusiers de montagne qui furent immédiatement mis en batterie. Le commandant Bosquet prit l'arrière-garde avec son bataillon. Constamment au milieu des lignes les plus avancées, il dirigea la défense avec son sang-froid et sa bravoure habituels. De nombreux groupes de cavaliers se montraient sur les flancs et les deux obusiers avaient peine à les disperser. Les fantassins ennemis venaient jusqu'à une centaine de mètres de l'arrière-garde, diriger sur nos tirailleurs une fusillade intense qui ne cessa qu'à un kilomètre du bivouac de Ben Atia, où l'on arriva vers 16 heures.

Cette chaude affaire avait coûté aux chasseurs 52 hommes hors de combat, dont 6 officiers. Les tirailleurs avaient un homme tué et deux blessés. (Lieutenant Martin - Historique du 2^{ème} Tirailleurs)

Au mois de mai de la même année, le général Gentil fut remplacé par le général de Bourjolly. A peine installé à la tête de sa subdivision, celui-ci vint prendre part à une opération contre les Flitta toujours en état de rébellion. Cette opération était combinée avec les colonnes des généraux Bugeaud et Lamoricière. Le premier se trouvait à Ammi-Moussa où il venait de faire construire une redoute destinée à recevoir un dépôt de vivres et de munitions. Les Flitta laissant le chemin libre à Lamoricière, firent tête à Bugeaud qui les battit dans la vallée du Rhiou, et à Bourjolly qui les rencontra le 4 juillet

au nombre de six cents cavaliers et mille deux cents fantassins groupés autour de leurs étendards déployés et, garnissant les crêtes partagées en deux par la gorge du Chabett Zemmora. Pendant que l'artillerie couvrait les pentes de projectiles, dont on a retrouvé dernièrement des éclats, le général disposa ses troupes en trois colonnes : à gauche, les deux bataillons du 32^{ème}, au centre un bataillon de chasseurs à pied, à droite les tirailleurs. Le convoi restait en arrière à la garde d'un bataillon de la légion. L'attaque des trois colonnes eut lieu simultanément et avec un égal succès. Les troupes campèrent sur les hauteurs qu'elles avaient conquises.

Le surlendemain, la colonne de Bourjolly et celle de Lamoricière firent leur jonction sur le lieu du combat de Sidi Rached et allèrent camper à Ben Atia, puis les deux divisions, opérant de concert, parcoururent pendant quinze jours le pays entre l'Oued Riou et la Mina pour en achever la soumission qui ne donna lieu qu'à de petites razzias.

Le combat de Zemmorah, disait Lamoricière au Gouverneur, a causé dans tout le pays un découragement très grand et a puissamment contribué à sa soumission ; l'impression promet d'être durable. (Lieutenant Martin - Historique du 2^{ème} Tirailleurs)

Rien n'était moins vrai et le même général revenant sur sa première appréciation écrivait que la présence d'une colonne active sera souvent nécessaire chez les Flitta pour plier ces fières populations à une exacte obéissance et en obtenir un concours sérieux. (Lieutenant Martin - Historique du 2^{ème} Tirailleurs).

Il suffit en effet de la présence d'Abd el Kader pour que de nouveaux symptômes d'agitation ramènent la colonne de Bourjolly dans les premiers jours de septembre. Sa présence

raffermit dans leur soumission les fractions hésitantes et ferma le pays aux émissaires de l'émir.

Les Flitta ne bougèrent pas. Pendant tout le mois de septembre, la colonne se promena chez eux, hâtant la perception de l'impôt et ouvrant à travers les forêts des voies stratégiques (Lieutenant Martin - Historique du 2^{ème} Tirailleurs).

C'est au cours de cette année, le 23 mai, que le vieux Mustapha benn Ismaël, originaire des Douaïr fut tué, à dix kilomètres environ de Zemmora. Malgré ses quatre-vingts ans, il avait marché contre les Flitta avec ses khialinn aguerris par cent combats, endurcis par mille fatigues, braves cavaliers qui ont également foulé sous les sabots de leurs étalons hennissants les alluvions du Tell et les sables du Désert, les moissons jaunissantes et les cadavres de leurs coreligionnaires — moisson sanglante, celle-là.

Le goum avait fait de nombreuses ghazzias et retournait dans ses foyers, alourdi par un riche butin.

En passant près de la koubba de Sidi el Azreg, quelques coups de fusil furent tirés sur lui, mais cessèrent bientôt. Les assaillants, trop peu nombreux, se contentèrent d'épier sa marche et de le suivre à distance. Leur nombre grossit en route et leur audace s'en accrut. Tout à coup, à la tombée de la nuit, lorsque la mehalla s'engage dans une gorges profonde des Oulad Sidi Yahia, éclate une fusillade intense. Les goumiers qui en ont vu de plus dures sont uniquement préoccupés de mettre leur butin à l'abri, ils résistent mollement et lâchent bientôt pied. Alors la voix vibrante et sonore du chef se fait entendre. Le lion qui dormait sous l'enveloppe de l'homme se réveille. Il rallie les fuyards et communique à tous l'ardeur qui l'anime, la bravoure, que ni l'âge, ni la fatigue n'ont pu éteindre en lui. Il met pied à terre et gravit la

montagne, faisant lui-même le coup de feu, excitant les siens qui bondissent à son appel par-dessus les fourrés et en une poussée furieuse, irrésistible, chassent devant eux les agresseurs, derniers et faibles débris de l'insurrection. Mais, le général chancelle et s'affaisse lourdement sur le sol ; une balle vient de l'étendre, raide. Ses serviteurs accourent, s'empres- sent autour de lui et cherchent à le ranimer. Vains efforts, ce grand et beau vieillard, à la barbe neigeuse, dont la vie n'a été qu'une longue suite de luttes pour la France, a fini bravement sa féconde et glorieuse carrière face à l'ennemi. Les Douaïr et les Sméla, sans chef obéi, découragés, poursuivis à leur tour, abandonnent la meilleure partie de leurs prises et s'enfuient précipitamment, laissant sur le terrain leurs blessés et leurs morts.

La même nuit, quelques fuyards apportèrent la nouvelle de ce désastre au camp de Zemmora, où se trouvait alors le capitaine de Mac-Mahon. Le commandant dépêcha aussitôt les spahis sur les lieux du combat. Avec l'aide des serviteurs de Mustapha, ils furent assez heureux pour retrouver le cadavre ; il était décapité. Sa tête fut, dit-on, envoyée à Abd el Kader : le fait n'est point prouvé. Dans tous les cas, elle n'a jamais été retrouvée.

Le spahi Bènn Daoud benn Derouich, d'après Ben Derouich lui-même, eut l'insigne honneur de rapporter en travers de sa monture les restes glorieux du vaillant général. Ils furent déposés et provisoirement inhumés à l'endroit même où s'élève la koubba que nous avons bâtie en son honneur, au sommet d'un pic que les arabes appellent le Djebel Ouraïa, appellation qui ne peut être qu'un terme de mépris. On les exhuma quelques jours après pour les transporter à Oran où ils sont restés. Ce fut encore le même spahi qui fut chargé de l'es-

corte.

Ben Daoud benn Derouich est aujourd'hui un vieillard au chef un peu branlant, cassé, voûté, tout blanc et médaillé militaire et caïd des Oulad Soud (Il est décédé à Relizane fin 1895 ou début 1896).

1844.- Cette année fut un peu moins agitée que les précédentes. Dans le premier trimestre, une active surveillance des troupes de Mostaganem parvint à maintenir la tranquillité dans les tribus ; mais dès le commencement d'avril, les cheurfa (il s'agit ici probablement des Oulad Sidi Yahia — Dar benn Abd Allah, qui sont des pillards par excellence) se livrèrent au brigandage et proclamèrent de nouveau leur état d'insoumission. La colonne dut encore se porter chez les Flitta. Arrivée le 10 à Bel Hacel, elle fut forcée de s'y arrêter quelques jours à cause des pluies persistantes qui détrempeaient toute la plaine. Elle pénétra chez les cheurfa qui, peu nombreux, s'étaient dispersés dans les forêts de leur pays montueux et difficile. On opéra de nombreuses petites razzias. Quelques chefs des révoltés refusèrent quand même de se présenter, craignant d'être recherchés et punis au sujet de la mort de Mustapha bèn Ismaël.

Après avoir parcouru et pacifié le pays jusqu'à Tiharet, la colonne rentra le 23 mai à Mostaganem. Elle y revint bientôt au commencement de juin et y consacra une vingtaine de jours à des travaux de route dans les forêts.

Au mois de septembre, une légère effervescence survenue chez les Flitta nécessita encore une course de la colonne Bourjolly. Un nègre, nommé Lazreg ben Bellal, que l'émir avait autrefois nommé caïd des Mendez, cherchait à y créer un centre d'insurrection. Il s'était fait faire avec de la cire un

cachet pareil à celui du sultan et faisait parvenir, avec mystère, des lettres destinées à troubler les esprits. Travestissant sans vergogne et de la façon la plus complète les événements survenus sur la frontière du Maroc, il répandait le bruit que nous avions été battus à la bataille de l'Isly, que le général Lamoricière, (les arabes l'appelaient Bou Haraoua, l'homme à la trique. Son nom est encore craint et respecté, je devrais dire vénéré chez les indigènes) la terreur des tribus, était prisonnier du sultan, dont les troupes victorieuses occupaient déjà tout le pays de Tlemcen.

Déjà, quelques tribus s'étaient soulevées, espérant probablement faire, à bref délai, leur jonction avec les lieutenants de Moulay Abd er Rahmann. Il devenait urgent de les détromper. Partie de Mostaganem le 14 septembre, la colonne de Bourjolly s'emparait, quatre jours plus tard, de la personne de Lazreg ben Bellal dont l'exécution mit fin à la circulation des faux bruits. Les tribus soulevées furent sans peine ramenées à l'ordre et le 11 octobre, la colonne avait repris ses cantonnements (Lieutenant Martin-Historique).

1845.- Mais voici venir Bou Maza, l'homme à la chèvre, et bientôt les Flitta s'agitent et frissonnent. Notre kaïd des Oulad bel Haïa, El Hadj Djelloul donne à l'agitateur un cheval superbe en signe de soumission, un cheval de Gâda.

Dès le 9 mai, les troubles se révèlent assez graves pour que le général de Bourjolly, campé au télégraphe des Sbéa, en face de Charon (Alger), abandonne son bivouac et se porte chez les Flitta. Il amenait le 9^{ème} bataillon de chasseurs, deux bataillons du 32^{ème}, une compagnie de la légion, le bataillon de tirailleurs, deux escadrons du 4^{ème} chasseurs d'Afrique et deux obusiers de montagne, soit près de deux mille hommes.

Le 10, il campait à la Touiza des Beni-Derguènn, sur la rive droite de l'Oued Anseur, près de la ferme Colonna. Tout le pays se leva en masse et la lutte s'annonça, plus âpre, plus ardente, plus implacable que jamais. A l'approche de la colonne, les Haratsa avaient quitté leur territoire en refusant de fournir les bêtes de somme qui leur étaient demandées ; le 13 mai, le bataillon indigène, envoyé à leur recherche, les suit à la piste à travers des ravins profonds et difficiles qui forcent les compagnies à se fractionner. Il découvre bientôt les fugitifs cachés dans des grottes nombreuses. Les tirailleurs y pénétrèrent de vive force, tuant quelques hommes et faisant un butin considérable qu'ils ont peine à porter (Lieutenant Martin-Historique). Ce n'était là que le prélude de l'insurrection. La colonne pousse ensuite quelques pointes en avant. Elle est attaquée, mais faiblement, dans le Faïd el Atech, à l'ouest de l'aïnn Sidi Harats et de la koubba des Oulad Sidi Yahia ; puis elle se porte dans le cercle d'Ammi-Moussa, atteint Tiharet et le 4 juillet, campe à Bènn Atia. Le 14 juillet, elle se trouvait à Mostaganem. Les Flitta semblaient calmes.

Mais Bou Maza, qu'on avait dit mort, rentre de nouveau en scène et cette fois tous les hommes valides de la région prennent les armes. Le général de Bourjolly quitte Mostaganem le 16 septembre. Il bivouaque le 18 à Touiza et il apprend que Bou Maza se prépare à lui disputer le défilé de Teïfour qui débouche par des rampes boisées aux sources de l'Oued Anseur. Ce défilé tire son nom de deux haouitas dédiées à Sidi Teïfour et voisines de la koubba de Mohammed bènn Youcef édiflée sur une crête qui domine les sources, la plaine des Beni Derguènn et le plateau des Oulad Rafâa, lequel va se prolongeant sur le territoire de Dar bènn Adb Allah (Oulad Sidi Yahia) ; le défilé, proprement dit, commence au pied du

Berkenouss et du Dorsa et se trouve occupé par le lit de l'Oued Anseur. Il s'élargit en un fer à cheval où se trouve la maison forestière et alors commencent les pentes qui conduisent aux haouitas et à la koubba. Tout le terrain est couvert d'une brousse fort épaisse, laquelle s'étendait alors bien loin vers le nord et que les besoins de la colonisation ont fait défricher.

Le 19, le passage fut forcé sans trop de peine, le feu des obusiers ayant presque suffi à disperser les groupes ennemis qui occupaient des positions sur le flanc gauche de la colonne. Mais lorsqu'on s'engagea dans les bois qui couvrent les pentes jusqu'à la plaine, la marche fut vivement inquiétée par l'ennemi (les positions de l'ennemi sur le flanc gauche de nos troupes devaient être établies sur les pentes du Berkenouss, rive droite de l'Oued Anseur. Elles étaient défectueuses, car du massif de la rive opposée, on pouvait aisément les couvrir de feux ; c'est de cette rive que durent tirer les obusiers. Quant aux pentes, il s'agit probablement de celles qui descendent des Haouitas de Teïfour jusqu'à la maison forestière et qui forment en arrière et au sud du défilé une deuxième ligne défensive.)

L'arrière-garde, formée du bataillon indigène eut à supporter les vigoureuses attaques de groupes nombreux sortant de tous les fourrés, la ligne des tirailleurs fut obligée de charger à la baïonnette, tandis que le convoi s'acheminait doucement vers le bivouac de Bèn Atia sur la Menasfa (il doit y avoir ici quelque erreur sur la topographie des lieux, car la marche du convoi vers le bivouac de Bèn Atia est impossible de cette façon. Il lui aurait fallu passer de l'arrière-garde à l'avant-garde et franchir les lignes ennemies pendant la bataille).

L'on avait eu à combattre un ennemi très supérieur en nom-

bre et la journée coûtait à la colonne neuf hommes hors de combat, dont un tirailleur tué et cinq blessés.

Le général de Bourjolly avait donné rendez-vous, à Bèn Atia, au commandant Mauselon qui venait du khamis des Beni Ouragh (Ammi-Moussa), avec un bataillon de la légion. Voyant l'hostilité du pays, il se décida à marcher à la rencontre du commandant ; il partit le 20 septembre à trois heures du matin, avec les tirailleurs indigènes, les chasseurs d'Orléans, un escadron et un obusier. Cette petite colonne rejoignit sur l'Oued Malah le commandant Mauselon qui soutenait un combat continu depuis son départ du khamis et était arrêté en face d'un défilé difficile. (Le défilé en question devait être une gorge sise dans la tribu des Chouala. (Lieutenant Martin - Historique du 2^{ème} Tirailleurs).

Après l'entrée en ligne du bataillon de tirailleurs, la colonne Mauselon traverse le défilé, sans obstacle ; mais les assaillants s'acharnent contre l'arrière-garde et il faut une charge de cavalerie pour la dégager : ils ne lâchèrent pied qu'à l'arrivée au bivouac et après nous avoir criblé de feux.

L'hostilité générale des Flittas faisait une situation difficile à la colonne dont les faibles moyens étaient insuffisants à vaincre la résistance des tribus qui l'entouraient de toutes parts. Le général de Bourjolly se décida à revenir chez les Beni Dergoun à Touiza, d'où il lui serait plus facile de communiquer avec Bel Hacel, pour y évacuer ses malades et pour en tirer des ravitaillements. Il quitte donc Ben Atia le 22 septembre. Les chasseurs d'Orléans forment l'arrière-garde; le bataillon indigène est au gros de la colonne. A peine sortie du bivouac, la colonne est attaquée de toutes parts par une nuée de fantassins appuyés de nombreux cavaliers. Le terrain est boisé et difficile, l'engagement devient bientôt sérieux, l'ar-

rière-garde fait tête, la cavalerie charge, mais le nombre de l'ennemi augmente encore le combat devient terrible : la compagnie d'extrême arrière-garde est accablée dans une lutte corps à corps ; il devient nécessaire de faire un vigoureux retour offensif. Le général de Bourjolly se met à la tête du bataillon indigène et le lance à l'endroit où le combat est le plus acharné. L'arrivée de cette troupe fait fuir l'ennemi dans toutes les directions. L'on peut reprendre la retraite et traverser sans trop de pertes le défilé de Tifour. Les tirailleurs indigènes restèrent à l'arrière-garde jusqu'à l'arrivée au bivouac de Touiza, soutenant les efforts de l'ennemi qui s'était rarement encore montré aussi audacieux ; les fantassins flittas venaient jusque sur la ligne des tirailleurs, et, leurs armes déchargées, ils essayaient de désarmer nos soldats qui les tuaient à coups de baïonnette. Le combat dura six heures et nous mit quatre-vingts hommes hors de combat, dont six tués et dix blessés pour le bataillon indigène. Le colonel Berthier des chasseurs d'Afrique était au nombre des morts. (Lieutenant Martin - Historique du 2^{ème} Tirailleurs)

Le général de Bourjolly presque sans munitions, avec deux jours de vivres seulement, se vit contraint de lever le camp. Cette opération eut lieu le 24 au matin sans éveiller l'attention des rebelles. Mais ce mouvement rétrograde ne leur échappa pas longtemps: ils se jetèrent sur l'arrière-garde et harcelèrent la colonne jusqu'à Relizane, où elle bivouaqua, nous mettant huit hommes hors de combat. Les blessés furent immédiatement dirigés sur Bel Hacel sous l'escorte de toute la cavalerie. Les contingents ennemis, descendus des montagnes, formaient encore autour du camp un cercle menaçant.

Les herbes et les chaumes élevés qui couvraient la plaine

étaient séchés par le soleil ; Les Flitta y mirent le feu de toutes parts et la colonne fut, en un moment, entourée d'une immense fournaise. Vers dix-huit heures, un vent violent vint activer les flammes, qui gagnèrent les avant-postes et atteignirent bientôt le front de bandière. Afin d'être prêt à toute éventualité, les tentes furent abattues et les bêtes de somme chargées, pendant que les travailleurs pratiquaient à la hâte autour d'elles des coupures débarrassées d'herbes combustibles. Quelques fantassins ennemis, bravant la chaleur, étaient venus à travers les flammes, faire le coup de feu sur le camp dans l'espoir d'ajouter encore à la confusion inséparable d'un pareil moment.

La colonne resta encore quelques jours à Relizane, couvrant la ligne de la Mina et, protégeant les populations qui n'avaient pas fait défection. (Lieutenant Martin - Historique du 2^{ème} Tirailleurs)

Mais le général de Bourjolly apprenant que Bou Maza s'était montré dans la plaine du Chéelif, alla camper à Bel Hacel où il fut, le 28 octobre, renforcé de la colonne d'Orléansville. Les troupes placées sous ses ordres comprenaient deux brigades d'infanterie; celle d'Orléansville (colonel Saint-Arnaud) ; celle de Mostaganem (colonel Le Flô) et une brigade de cavalerie (colonel Tartas). Elles étaient assez nombreuses pour permettre de reprendre l'offensive contre les Flitta ; aussi dès le 29, la colonne entière prenait son bivouac à la Touiza des Beni Dergoun, non loin de L'Oued Anseur. Le 31, la colonne partagée en plusieurs détachements, cerna, sur la Menasfa, la tribu des Amamra qui fut complètement razzinée. Le 14 novembre, au camp de Dar Ben Abd Allah, la division de Bourjolly fut disloquée par le départ de la colonne d'Orléansville. Renforcée cependant d'un bataillon du

16^{ème} de ligne, elle continua ses opérations contre les Flitta. (Lieutenant Martin - Historique du 2^{ème} Tirailleurs)

Le 15, une razzia dans la forêt du Guerbouça amena une assez chaude affaire autour du marabout du même nom, bâti sur un koudia que contourne la Menasfa.

Le 17, la colonne attaquait les grottes de l'Oued Kheloug ou Si Ben Abdallah, qui était originaire des Chouala, lieutenant de Bou Maza, s'était réfugié avec quelques partisans, depuis la soumission de sa tribu. Ces grottes, d'un accès très difficile, ne purent être forcées. On y jeta des obus qui ne donnèrent pas de résultat. On alluma ensuite de grands feux aux entrées, mais la nuit arrivait et le pays à traverser pour rentrer au camp était fort difficile : il fallut se retirer avant d'avoir pu juger du résultat. On revint les jours suivants pour en continuer le siège et les attaquer à la mine ; mais le manque absolu d'eau rendait ces opérations difficiles. Enfin, le 1^{er} décembre, l'arrivée du maréchal gouverneur avec sa colonne à Ben Atia, décida de la soumission d'une grosse partie des Flitta : les Haratsa et les Oulad Sidi Yahia. (Lieutenant Martin - Historique du 2^{ème} Tirailleurs)

1846.- Bon nombre de tribus, entre autres les Beni Issâad, les Oulad Sidi Yahia benn Ahmed, les Beni Louma, les Oulad Sidi El Azreg, etc..., n'avaient point déposé les armes et continuaient la lutte. Le voisinage d'Abd el Kader, campé sur le haut Rhiou ne pouvait que les encourager à la résistance. Dès les premiers jours de janvier, l'émir en personne pénétrait dans le pays, au milieu des populations qui l'avaient autrefois accueilli les premières. Mais l'arrivée des colonnes Lamoricière et Pélissier lui fit rencontrer des ennemis, là où il comptait trouver des amis et des auxiliaires. Les

Oulad Bel Haïa qui, treize ans auparavant, lui avaient offert la diffa à Fortassa, le reçurent à coups de fusil et il se vit obligé de précipiter sa fuite vers les hauts plateaux pour nous échapper.

Alors, la colonne Pélissier recommença à conduire des convois à Tiharet et à poursuivre la soumission des tribus Flitta. Le 10 janvier, le lieutenant-colonel Bosquet, avec la cavalerie et le bataillon indigène, alla enlever trois douars dissidents des Oulad Barkat. L'opération réussit complètement. Le surlendemain, il repartait avec trois bataillons, dont le bataillon indigène. Son objectif était cette fois les Beni Meslem et les Oulad Sabeur qui avaient quitté leur pays pour se réfugier dans le pâtre montagneux compris entre l'Oued Malah et la Djidiouia (chez les Beni Issâad et les Chouala non encore soumis). Ces deux tribus surprises en pleine nuit furent complètement razzées. (Lieutenant Martin - Historique du 2^{ème} Tirailleurs)

La fuite d'Abd el Kader, autant et plus peut-être que les pertes qu'ils avaient subi en hommes et en bétail, décida les derniers révoltés à demander l'aman. Lorsqu'en novembre, au retour de Tiharet, la colonne Pélissier traversa les Flitta, tout y était calme et paisible ; les laboureurs étaient à leurs charries ; les idées de révolte semblaient avoir disparu pour faire place à une prostration générale et à un grand désir de repos. Le pays s'organisait peu à peu ; l'agha Mohammed bel Hadj, qui nous était tout dévoué, avait formé dans son aghalik une compagnie d'askar assez convenablement armée et uniformément vêtue. (Lieutenant Martin - Historique du 2^{ème} Tirailleurs)

1847.- Cette année débutait sous des présages de paix. Ce-

pendant, le départ des colonnes de Tlemcen et de Mascara pour le Sud, le voisinage d'Abd el Kader, la réapparition de Bou Maza ne laissaient pas que de nous inquiéter et nous commandaient la plus extrême vigilance. Pour parer à toutes les éventualités, la colonne de Mostaganem, forte de quatre bataillons d'infanterie, de trois escadrons de cavalerie et d'un goum de deux cents chevaux, s'achemina, en mars, chez les Flitta où elle reçut la soumission des Beni Louma.

Après quelques jours de repos à Bel Hacer, la colonne alla s'établir chez les Beni Dergoun ; le bataillon indigène poussa jusqu'à Dar ben Abd Allah, escortant une mission d'officiers du génie qui allait étudier l'assiette d'une ville militaire que le maréchal avait projeté d'installer sur le plateau de Bèn Atia. Après avoir fait chez les Beni Dergoun une ample moisson de fourrages, le reste de la colonne vint les y rejoindre et tous les hommes disponibles furent employés à faire, dans la forêt, une percée de cent mètres de large entre Zemmora et Dar bèn Abd Allah. Pas un coup de fusil n'avait été tiré. Un grand désir de voir l'ordre se conserver se manifestait chez tous les indigènes, ruinés en grande partie et tout saignants encore de la dernière guerre. La colonne rentra le 29 mai à Mostaganem. (Lieutenant Martin - Historique du 2^{ème} Tirailleurs) Aussi l'année s'écoula-t-elle dans un calme absolu.

1848.- Mais l'aurore de 1848 était à peine levée que des frémissements remuaient les tribus et dénotaient une agitation intérieure, une tendance à la révolte qu'un incident quelconque pouvait déchaîner. Le paiement des impôts fut l'étincelle qui mit le feu aux poudres.

Le général Pélissier, après avoir réduit les Ouraghi, com-

mune d'Ammi-Moussa, se retourna contre les Flitta, le 14 mai, chez lesquels la colonne de Mascara opérait depuis le commencement du mois. Les Amamra, les Beni Issâad (les Beni Issâad ne sont pas cheurfa, il n'y a que sept tribus Cheurfa dans les Flitta et encore quelques-unes mêlées de non cheurfa) et quelques autres, désignés sous le nom collectif de cheurfas, avaient reçu à coups de fusil les Mekrazni, collecteurs d'impôts.

Il s'établit au Melab des cheurfas d'où il rayonna aux environs. Le 17, trois colonnes légères sortirent du camp pour aller fouiller, en remontant la Menasfa, le terrain difficile du Krezen, refuge habituel de ces tribus. La colonne de Mascara, campée à Bèn Atia, combinant ses mouvements avec celle de Mostaganem, s'avança à sa rencontre. Une partie des cheurfas, pris entre les différents détachements, restèrent au fond des ravins ; ils en furent débusqués par le bataillon indigène et les diverses colonnes firent d'importantes captures en bétail. Les cheurfas désarmés par cette énergique exécution, s'étaient montrés disposés à la soumission. Après quarante-huit heures d'hésitation, ils se décidèrent à venir demander l'aman. (Lieutenant Martin - Historique du 2^{ème} Tirailleurs) Cette fois, la soumission était sincère, quoique dictée par la force des événements. Les Flitta ruinés et décimés, à la suite d'une longue période de luttés, avaient besoin de repos pour se refaire en hommes, en argent et en bétail. Nos balles et nos bombes avaient couché dans le bled une ample moisson de cadavres, la portion la plus vigoureuse et la plus énergique des mâles.

En outre, ils n'avaient plus de chef capable d'imposer son autorité et de grouper en un faisceau unique les forces vives qui restaient encore debout, désorientées, découragées, mais

non définitivement résignées à leur sort. Ils restaient impuissants, divisés en çofs nombreux, jaloux les uns des autres, forcés de nous subir, malgré la haine féroce qu'ils nous avaient vouée et que leurs défaites successives avaient encore avivée. Mais cette haine, toute ardente qu'elle fût, ils l'avaient refoulée au plus profond de leur être, attendant des jours meilleurs, des circonstances propices, un prétexte pour la laisser éclater et reprendre les armes.

Aussi de **1848 à 1864**, tout est tranquille : plus de détonations, plus de rumeurs épouvantées. Les cris du fellah excitant son attelage au travail troublent seuls le calme des campagnes. Si nos colonnes viennent encore dans le pays, à de longs intervalles, c'est uniquement pour escorter des convois à Tiharet, pour montrer que nous veillons toujours, ou pour aller dans le Sud.

Les Flitta avaient rapidement, grâce à la paix, refait leurs troupeaux et cicatrisé leurs plaies les plus saignantes. Les enfants d'avant 1848 étaient devenus des hommes élevés dans la haine de notre nom. Tous brûlaient de venger leurs morts et de reconquérir, aux yeux de leurs voisins, ce renom de bravoure indomptée et hautaine dont ils sont si jaloux. Dès 1861, ils prêtaient une oreille attentive et complaisante aux bruits insurrectionnels du Sud. Ils recevaient ouvertement les émissaires que leur envoyaient les Oulad Sidi Cheïkh pour les pousser à la révolte.

En 1863, le parti de l'insurrection était devenu si nombreux, avait fait de tels progrès, qu'on en connaissait les chefs futurs appartenant pour la plupart à la famille de l'agha Bel Alia ould el Hadj Djelloul, alors simple kaïd des Oulad bel Haia : dans une diffa offerte, cette même année au colonel

Lapasset, Bel Alia l'informa des bruits qui couraient et des résolutions prises (devant et peut-être l'assentiment) de nos adversaires du lendemain. Des témoins oculaires, dignes de foi, affirment que le colonel menaça en riant Si el Azreg bel Hadj, désigné comme le chef suprême, de l'emmener garrotté jusqu'à Mostaganem, à la suite de sa colonne. Si el Azreg laissa dire, en apparence insensible, et ne répondit pas un mot qui put faire douter de son dévouement ou des affirmations du kaïd.

1864.- Mais les évènements allaient bientôt se charger de confirmer les assertions les plus optimistes, tant il est vrai que la fidélité des Flitta ressemble à une corde toujours tendue que rompt la plus légère secousse.

Le colonel Lapasset, avec un escadron de chasseurs, une section d'artillerie et un bataillon mixte composé de quatre compagnies du 67^{ème} de ligne et des 3^{ème} et 4^{ème} compagnies du 4^{ème} bataillon du 2^{ème} Tirailleurs, (Lieutenant Martin - Historique du 2^{ème} Tirailleurs) était venu s'établir autour du bordj de Zemmora, construit en 1852. Il disposait ainsi de 820 hommes. Son but était de surveiller les Flitta que l'on sentait frémir, mais qu'on ne croyait pas si près de la révolte, et de protéger les convois destinés au ravitaillement de nos troupes opérant contre les Oulad Hamza.

Le 8 mai, il arrivait à Tiharet que certaines rumeurs présentaient comme menacée par Si Lala. Il y restait quelques jours et le 11 mai, à l'approche du général Martineau, il prenait la route de Relizane. A ce moment, il craignait encore si peu l'hostilité ouverte des Flitta, qu'au lieu de suivre la route Tiharet-Zemmora-Relizane, il avait coupé à travers le pays pour rejoindre plus vite cette dernière localité et pour en im-

poser aux tribus. Ce mouvement, qui lui faisait gagner un jour, le préserva d'une attaque par surprise : les Flitta, en effet, l'attendaient sur un point qu'on n'a pu me préciser, entre Mendez et Zemmora.

Le 12, il campait à Dar benn Djelloul, dans les Oulad Bel Haïa. Prévenu en secret, dans la soirée, par Bel Alia ould el Hadj Djelloul et Bel Gacemm, son frère, tous deux envoyés par leur père, le vieil El Hadj Djelloul, de l'état d'effervescence de la contrée, le colonel prit ses dispositions en conséquence. La nuit se passa sans incidents dignes d'être notés (il paraîtrait cependant qu'à minuit, une grêle de balles s'abattit sur le camp, mais que la fusillade cessa brusquement, comme elle avait commencé).

Le 13, à quatre heures et demi du matin, il se remettait en route. A peine avait-il quitté son bivouac que El Azreg Bel Hadj, mokaddemm des derkaoua, chérif des Oulad Sidi Ahmed benn Moharnmed, l'attaquait furieusement à la tête de mille cinq cents à deux mille fantassins et de quatre cents cavaliers. Le combat fut rude. Les assaillants se ruaient sur nos soldats que leur faiblesse numérique présentait comme une proie facile. Les deux compagnies de tirailleurs durent plusieurs fois charger à la baïonnette ainsi que le reste de l'infanterie, autant pour se donner de l'air que pour ménager les munitions. Chaque fois l'ennemi refoulé, nous laissait avancer, mais il revenait bientôt plus acharné contre nos lignes. Enfin vers 11 heures, la colonne atteignit une position très forte en face de Fortassa. Les arabes convaincus de leur impuissance à nous entamer, arrêtaient leur poursuite et se dispersèrent : il était temps, car les cartouches allaient manquer. A 5 heures et demi du soir, la colonne s'arrêtait à Mezouer El Guerila, chez les Anatra, en repartait à minuit et arrivait sans

nouvelle escarmouche, le 14 à sept heures du matjn à Relizane.

L'ennemi avait perdu quarante et un tués et un bien grand nombre de prisonniers, sans compter les blessés. De notre côté, nous comptons un homme tué et sept blessés dont le capitaine de Bonneval, atteint d'une balle au bras. (Lieutenant Martin - Historique du 2^{ème} Tirailleurs)

Tel fut le prélude de l'insurrection à laquelle participèrent tous les Flitta, exception faite de quelques douars partiels sans importance.

Les chefs, ceux-là mêmes que nous avions investis de notre confiance et dont nous avions bénévolement fortifié l'ascendant moral, se déclarèrent ouvertement contre nous ou gardèrent jusqu'à la fin une attitude des plus louches.

D'aucuns, par un raffinement de diplomatie arabe, avaient à la fois des parents très proches dans les rangs insurgés et parmi nous, un pied dans chaque camp. C'était une sauvegarde pour l'avenir. Au moment psychologique, quelle que fût l'issue de la lutte, il leur était loisible, par un simple mouvement giratoire, de se trouver tout à fait avec les vainqueurs et selon que nous serions battus ou victorieux, de nous courir sus ou de protester de leur inaltérable fidélité à notre cause. Cette indécision dans le choix ferme d'un parti, cet encouragement tacite à l'insurrection de la part des grandes tentes, décidèrent les Flitta à se soulever en masse. Quelques douars même qui s'étaient, au début, ralliés à notre cause et qui avaient combattu le 13 mai aux côtés du colonel Lapasset firent ensuite défection. La famille des Oulad El Hadj Djelloul nous fut, en ce moment de crise, plus nuisible qu'utile. Le seul service qu'elle nous rendit consista à avertir le colonel Lapasset du danger qu'il courait, danger qui ne lui était pas en-

tièrement inconnu. En revanche, Bel Alia, kaïd des Oulad Bel Haïa, était impuissant à nous rallier un seul des douars placés sous son autorité politique et religieuse. Deux de ses frères, Hadj Menouar et Yahia passaient en même temps à l'insurrection ainsi que leur parent El Hadj benn Taïeb. Si El Azreg Bel Hadj était d'ailleurs le cousin des Oulad El Hadj Djelloul et beau-père de Bel Gacemm.

En somme, sur dix-neuf tribus que comptaient les Flitta à l'époque, seize en entier suivirent Si El Azreg. Ce sont : les Oulad Souid, les Haratsa, les Beni Derguenn, les Amamra, les Chouala, les Beni Issâad, les Oulad Rafâa, les Oulad Sidi El Azreg, les Oulad Sidi Yahia, les Oulad Yahaia, les Oulad Barkatt, les Beni Louma, les Oulad Ameer, les Oulad Sidi Yahia benn Ahmed, les Anatra et les Oulad Rached.

Restaient trois tribus, les Oulad Bel Haïa, les Oulad Sidi Ahmed benn Mohammed et les Hassasna.

Après le 13 mai, sauf le douar El Houamria qui nous resta fidèle jusqu'à la fin, les Oulad Bel Haïa, en entier, passèrent à El Azreg. Cependant les douars El Azra, Onlad benn Aouda, Oulad benn Sahaba et Oulad Hemimi avaient fourni un goum au colonel Lapasset le 13 mai.

Les douars de Derraka, El Hadjej et Zéradlia, seuls des Oulad Sidi Ahmed benn Mohammed, restèrent dévoués mais neutres.

Enfin les Hassasna, sauf les douars Oulad Barkatt, El Fadaïla, El Kouadria et Oulad Métaouaï, se montrèrent inébranlables et nous fournirent des cavaliers.

Les causes de ce soulèvement sont restées obscures. Pour les fixer d'une façon certaine, il faudrait pouvoir jeter quelque jour sur les menées des sectes religieuses, en particulier des derkaoua, dont Si El Azreg était mukkaddemm. Les excita-

tions et les démarches réitérées des Oulad Sidi Cheïkh n'y sont pas étrangères, non plus que le mécontentement des grandes familles, froissées de se voir placées sous la dépendance d'aghas Douaïr. L'un de ces derniers, Bel Hadri, fit révoquer, à propos d'une dramatique histoire de femmes, le caïd El Hadj bènn Taïeb, aussi mokaddèmm derkaouï, qui fut avec deux des frères de Bel Alia, aujourd'hui Commandeur de la Légion d'Honneur, le bras droit de Si El Azreg.

Toutefois, on ne saurait trouver dans ce mécontentement la raison de la participation des grandes tentes à la révolte, puisque des aghas Douaïr avaient gouverné le pays pour les Turcs sans que cela eût amené le moindre conflit, la plus faible velléité de rébellion.

Dans tous les cas, les derkaoua y jouèrent un rôle prépondérant ; et si l'on considère que les principaux chefs de l'insurrection étaient des mokaddèmm de leur ordre, on peut affirmer qu'elle fut en grande partie l'œuvre de cette secte religieuse plus ardente contre nous que les snoussia eux-mêmes. Après avoir échoué dans sa tentative contre la colonne Lapasset, le marabout derkaoui, se porte sur Zemmora où il arriva le 14 au matin. La garnison du bordj se composait d'un faible détachement de la 4^{ème} compagnie de discipline, commandé par un sous-lieutenant, M. Sauze. Cet officier, prévenu la veille par un exprès du colonel Lapasset de ce qui se préparait, avait abrité la population civile, israélites et européens, dans l'enceinte fortifiée. Un capitaine de la remonte, venant de Tiharet (capitaine Gand, devenu général de Division), s'y était également réfugié.

Cette attaque de Zemmora a donné lieu à une foule de versions plus ou moins vraisemblables. Chacun des colons qui s'y trouvaient, à l'époque, prétend avoir joué dans la défense

un rôle prépondérant et sauvé la communauté du désastre l'un, en menaçant de brûler la cervelle au commandant d'armes qu'il accuse de couardise et presque de trahison ; l'autre en fendant d'un coup de hache la tête à un grand nègre qui s'était hissé sur la muraille ; un troisième en allant, escorté, sous les balles ennemies, chercher du fourrage, à dix pas, pour son propre bétail qu'il ne voulait pas perdre.

En réalité, la résistance fut aussi vive que l'attaque et chacun fit bravement son devoir. Si El Azreg, accueilli par une fusillade très nourrie, perdit une trentaine d'hommes et s'éloigna prudemment des murailles. Mais il bloqua le bordj et ses contingents, placés sur la rive droite du Chabett Zemmora, ne cessaient de tirailler, inutilement d'ailleurs, contre la place. Les baraques qui composaient alors le village et dont il reste encore quelques spécimens, furent saccagées et livrées aux flammes. Les arabes retirèrent de cette sauvagerie un bien maigre butin et n'eurent guère que la satisfaction d'assouvir leurs haines sur les propriétés, à défaut des propriétaires, tout en perdant quelques hommes.

Ils s'amuserent, en vrais enfants, à vider chez un négociant, dans la cour de l'habitation, quelques balles de farine pour s'emparer des sacs qu'ils payèrent à la pacification la bagatelle de vingt-huit mille francs.

Sans vivres, sans munitions, sans approvisionnements d'aucune sorte, la situation du bordj ne cessait pas que d'être critique. Dans la nuit du 14 au 15, un émissaire indigène, haratsi paraît-il, fut expédié à Relizane où il arriva heureusement. Le colonel Lapasset quitta cette ville dans la nuit du 15 au 16 et arriva de grand matin à Zemmorah. (Lieutenant Martin - Historique du 2^{ème} Tirailleurs) Au lieu d'entrer par la porte située sur le front Sud et de donner ainsi l'éveil aux

assaillants, il fit pratiquer dans la muraille du front Nord une large brèche où s'engouffra la colonne, à l'insu des Flitta.

Au jour, les obus se mirent à éclater parmi les groupes assaillants que l'infanterie criblait, elle aussi, de ses feux. Surpris d'une telle avalanche de projectiles et d'ailleurs éprouvés, ils s'éloignèrent dans la montagne.

Le colonel renforça la garnison d'une compagnie du 2^{ème} tirailleurs, la 3^{ème} du 3^{ème} tirailleurs, sous les ordres du capitaine d'Uzer, ravitailla la place en vivres et munitions et reprit la route de Relizane.

De son côté, Si El Azreg s'occupait avec une activité fébrile de recruter des partisans. Ses émissaires ne cessaient de parcourir les douars environnants. Déjà, quelques tribus du cercle d'Ammi-Moussa avaient répondu à son appel, mais les autres hésitaient, partagées entre le désir de nous exterminer et la crainte d'un échec qui serait durement châtié. Pour les entraîner, il résolut de frapper un grand coup et dirigea ses bandes contre le caravansérail de la Rahouïa (Montgolfier) habité par le nommé Arnoud et sa femme, locataires des bâtiments et des terrains qui en dépendent. Il s'y trouvait, en outre, une demi douzaine de cavaliers de remonte, sous les ordres d'un maréchal des logis, les kaïds Zerkouk benn Mokdad ; El Madani ould Heddi ; Ali Bel Azreg et deux gendarmes, soit en tout une douzaine de défenseurs mal approvisionnés et presque sans cartouches.

Pour ravitailler le poste, il fallait faire plus de 50 kilomètres (en réalité 57) en pays ennemi et le commandant de la colonne, obligé de couvrir Relizane, ne pouvait se porter en avant, ni amoindrir ses forces déjà insuffisantes. Pour accomplir cette tâche difficile, le colonel Lapasset chercha d'abord des hommes de bonne volonté parmi les arabes du goum ;

aucun ne se présenta. Il fit alors appel aux tirailleurs et aussitôt de nombreux volontaires sortirent du rang. On choisit parmi eux les six hommes qui connaissaient mieux le pays, les nommés El Habib Ben Chérif Mohammed Ben Djelloul, El Habib ould Ali, Mahieddin Ben Cheïla, Miloud Ben Tahar et Ahmed Ben Roumari. Le colonel leur fit donner des burnous et des chevaux du goum et les six tirailleurs, porteurs chacun de cent cartouches, partirent de Relizane, le 20 mai à 7 heures du soir. Ils marchèrent toute la nuit, à travers les bandes ennemies et arrivèrent, le 21 au petit jour, à la porte du caravansérail dans lequel ils s'enfermèrent avec les quelques braves qui s'y trouvaient déjà et dont ils allaient partager le sort.

L'attaque commença presque aussitôt ; elle dura toute la journée, acharnée et ininterrompue, sans laisser aux défenseurs le temps de quitter les créneaux pour se reposer ou prendre quelque nourriture. (Lieutenant Martin - Historique du 2^{ème} Tirailleurs)

Le soir, les assaillants s'avisèrent de mettre le feu à des gourbis qu'on avait malheureusement laissé sur l'une des faces et, à la faveur de la fumée, ils percèrent dans le mur quatre trous qui leur donnèrent accès dans le bordj. Vingt hommes intrépides qu'on s'était préoccupé d'y envoyer pour concourir à sa défense sont massacrés à l'exception d'un seul — Rapport du bureau arabe - (est-ce 6 hommes ou 20 hommes qui furent envoyés de Relizane à Raboula ? Il s'agit probablement des 20 hommes qui se trouvaient dans le bordj au moment de l'attaque, tirailleurs, remonte, kaïds et européens).

Ce dernier, le tirailleur Mahieddin ben Cheïla, blessé d'un coup de sabre à la tête et d'un autre au ventre et laissé pour

mort dans la cour du caravansérail, put s'échapper avant le matin en trompant la vigilance de l'ennemi ; il rejoignit péniblement sa compagnie à Relizane, le 24 du même mois. (Lieutenant Martin - Historique du 2^{ème} Tirailleurs)

D'après le Bureau arabe, les Flitta perdirent seulement quarante-cinq des leurs et selon le lieutenant Martin ils eurent plus de cent hommes hors de combat. Ce dernier chiffre me semble le plus près de la vérité, car les défenseurs du bordj tiraient presque à coup sûr dans des masses compactes. Les Flitta s'emparèrent des étalons et incendièrent les bâtiments avec tout ce qu'ils contenaient (on retrouva dans la citerne le corps du gendarme décapité. Les victimes toutes mutilées furent inhumées à côté du bordj et leurs tombes sont complètement oubliées).

Ce facile succès ranima leur ardeur et ils revinrent contre Zemmora qui était inquiété chaque jour depuis le 17. En route, ils démolirent le petit bordj de Mendez (Kenènnda) abandonné quelques années auparavant. Le 24, entraînés par Si El Azreg, les bandes ennemies prononcèrent une attaque générale contre Zemmorah, mais elles furent repoussées et se retirèrent devant la vigueur de la défense, laissant leurs morts et leurs blessés au nombre d'une douzaine. (Lieutenant Martin - Historique du 2^{ème} Tirailleurs)

Cet échec ne diminua en rien l'effet moral produit sur les indigènes par la chute de la Rahouïa. Toutes les tribus du cercle d'Ammi-Moussa, jusqu'alors indécises, vinrent grossir les contingents déjà nombreux du marabout révolté, qui se dirigea sur Ammi-Moussa.

La campagne autour de Zemmora étant vide d'ennemis, la compagnie de tirailleurs laissée par le colonel Lapasset, l'alla rejoindre, le 27 à Relizane. Renforcé de deux bataillons, il en

partait bientôt pour aller manœuvrer dans la vallée du Rhiou et dégager le bordj d'Ammi-Moussa.

Si El Azreg ne l'avait pas attendu. Dans la nuit du 30, il campait au Ras El Anseur d'où il envoyait trois cents cavaliers attaquer Relizane, défendu par un seul bataillon du 82^{ème} de ligne. Ces cavaliers évitèrent prudemment nos fusils et se contentèrent de piller quelques fermes disséminées dans la plaine. Dès lors, les opérations vont entrer dans une nouvelle phase : à l'inactivité forcée de nos troupes, va succéder une activité surprenante ; à l'expectative, va faire place une offensive hardie. De nombreuses colonnes se disposent à combiner leurs mouvements, pour étreindre et écraser, dans un réseau de fer, les bandes insurgées.

Le 3 juin, la colonne Lapasset, campée à Guelt Bou Zid, se disposait à aller réduire les Amamra, quand à cinq heures du matin Si El Azreg se présenta devant le camp à la tête de nombreux contingents.

Laissant un bataillon à la garde des tentes, le colonel marcha aux insurgés, leur tua une vingtaine d'hommes et les mit en fuite, dans toutes les directions, puis il rentra au bivouac sans être inquiété.

Le 5 juin, la colonne ravagea complètement le pays des Amamra, leur prit mille cinq cents têtes de bétail et rejeta toutes les populations sur la colonne du général Rose. (Lieutenant Martin - Historique du 2^{ème} Tirailleurs)

Dar bènn Abd Allah.- Le général Rose était récemment venu de France avec deux régiments de ligne et un bataillon de chasseurs. Dès son arrivée à Mostaganem, il expédia un renfort de deux bataillons au colonel Lapasset et se compléta en artillerie et cavalerie.

Il sortit de cette ville le 29 mai et le 3 juin, il bivouaquait à

Zemmora qu'il quittait le lendemain, le 4, pour aller camper à Dar benn Abd Allah. Il s'y retranchait le même jour derrière des levées de terre formant une redoute de cent mètres de long sur quarante de large, défendue sur sa face nord par une demi-lune triangulaire de cinquante mètres de côté. Les trois autres faces étaient protégées naturellement par la Menasfa qui coule au pied. Cette redoute existe toujours. La position était excellente à tous égards. Mais soit négligence, soit faux rapport, le général y fut bel et bien surpris, le 5 dans la journée.

Les arabes, à ce qu'ils racontent, assommèrent à coups de matraque et décapitèrent une trentaine de soldats qui étaient descendus à l'oued laver leur linge, sans armes, sans un piquet d'escorte.

Après ce facile et silencieux égorgement, ils se précipitent à l'escalade des pentes et se ruent en masse contre le camp : nos troupiers, les voyant à moins de cinquante mètres de leur front, se jettent un peu en désordre sur leurs armes. Quelques assaillants, les plus fanatiques et les plus braves, pénètrent dans nos lignes, augmentant encore la confusion causée par une attaque aussi brusque. Enfin, le sang-froid revient à nos soldats : l'hésitation n'avait duré chez eux qu'un couple de minutes.

Alors, ce ne fit plus sur ce plateau qu'un hurlement sauvage mêlé au froissement des baïonnettes contre le fer des sioufs (sabres), dominé à de courts intervalles par les décharges de la mousqueterie en la profondeur des masses. On se battait corps à corps, poitrine contre poitrine, souvent deux adversaires tombaient ensemble, frappés en même temps, l'un par l'autre.

Les femmes arabes, placées sur la rive gauche de la Menasfa,

excitaient les leurs de la voix et du geste, promettant, s'ils étaient vainqueurs, tout ce que peuvent promettre des femmes arabes. Elles s'égratignaient le visage, s'arrachaient les cheveux et hurlaient, comme un troupeau de tigresses furieuses, des injures aux roumis.

Quoiqu'un contre cinq, nous reprîmes vite le dessus. Nos lignes furent dégagées et ceux qui les avaient franchies ne les repassèrent pas vivants. Le combat se régularisa, la mitraille se mit de la partie, fauchant des rangs entiers dans cette cohue qui avait failli écraser nos troupes sous son poids plutôt que sous ses coups.

Si El Azreg, monté sur une jument, ayant à ses côtés son chaouch Zerrouqui benn Zeïda qui avait assassiné quelques jours auparavant le kaïd des Chellog dont il était originaire, se sent perdu. Il cherche à rallier ses contingents, à leur communiquer un peu de son courage désespéré. Mais une balle, entre toutes celles qui bourdonnent autour de lui, l'étend raide mort. Un long cri d'angoisse et d'effroi s'échappe des rangs des rebelles. La jument que Si El Azreg montait le jour de sa mort fut retrouvée plus tard aux mains de son chaouch. Il faut fuir devant nos armes maudites, la mort derrière soi, sans pouvoir ni l'éviter, ni la rendre. Et ils fuient, nous abandonnant leurs morts et leurs blessés.

Ce combat fut un carnage où la discipline seule triompha, car le courage était des deux côtés. Les cadavres arabes couvraient le sol par jonchées, marquant le passage de la mitraille et le vol de la fusillade. Il s'était établi comme un barrage de corps humains dans la rivière dont les eaux refluaient et se teintaient de rouge. Les Flitta reconnaissent avoir perdu là, près de deux mille hommes (en mars dernier - 1895, le brigadier de gendarmerie et un gendarme de Zemmora trou-

vèrent deux obus non loin de la redoute, dans un pli de terrain où s'abritait l'ennemi contre nos coups).

Cette rude leçon et la mort de Si El Azreg n'arrêtèrent pas les désordres. De nombreux compétiteurs se disputèrent la succession du chef défunt. Abd El Aziz, marabout obscur, sans ambition, des Oulad Sidi Yahia, mais d'une piété renommée, écarta tous ses concurrents, au nombre desquels se trouvait Mohammed benn Ferga des Chouala.

Un instant désorientée, l'insurrection se redressa ; mais le chef qu'elle avait élu, s'il récitait ses patenôtres d'une manière édifiante, ne connaissait rien à la guerre et ne l'aimait pas beaucoup ; il manquait d'étoffe et d'activité. Il se contenta d'espionner le général Rose qui resta dans son camp, quelques jours encore. Le 11 juin, de grand matin, le général voyant le pays tranquille, fit ployer les tentes et se mit en marche sur Zemmora. Arrivé sur la crête, entre la maison cantonnière et le Pont des Sables, il divisa ses troupes en deux colonnes, à cinq kilomètres environ de Zemmora.

La première, celle de gauche, était commandée par le général en personne. Elle suivait avec les bagages et l'artillerie le chemin stratégique qui aboutissait à Zemmora.

La deuxième s'engageait à droite par des clairières entre forêts. Elle devait enfilier et fouiller une succession de hauteurs en face de la première. Mais le chemin qu'elle avait à parcourir était beaucoup plus long et formait un arc de cercle dont le général tenait la corde.

Cet ordre de marche n'était peut-être pas très prudent, mais le calme qui régnait depuis le 5 pouvait à la rigueur le justifier. De fait, la colonne de gauche arriva au gîte d'étape sans avoir eu à essuyer un seul coup de fusil. Des groupes d'indigènes, en apparence non armés, peu nombreux, s'étaient

contentés de l'accompagner à distance.

Le général et ses officiers, réunis sous un énorme olivier sauvage, aujourd'hui disparu, se rafraîchissaient lorsqu'on aperçut la colonne de droite qui descendait le Crève-cœur, le Djebel Tighdeght des arabes. L'avant-garde était déjà engagée dans le ravin qui le contourne.

« Allons, dit le général en se frottant les mains, tout va bien. Rien ne se passera aujourd'hui. » Il n'avait pas achevé qu'un vive fusillade éclate et crépite, très nourrie. Aussitôt, des ordres sont donnés. L'artillerie réattelle ses pièces, part ventre à terre et vient se mettre en batterie un peu au Sud du bivouac actuel, à six ou sept cents mètres du combat, tandis qu'un bataillon d'infanterie file au pas de charge.

Le premier coup de canon ne se fait pas attendre. Bientôt les coups se succèdent, rapides, pressés, d'une précision mathématique. Les burnouss s'agitent ou s'affalent comme de grands oiseaux blessés à mort. Par-ci, par-là, un obus éclate et disperse un groupe plus tenace qui n'a pas alors assez de jambes pour courir.

En même temps, grâce aux renforts arrivés, le feu de l'infanterie redouble. Du village, on voit nos fantassins s'élancer, mais l'ennemi ne les attend pas. Il s'éclipse dans la forêt, poursuivi par les obus, ces terribles engins qu'ils ne comprennent pas et qu'ils disent l'œuvre Iblis (le maître de tous les diables que les arabes ont catalogué). Une cinquantaine de Flitta perdirent la vie dans cette escarmouche. De notre côté, nous avons sept hommes blessés. Tous moururent quelques heures après, bien qu'ils n'aient eu, la plupart, que des égratignures. Mais les projectiles qui les avaient touchés étaient, dit-on, empoisonnés. Ils reposent dans le cimetière de Zemmora où un humble monument les rappelle à la mé-

moire des français, leurs compatriotes.

Ce monument, tout en grès rouge, se compose d'un socle quadrangulaire surmonté d'une pyramide également quadrangulaire. Il ressemble assez au mausolée de Sidi-Brahim.

Le socle porte les inscriptions suivantes :

Face Est : Insurrection 1864, Dar Sidi Ben Adballah, Journées de 5 et 11 juin.

Face Nord : Afrique, Crimée, Italie.

Face Sud : Wagram, La Moskowa, Dresde.

Face Ouest : 82^{ème} Régiment de ligne, la 1^{ère} Compagnie du 3^{ème} Bataillon. A ses frères d'Armes.

Sur le côté Ouest de la pyramide se trouve le nom des braves dont les restes reposent sous la terre. Ce sont, de la pointe à la base : Roussel, sergent. Lessart, voltigeur. Mermet, Raynol, Ajac, Maury, Perretti, fusiliers.

Quant aux morts de Dar benn Abdallah, je n'en ai trouvé de traces nulle part, et personne n'a pu me donner de renseignements à cet égard.

En dépit de leurs défaites successives, les Flitta ne recherchaient point l'amann ; mais ils se montraient moins entreprenants et moins hardis, malgré les exhortations pressantes de quelques aventuriers, marabouts ou khouann étrangers.

Deux entre autres de ces agitateurs tentèrent inutilement de réchauffer le zèle chancelant des tribus et de supplanter l'insuffisant Abd El Aziz.

Le premier était un marabout des Oulad Sidi El Mihoub des Beni Meslemm, appelé El Miloud et quelquefois El Akhdar. Il avait été un des plus ardents coopérateurs de Si El Azreg et s'était même présenté pour lui succéder.

Le deuxième, venu d'Oran, selon les uns, des Beni Chougrann, selon les autres, n'entra chez les Flitta que peu de

jours avant leur soumission. Il y pénétra par la zaouïa de Sidi Mohammed benn Aouda, où il avait été amené par deux hommes des Oulad Bou Ali, les nommés Bou Zeïnn ould Mohammed bel Hadj el Mokaddemm et Djelloul ould Adda benn Djelloul.

C'était un jeune homme de 25 à 26 ans, imberbe, petit et d'apparence chétive, tatoué sur une aile du nez et sur une des pommettes de la joue, du même côté. Il lui manquait les deux incisives supérieures et s'appelait, selon toutes probabilités, Mohammed bou Azza ou bien bou Maza.

Mais les efforts désespérés de tous ces intrigants réunis furent impuissants à contrebalancer l'effet produit par la marche de nos colonnes.

Celles-ci, au nombre de quatre, sous les ordres des généraux Martineau, Liébert, Rose et du colonel Lapasset, ayant pacifié Ammi-Moussa se retournèrent contre les Flitta.

Sous la menace de ces forces imposantes, le parti de la paix faisait chez les Flitta de rapides progrès. Le général Rose recevait dans le Guerboussa de nombreuses offres de soumission. Quelques tribus cependant, plus compromises que les autres, semblaient vouloir encore prolonger la résistance. Pour en finir d'un seul coup avec elles, le général de Martimprey combina une opération d'ensemble à laquelle prirent part toutes les colonnes. Le 26 juin, elles allèrent occuper les emplacements suivants

La colonne Lapasset (était à Aïn El Anseur) à Aïn-Menad, à la tête de l'Oued Kheloug. Pendant la marche sur Aïn Menad, la colonne Lapasset eut à souffrir de la soif, au point que le colonel se vit obligé d'envoyer sa cavalerie puiser de l'eau à Aïnn Sidi Harats pour l'abreuver et remporter de l'eau à l'infanterie. On raconte que le général de Martimprey avait

envoyé par un officier l'ordre verbal de cesser le feu au colonel Lapasset dont l'artillerie, placée dans une position dominante, causait de grands ravages aux insoumis entassés dans la vallée du Kheloug. Le colonel, étant un peu dur d'oreilles, comprit ou fit semblant de comprendre que le Gouverneur lui commandait de tirer à outrance et fit redoubler le tir. Le général de Martimprey, étonné de ce résultat, lui transmit, cette fois, ses ordres par écrit. Le colonel en prit connaissance, dit quelques mots à l'officier qui les avait apportés et, se retournant vers le capitaine d'artillerie : « Encore une salve, capitaine, encore une salve ! » Et la salve, la dernière, fut tirée.

2.- La colonne Martineau sur la Mina, aux environs de Fortassa.

3.- La colonne Liébert à Ben Atia, sur la Menasfa.

4.- La colonne Rose, à Ras El Anseur.

5.- Le général de Martimprey campait avec neuf escadrons au confluent de l'Oued Kheloug et de la Mina.

En outre, le goum de Mascara était à l'entrée de l'aghalik d'El Bordj et celui de Mostaganem au bord de la plaine de Relizane.

Le résultat de ces dispositions était de cerner étroitement les derniers dissidents sur l'Oued Kheloug. Le 27, au point du jour, toutes les troupes devaient envahir cette vallée qui était le dernier refuge des insurgés, mais nos colonnes étaient à peine en mouvement que ces populations comprenant l'inanité de toute résistance vinrent se rendre à discrétion.

Certain désormais de la fin de la révolte des Flitta, le général de Martimprey remit le soin de la réorganisation du pays au général Deligny qui, venant de Géryville, l'avait rejoint à Relizane avec le 1^{er} bataillon du 2^{ème} Tirailleurs.

Le général Deligny resta encore une dizaine de jours chez les

Flitta. Il convoqua à Ras El Anseur les Djemâas de toutes les tribus, et, dans une grande assemblée, il leur fit sentir tout ce que leur conduite avait de blâmable puis, ayant reçu leurs promesses de paix, il licencia les colonnes. (Lieutenant Martin - Historique du 2^{ème} Tirailleurs)

Cependant, celle du colonel Lapasset séjourna comme un porte respect et alla camper à Medghoussa où elle resta quelque temps. Elle partit de Relizane le 31 juillet pour aller faire une démonstration armée dans le Dahra. Le châtement des rebelles suivit de près leur soumission.

Le 12 juillet on leur fit connaître les conditions auxquelles leur soumission avait été acceptée

1° désarmement général.

2° paiement d'une contribution de guerre égale au double des impôts zekkatt et achour non payés en 1863, en même temps qu'ils devaient acquitter ces impôts et ceux en cours de 1864, soit un total d'environ un million de francs.

3° déportation d'un certain nombre d'entre eux, choisis parmi ceux qui nous étaient le plus hostiles ou qui s'étaient révélés comme chefs du mouvement insurrectionnel.

On leur fit connaître également l'époque où aurait lieu le versement de l'amende et des impôts qui devait s'effectuer en deux fois, et l'on commença par le désarmement qui fut opéré le 17 juillet.

L'évêque d'Alger, escomptant cette circonstance, s'était fait attribuer par le Gouverneur général cinq cents fusils, de ceux que l'on devait confisquer. Malheureusement, le gaspillage des armes par les goums amis ne permit de disposer que de cinquante-sept fusils, en fort mauvais état, encore. C'était loin de compte et Monseigneur dut éprouver une déception bien sentie. Aussi, que voulait-t-il faire de ce monceau d'an-

tiquités ? Une lettre du commandant de la subdivision de Mostaganem au chef de l'annexe de Zemmora, en date du 21 juillet, n° 123, l'expliquerait peut-être.

Le premier versement de la contribution de guerre et des impôts ne donna lieu à aucun incident. Le 2 septembre, au soir, une somme de 478.104,73 francs était recouvrée sur un total de 502.129,28 francs. La subdivision ayant demandé d'être tenue journallement au courant des sommes versées et des tribus qui payaient, le sous-lieutenant Barthélémy de Zemmora fut envoyé, auprès du Receveur de Relizane, avec mission de rendre compte chaque jour à la subdivision de ce qui aurait été versé dans la journée.

L'impôt zekkatt dû par les douars Hassasna restés fidèles, soit 4.914,28 francs était entièrement acquitté le 10, et le 13 il ne restait plus un centime en arrière du premier versement. Le deuxième versement commença le 14 ou le 15 octobre. Il s'opéra avec plus de lenteur que le précédent et donna lieu à de légères difficultés bientôt aplanies.

Le 19, les Hassasna, les Anatra, les Oulad Souid, les Haratsa, les Beni Derguenn, les Amamra et les Oulad Raffia étaient entièrement libérés.

Le 22, les Beni Issâad, les Oulad Rached, les Chouala, les Beni Louma s'étaient encore acquittés et les Oulad Sidi Yahia s'acquittaient.

Le 23, c'était le tour des Oulad Barkatt et des Oulad Sidi El Azreg ; quatorze tribus sur dix-neuf s'étaient acquittées. Il ne restait plus que les Oulad Yahia, les Oulad Yahia benn Ahmed, les Oulad Bel Haïa, les Oulad Sidi Ahmed benn Mohammed et les Oulad Ameer.

Les deux premières tribus, au moins, avaient dû payer dans la journée du 24.

Enfin, le 8 novembre, tous les paiements étaient effectués depuis longtemps.

En même temps qu'il poursuivait, avec une infatigable activité, la rentrée des sommes dues par les Flitta, le chef de l'annexe procédait à la réorganisation politique du pays.

Nombre de kaïds furent choisis parmi les anciens chefs de soulèvement et notamment dans la famille de l'agha Djelloul. Cela ne pouvait être que dans le but d'obtenir des renseignements plus précis sur les individus à emprisonner, car plusieurs de ces kaïds furent eux-mêmes déportés par la suite. Tel El Hadj Bènn Taïeb sacrifié par les Oulad El Hadj Djelloul à leur propre sécurité.

On chercha, avant tout, à s'assurer de la personne et de la famille d'Abd El Aziz. Ce n'était point chose aisée. Il fallut infliger aux Anatra, Oulad Bou Ali, Douaïr-Flitta, etc..., une amende de 100 francs par jour de retard dans la capture ou la reddition du chérif.

Cette mesure fut appliquée le 6 juillet 1864 au matin. Le 9, dans la journée, Abd El Aziz se constituait prisonnier. Le même jour, on arrêtait son fils Adda, un de ses beaux-frères Bel Ali ould El Habib bel Ghahi, son frère Ahmed bel Azreg et son proche parent El Habib ould Mâmech, évadé de Bou Khanéfis depuis la fin de 1860.

Ces captures étaient dues à El Hadj Bènn Taïeb, à Bel Ahia et Bel Gacèmm ould El Hadj Djelloul. Les chaouchs de ces trois kaïds reçurent une récompense de 100 francs. Abd El Aziz et sa famille, au nombre de treize personnes, furent remis le 13 juillet au capitaine Bonneau de Relizane.

A partir de ce moment, les arrestations vont marcher bon train, car le moment semble venu de procéder à la capture des gens qui doivent être exportés avec leurs familles.

« Je vais donc m'occuper d'en dresser la liste », écrivait, à la date du 11 juillet, le commandant de l'annexe. Quant aux femmes détenues à Relizane (à défaut des hommes qui s'étaient éloignés, on avait saisi les femmes comme otages), je ferai successivement élargir toutes celles dont les maris ne doivent pas être soumis à cette mesure. Le local que j'ai à ma disposition pour enfermer les individus dont l'exportation me paraît nécessaire au rétablissement de la tranquillité dans le pays, est fort restreint. J'ai l'honneur de vous prier de vouloir me faire savoir, de quelle façon et sur quel point je pourrai les évacuer au fur et à mesure que la prison sera encombrée. »

Et le 13 juillet : « Autant que je puis en juger, n'ayant pas encore vu tous les caïds, le nombre de tentes à déporter sera de deux cent cinquante à trois cents. Ce chiffre ne doit point paraître exagéré si l'on veut assurer la sécurité du pays et prévenir le retour de l'insurrection. » Mais le Gouvernement impérial, qui caressait déjà l'absurde et ridicule idée d'un royaume arabe, effrayé à la pensée de déporter tant de monde, ordonna malgré toutes les instances, d'en réduire les proportions.

De nouveaux états ne mentionnèrent plus que cent tentes ou plus exactement cent chefs de tente divisés en deux catégories : ceux à éloigner temporairement de l'annexe et à déporter en Corse ou dans une île du littoral ; ceux à expulser définitivement de l'Algérie.

Pour l'établissement de ces deux catégories, dit le chef d'annexe, je me suis pénétré des principes posés dans la circulaire du Gouverneur général, du 2 novembre, n°145, principes qui permettent de débarrasser la colonie de fanatiques et de malfaiteurs incorrigibles toujours prêts à seconder ou à

faire naître une insurrection.

Le 13 juillet, cinquante prisonniers se trouvaient réunis dans la prison de Zemmora. Le soir ou le lendemain au plus tard, on pensait en avoir plus de cent. Pour pouvoir disposer de la prison qui était pleine de munitions, on fut obligé de s'emparer du magasin du génie et de le transformer en poudrière après avoir mis en lieu sûr les quelques outils qu'il contenait. Au 20 juillet, les arrestations étaient à peu près complètes dans huit tribus. Le 2, les prisonniers, qui en provenaient, étaient dirigés sur Relizane pour, de là, être transférés au fort de l'Est à Mostaganem, où l'on devait définitivement statuer sur leur sort.

En outre, à cette date, la plupart des gens à exporter des Oulad Sidi Yahia et des Oulad Sidi

El Azreg étaient détenus à Zemmora.

Dès le début des recherches, un grand nombre de Flitta, croyant échapper à la prison et au paiement de la contribution de guerre, avaient émigré dans les cercles voisins d'Ammi-Moussa, de Mascara, de Mostaganem où les habitants indigènes les accueillait à bras ouverts et les dérobaient aux investigations de nos agents.

Mais, leur refuge de prédilection était, sans contredit, l'aghalik de Frenda où l'agha Si Ahmed les couvrait ouvertement de sa protection et refusait, sous les plus futiles prétextes, de les laisser réintégrer leurs douars d'origine.

Dans ce seul aghalik, en avril 1865, se trouvaient encore en liberté, quoique devant être déportés, huit insurgés Flitta, originaires des Oulad Bel Haïa, Oulad Ameur et Oulad Sidi El Azreg.

A ce sujet, écrit le chef d'annexe, j'ai l'honneur de vous dire que le caïd des Oulad Sidi El Azereuk s'était rendu à Frenda

pour aller chercher le nommé Mohammed bèn El Azereuk, homme destiné pour la déportation et ne l'avait pas trouvé. A son retour, il apprend qu'il est au marché des Sdama et y envoie deux de ses cavaliers qui procèdent immédiatement à son arrestation. Les gens de la tribu des Ouled Sidi Djilali, apprenant ce fait, ont retiré des mains des deux cavaliers Mohammed bèn el Azereuk, son cheval, sa selle et l'on fait évader.

Dans cette circonstance, le caïd des Ouled Sidi El Azereuk n'avait pas pris l'attache du bureau arabe de Mascara, mais il agissait dans de bonnes intentions, les gens des Ouled Sidi Djilali le savaient bien et l'acte qu'ils ont accompli prouve qu'ils sont décidés à accorder l'hospitalité à tous les Flitta dissidents et à entraver les recherches faites pour les arrêter. (Lettre n° 207 à la subdivision, 1^{er} novembre 1864).

D'aucuns mêmes qui n'avaient pas quitté le pays étaient difficiles à saisir, car leur qualité de marabouts ou de combattants de la djehad (guerre sainte) leur assuraient aide et assistance dans tous les douars où ils trouvaient vivres et cachettes. On dut, pour s'assurer la possession de leur personne, réclamer l'application, à certaines tribus, d'une amende identique à celle infligée aux Anatra au sujet d'Abd El Aziz. Les Beni Issâad et les Amamra tombèrent sous le coup de cette mesure, convaincus de recevoir, héberger et cacher le nommé El Akhdar de son vrai nom El Miloud des Oulad Sidi El Mihoub, dont l'arrestation était nécessaire à la tranquillité du pays.

D'autres fugitifs destinés à la déportation dans une forteresse comme Mohammed ould Abdallah, dit Kchéirida des Anatra, El Hadj Mohammed bèn Rached des Oulad Sidi Ahmed bèn Mohammed et El Hadj Bequiq des Oulad bel Haïa,

glissaient, imprenables entre nos doigts. Signalés dans un douar, ils passaient aussitôt dans un autre et les hommes que nous lancions à leur poursuite arrivaient toujours trop tard.

Le premier avait pris la fuite dès la pacification du pays. Tous les renseignements le représentaient comme réfugié dans l'aghalik d'El Bordj, sans toutefois qu'on sut rien de précis à son sujet, sinon que son cheval se trouvait au douar Temaznia.

Le deuxième s'était d'abord réfugié, avec dix douars qui reconnaissaient sa suprématie, sur le Djebel Yazerou, au-dessus de Sidi Mohammed ben Aouda. Ce ne fut que vers le 10 juillet qu'abandonné, en apparence, des siens et pour ne pas les compromettre, il se décida à se cacher. Il trouva presque continuellement un refuge assuré chez les Akerma Gheraba, au douar Beni Moussi.

Le **8 janvier 1865**, le caïd Bel Gacem, informé qu'il était revenu dans son douar, tenta de l'arrêter pendant la nuit ; mais Mohammed bèn Rached couchait par précaution aux silos ; il fut averti par les cris des gens du douar et se sauva grâce à l'obscurité.

Enfin, le troisième, après bien des allées et venues, des tours et des détours, finit par échouer dans les prisons de Mascara, comme un simple coupeur de route.

A cette époque, un certain nombre d'indigènes étaient déjà arrivés en Corse.

Cependant, malgré le désarmement qu'on leur avait imposé, malgré la lourde amende qui les avait, en partie, ruinés, malgré la déportation qui avait prostré leurs familles, les Flitta, à peine pacifiés, nouèrent de nouvelles intrigues avec les Harrar et l'on craignit, un instant, qu'ils ne reprissent les armes.

Dès le 25 juillet 1864, le commandant de Zemmora signalait, en haut lieu, l'entente des insurgés du Sud avec les Flitta, les tribus de Frenda et de Saïda et les projets de pénétration, vers le Nord, de Ould Hamza et de son oncle Si Lala.

Dans une lettre adressées à son collègue de Tiharet, le 29 juillet, il s'exprimait ainsi : « La situation du pays est toujours la même. Je ne doute pas que les Flitta, ceux surtout qui touchent à vos tribus, ne correspondent avec les Harrar, mais il y a cependant prostration chez eux, sauf trois ou quatre tribus où je n'ai pas encore opéré pour ne pas donner l'alarme ; dans toutes les autres, j'ai arrêté sans difficulté ceux qui nous sont le plus hostiles et se sont surtout signalés comme chefs de mouvement dans la dernière insurrection. »

Huit jours auparavant, il dénonçait les projets des Oulad Sidi Cheïkh sur Frenda qui voulaient, par la possession de cette place, s'assurer une solide base d'opérations au cœur même du Tell où l'on n'attendait que leur présence pour se déclarer en masse contre nous.

On prit des précautions pour parer à cette éventualité. La colonne Lapasset quitta Relizane le 31 juillet pour aller visiter le Dahra dont on se méfiait. Mais l'échec de Mohammed ould Hamza contre Frenda (23-26 août 1864) servit mieux nos intérêts que toutes les démonstrations armées. Il détruisit chez les Flitta toute espérance de revanche et mit une sourdine aux vellétés des autres tribus. L'annonce même d'un nouveau sultan venu des Oulad Nail les trouva, sinon indifférents, du moins résignés à leur sort.

Au mois de septembre, tout était calme. Les Flitta labouraient. Une nouvelle prise d'armes n'était plus à redouter quoique certains individus continuassent, pour leur compte, à tenir campagne plutôt en bandits qu'en insurgés.

C'est ainsi que deux d'entre eux furent arrêtés en état de rébellion ouverte, le premier, trois mois après et le deuxième, cinq mois après l'insurrection.

Peu à peu, les Flitta détenus et non déportés rentraient dans leurs foyers ainsi que ceux émigrés dans les cercles voisins.

Enfin, le 14 décembre, la famille d'Abd El Aziz, elle-même, était rapatriée dans les Oulad Sidi Yahia, sa tribu d'origine.

Ainsi finit l'insurrection Flitta qui menaçait un instant de gagner tout le Tell et à laquelle, dès les premiers jours, vinrent se joindre des gens de Mékahlia.

S'il faut en croire quelques-uns, la répression ne se borna pas aux mesures indiquées plus haut ; quantité de têtes auraient roulé sous la hache, derrière la partie nord du bordj, près d'un vieil et gros olivier sauvage, aujourd'hui disparu. En outre, les kaïds nommés après l'insurrection auraient reçu l'ordre de ruiner littéralement leurs administrés, afin de leur donner une leçon durable et de leur enlever à jamais toute idée de révolte future.

Toutefois, je tiens à déclarer que je ne suis en ceci qu'un écho. Je ne saurais pas plus assumer la responsabilité de pareilles affirmations et me porter garant de leur exactitude, que de les nier d'une manière absolue.

Les années qui suivirent cette insurrection de 1864 jouirent d'une paix profonde et, comme si les Flitta n'avaient point été assez punis de leur rébellion, une épouvantable famine s'abattit sur le pays en 1867. Le tiers au moins de la population mourut de la faim ou du typhus qui, lui aussi, s'était mis de la partie. Plus de la moitié du bétail périt.

Des bandes d'hommes, de femmes et d'enfants descendaient, lamentables, de leurs montagnes et se pressaient autour de

Zemmora pour obtenir des secours en nature. L'autorité militaire les éloigna, par prudence, du village et les fit camper à l'Est, où chaque matin elle leur distribuait des vivres. Beaucoup de ces malheureux moururent. On les enterra, partie à l'Est, partie à l'Ouest, dans des terrains où déjà, en 1864 l'on avait, dit-on, inhumé des rebelles exécutés sans bruit.

En **1870**, à la suite de nos revers, les Flitta frissonnèrent mais ne bougèrent point. Il en fut de même en 1881, lorsque les Oulad Sidi Cheikh arborèrent de nouveau l'étendard de la révolte avec Bou Amâma. Monsieur Ménestrey, administrateur, ne contribua pas peu, par son énergie, à les maintenir dans le devoir ; mais ses efforts eussent été vains, si le marabout de Besnès, Si El Haloui benn Mrabett, n'avait empêché les gens d'Ammi-Moussa et, par contre coup, les Flitta, d'embrasser la cause de l'agitateur.

En **1890**, l'établissement de l'Etat-Civil rencontra une vive opposition au sein de quelques tribus. Les Flitta s'étaient du reste vantés chez leurs voisins que nous n'oserions leur appliquer cette mesure qu'ils considéraient comme une naturalisation. Les marabouts poussaient à la résistance, les grandes tentes et les cheurfâ travaillaient en dessous les populations. La famille de l'agha qui nous doit son influence, flotait, indécise, entre le désir de conserver nos bonnes grâces et celui d'appuyer les prétentions des indigènes.

Bref, grâce aux excitations maraboutiques, grâce aux tergiversations et aux menées de leurs khiamm kebar (grandes tentes, noblesse) les Flitta se raidissaient dans leur mauvais vouloir et la situation se tendait chaque jour davantage.

Il fallait de la vigilance, de l'énergie et de l'activité. Mon-

sieur Varnier, alors administrateur, résolut de procéder lui-même, sans retard, aux opérations préliminaires chez les plus turbulents. Il commença par les Oulad Rached. A cet effet, il se rendit, de nuit, avec un chaouch et les brigades de gendarmerie de Mendèz et Zemmora au bordj de la Rahouia. Accueilli par les clameurs d'une foule compacte, il faillit être violenté et ne dut sa tranquillité qu'au calme, au sang-froid, qu'il montra dans ces instants critiques et surtout à sa parfaite connaissance de la langue et du caractère arabes. Moins heureux, le chaouch fut maltraité, eut une jambe luxée et garda le lit durant plusieurs semaines.

A un moment donné, l'orage grondait si fort que Monsieur Varnier ordonna de fermer les portes du bordj et déclara aux mécontents qu'il ne consentirait à écouter leurs doléances que si elles lui étaient présentées individuellement et sans bruit, les engageant à se calmer sous peine d'un châtement sévère. Les vieux s'assagirent les premiers et entraînèrent les jeunes d'autant plus facilement que la gendarmerie avait arrêté les principaux meneurs. Le lendemain, toute résistance avait cessé et la confection des arbres généalogiques commençait.

Nous avons frisé l'insurrection, car un peu de cohésion et d'entente chez les mutins, un meneur plus décidé ou plus hardi, un mot d'ordre eût pu mettre le feu aux poudres. Les deux premiers manquèrent. Lorsque El Hadj benn Taïeb reçut le troisième, quelques semaines après, il était trop tard. Il essaya, vainement secondé par un marabout, récemment sorti de prison, de soulever le pays dans les premiers mois de 1891. Avec une suite de cinq ou six cavaliers, où se trouvait son fils âgé de quinze ou seize ans, il s'empara du drapeau de la Zaouia, parcourut la contrée, annonçant partout sur son

passage, que l'heure était venue et se rendit à la koubba de Si El Azreg faire ses dévotions. Prévenu à deux heures du matin des évènements qui s'étaient déroulés la veille à la Zaouia, Monsieur Varnier monta aussitôt à cheval, partit avec tout son personnel, en même temps qu'il donna des ordres pour lancer des goums dans toutes les directions. Le soir même, le douar du matin, ses femmes, ses négresses arrivèrent à Zemmora et y vécurent en résidence forcée.

Les recherches continuèrent, infructueuses, quelques jours encore, et deux mois après, on apprenait par une lettre d'El Hadj bènn Taïeb lui-même, qu'il avait avec sa suite gagné sain et sauf le Maroc, refuge inviolé, sinon inviolable, de tous les fauteurs de trouble algériens.

Dès lors, le douar interné reprit ses campements ordinaires, sa présence n'étant plus d'aucune utilité à Zemmora.

En octobre de la même année, une colonne composée d'un bataillon de tirailleurs, d'un escadron de chasseurs d'Afrique et d'une section d'artillerie, sous les ordres du colonel de Lausun, vint montrer aux Flitta que la France avait encore des fusils et des canons pour réprimer leurs soulèvements, au cas où il leur prendrait fantaisie de se soulever.

Cette colonne séjourna à Zemmora, fit étape à Mendez, à Rahouia et de là, s'engagea dans le bled pour gagner Mascara. Son passage au travers de la commune ne fut marqué par aucun incident sérieux.

En **1892**, lors des néfras qui éclatèrent sur certains points de l'Algérie, dans notre département à Inkermann et à Saint-Aimé, les Flittas décidèrent d'avoir la leur et de piller le marché de la Rahouia. Au jour dit, ils s'y rendirent en effet dans cette intention. Mais l'administrateur avait eu vent de la

chose ; des mesures étaient prises et les conjurés n'osèrent bouger. Afin de donner un prétexte plausible à leur déplacement insolite, tous achetèrent des berritas ou des medellas dont le stock fut vite épuisé à la grande stupéfaction des marchands. Quelques indigènes ont baptisé cette journée, la journée des chapeaux.

La misère de **1893** fit partout moins de victimes que de bruit, et ses ravages furent considérablement exagérés. Elle se montra excessivement bonne fille dans les Flitta et n'y dépassa guère, sauf quelques cas isolés, les limites de la gêne. Pourtant, on distribua des secours en nature avec une générosité surpassée, seulement, par l'insatiabilité des quémandeurs.

S'habillant de haillons sordides, des gens relativement riches, dans tous les cas point miséreux, vinrent assister aux distributions et reçurent « la ration » habituelle d'orge, absolument comme les véritables miséreux.

Aussi, jamais les pèlerins pour Mekka ne partirent plus nombreux que cette année-là. Les seuls indigènes algériens consacrèrent une dizaine de millions à ce pèlerinage. En admettant qu'ils aient eu faim, ce n'était pas, on le voit, l'argent qui leur manquait pour acheter de quoi vivre.

VII - AGRICULTURE, COLONISATION, INDUSTRIE, COMMERCE, MINES, SOURCES MINERALES, CHEMINS DE FER, ROUTES

Sur les 175.000 hectares, qui composent le territoire de Zemmora, 29.844 environ sont utilisés par l'agriculture. L'indigène et le colon pratiquent, de préférence, la monoculture, avec cette différence que le premier s'obstine à conserver sa primitive araire quand le second emploie la charrue Dombasle et fait des labours préparatoires.

Les indigènes n'emmagasinent pas les fourrages ; leur naturel apathique et paresseux leur empêche de les faucher et de les transporter. Les bêtes mangent ce qu'elles trouvent dans les champs, et si la neige couvre le sol, plusieurs jours de suite, elles crèvent.

Les colons, en général, n'en ramassent que pour les besoins stricts de leurs attelages pendant la saison des labours. D'aucuns même et non les moins riches, n'en coupent pas un brin ; ils le remplacent par la paille. Au reste, la majorité du fourrage récolté, poussé à même le champ, est grossier, peu nourrissant. Il serait cependant facile d'en obtenir de bonne qualité, soit par des semis spéciaux, soit par des soins, bien entendu.

Le jardinage ne va pas mieux que la grande culture. On rencontre autour des centres européens et dans certaines tribus, près des sources, sur les rives des cours d'eau, quelques jardins potagers et fruitiers. Sous le rapport de la culture maraîchère, Zemmora jouit d'une situation exceptionnelle : eaux abondantes et terres favorables. Malgré cela, les jardins ne sont pas ce qu'ils devraient être et l'on n'en compte guère que trois ou quatre d'exploités, par leur propriétaire, d'une façon convenable. Les autres sont loués, donnés à moitié, mal entretenus ou complètement traités en champs. Les bénéficiaires des sessions à moitié fruit où les locataires sont en majeure partie des Espagnols, rarement des Arabes et jamais des Français. Tous ces jardiniers ne peuvent fournir au village les légumes de la consommation courante. Deux ou trois revendeurs gagnent encore largement leur vie et se pourvoient à Relizane.

Les jardiniers du cru, se contentent de cultiver des tomates, des piments, des oignons, des ails, de mauvaises aubergines et quelques rares pommes de terre.

Le jardinage a donc des progrès considérables à réaliser avant d'atteindre le développement et le degré de perfection où il est parvenu en France et même sur certains points de l'Algérie.

A part la vigne, on ne cultive pas d'autres plantes industrielles : ni colza, ni chanvre, ni lin, etc. Il faudrait pour cela rompre ouvertement en visière avec la routine et posséder aussi quelques connaissances spéciales, propres à ces sortes de culture. Avec les grains et le raisin c'est beaucoup plus simple et tout de suite fini ; on ne redoute aucune complication et l'on craint peu un échec.

Les tableaux suivants indiquent en hectares l'étendue des cultures de toutes sortes faites dans la commune pendant l'année 1894 et les rendements obtenus en quintaux et en hectolitres.

Surfaces en hectares.

Lieux des cultures	Orge	Blé tendre	Blé dur	Avoine	Mais	Fèves	Pommes de Terre	Total
Territoire européen	345	1.266	597	223	3	2	3	2.439
Territoire indigène	17.442	4.121	4.632			1.210		27.405
Totaux	17.787	5.387	5.229	223	3	1.212	3	29.844

Rendements en quintaux.

Lieux de production	Orge	Blé tendre	Blé dur	Avoine	Mais	Fèves	Pommes de Terre	Total
Territ. de colonisation	7.175	11.394	3.782	3.568	4	16	45	25.984
Territoire indigène	95.627	20.136	31.136			2.708		149.607
Totaux	102.802	31.530	34.918	3.568	4	2.724	45	175.591

Etat du vignoble 1894

Nombre de planteurs dans la Commune	Surfaces plantées		Surfaces totales	Quantité de vin récolté		Rendement total
	Cépages noirs	Cépages blancs		Vin rouge	Vin blanc	
43	110 ha 25 a	6 ha	116 ha 25 a	1.415 hl	34 hl	1.449 hl.

Jusqu'à ces dernières années, dans les quatre centres européens, l'élevage a été négligé ; mais on commence à en reconnaître les avantages et le nombre de bêtes à cornes va sans cesse en augmentant. On se met également à élever des moutons et des chèvres, ce qui était auparavant le privilège presque exclusif des étrangers et des indigènes.

Les chevaux, quoique nombreux chez les colons, n'ont guère de valeur commerciale, ni de beauté plastique. La Remonte opère presque uniquement ses achats chez les indigènes où l'on trouve fréquemment des sujets de race et de prix. Les Beni Derguenn qui détenaient autrefois les plus beaux échantillons de l'espèce ne sont plus les seuls dans la commune à produire des étalons de choix.

Le porc, quoique très rustique, peu exigeant, n'est guère élevé que dans trois ou quatre fermes.

Les tribus elles-mêmes sont pauvres en bétail de toute sorte et ne possèdent pas le quart des bœufs, des moutons et des chèvres qu'elles pourraient nourrir. Leur territoire, en effet, renferme de nombreux et riches pâturages, ainsi que des sources assez abondantes et nombreuses pour abreuver les troupeaux en toute saison. Le nombre d'animaux existants en 1894 était :

	Zemmorah	Mendéz et Kenènnda	Ferry	Tribus	Total
Chevaux	88	42	62	3.951	4.143
Juments	12	28	3	1.788	1.831
Mulets	8	4	10	46	68
Mules	12	7	8	74	101
Anes	6	3	3	1.950	1.962
Anesses		5		2.191	2.196
Chameaux				16	16
Chamelles				2	2
Bœufs et vaches	260	115	165	10.131	10.671
Moutons et brebis	1.074	538	193	40.817	42.622
Boucs et chèvres	402	103	79	22.277	22.861
Porcs	372	630	48		1.050
Total	2.234	1.475	571	83.243	87.523

Les chameaux et les chamelles appartenaient exclusivement aux Beni Louma.

Colonisation. - Depuis cinquante ans que nous sommes établis dans le pays, nous n'y avons fondé, péniblement encore, que quatre villages où les étrangers menacent de submerger l'élément français qui semit d'ores et déjà en minorité si les fonctionnaires, très nombreux ne rétablissent pas l'équilibre, faisant même pencher la balance en notre faveur.

Kenènnda, bâti sur les terres Mendéz n'est, avec ses vingt-six habitants, qu'un groupe insignifiant malgré sa situation favorable, son climat salubre et ses terres d'une valeur exceptionnelle.

Mendéz, édifié sur les terres Bièz au fond d'une cuvette, rincée par la Menasfa, ne jouit guère d'une prospérité plus grande. Quelques familles de colons s'y débattent contre le paludisme et les mauvaises années. L'agrandissement projeté le tirera-t-il du marasme où il s'enlise, coupera-t-il l'anémie qui le dévore ou ne fera-t-il que prolonger son agonie inquiète? On en espère beaucoup de bien et d'avantages, trop à mon sens.

Ferry, dans la plaine de Chélif et Mina, est un peu moins désolé que Mendéz ; là encore, on réclame un agrandissement, à cor et à cri, quoiqu'on vienne à peine de distribuer les dernières concessions de premier établissement. Il n'appartient que depuis peu à la commune et dépendait depuis 1888 de l'Hillil.

Zemmora, un coin coquet dans un cadre de verdure gaie où chantent les eaux vives, n'a point autant d'habitants que ses terres grasses et jamais lasses de produire pourraient en nourrir. L'étendue de son territoire est hors de proportion avec le chiffre de ses colons. Il ne compte en effet que 836 habitants dont 319 français, pour 2.159 hectares, 31 ares, 66 centiares concédés, sans compter les surfaces achetées aux indigènes par quelques habitants. Le peuplement a eu lieu en quatre fois :

1° lors de la création du bordj ;

2° en 1864

3° en 1873

4° en 1889

En réalité, la colonisation reste stationnaire et craint de pénétrer au cœur des massifs arrosés et fertiles où se développerait notre vieille race franque dans des conditions identiques à celles de la métropole.

Pourtant, les terres ne manquent pas. Sur 175.000 hectares, les indigènes ne sèment, année moyenne, que 27.405 hectares. En admettant que, trois fois cette étendue leur soit indispensable pour déplacer leurs cultures, leurs campements et leurs parcs, on n'arrive jamais qu'à 81.215 hectares. Il reste donc 93.785 hectares dont il faut défalquer toutefois, le sol forestier, les parcelles incultivables et les surfaces aliénées par les indigènes au profit des européens. C'est environ 12.000 hectares au maximum à joindre aux 5.590 hectares déjà colonisés. Il reste définitivement 76.195 hectares, de quoi fonder 25 villages, les peupler de cent feux chacun et les doter largement.

Il est donc possible d'effectuer le programme de colonisation élaboré depuis longtemps, auquel on semble avoir définitivement renoncé et qui comporte la création des villages de :

- Beni Derguènn, 4.500 hectares, prélevés sur les douars Amamra et Beni Derguènn
- Guelt Bou Zid, 4.500 hectares. Très faible partie sur Zemmora, le reste sur Ammi-Moussa
- Zeboudj m'ta Adda bel Aïssaninn, 675 hectares, sur Dar bènn Abd Allah
- Aïnn Taïba, 675 hectares, sur Dar bènn Abd Allah et Beni Issâad
- Aïnn Teffessour, 1.575 hectares, sur Oulad Sidi El Azreg

- Kef el Azreg, 2.250 hectares, sur Oulad Barkatt et Habacha
- Rahouïa, 900 hectares, sur Oulad Rached
- Aïnn Krime, 2.250 hectares, sur Oulad Ameer
- Aïnn El Ouddènn, 4.500 hectares, presque tout sur Tiharet, le village sur Oulad Ameer

L'agrandissement de Mendèz = 1.800 hectares

L'agrandissement de Kenennda = 1.000 hectares

Soit un total de 24.625 hectares, dont plus de 4.000 empruntés aux communes de Tiharet et d' Ammi-Moussa. Il ne s'agit donc plus que de prélever 20.000 hectares sur les 76.000 disponibles. La marge ne manque pas.

Nos arrière petits-fils verront peut-être un jour fonder tous ces villages ; notre génération ne le verra certainement pas. C'est de tous points regrettable, car il y a dans le pays Flitta des terres de première qualité qui s'épuisent à ne rien produire et des sources qui murmurent de ne rien féconder.

Industrie

Si l'agriculture procède encore du système primitif ou s'en tient obstinément à des méthodes incompatibles avec les exigences du sol et du progrès, l'industrie est nulle de tous points. A peine tisse-t-on dans quelques tentes de la montagne et de la plaine des bernouss grossiers pour les hommes de la famille.

Quelques charbonniers espagnols, perdus dans les forêts qu'ils défrichent et qu'ils dévastent, à moins encore qu'ils n'exploitent pour autrui des coupes régulières de l'Etat, préparent du charbon en assez grande quantité.

Il existe un four à chaux à cinq kilomètres de Zemmora, près de l'Oued Anseur et de la forêt. La chaux produite est d'ex-

cellente qualité.

Commerce

Le commerce consiste uniquement dans la vente des céréales. Le trafic qui en découle est bien diminué depuis l'ouverture de la ligne Mostaganem-Tiharet. Les israélites, qui considéraient ce trafic comme leur monopole, comme leur fief, gémissent sur le bon vieux temps, triomphe des charrettes lourdes entre Tiharet et Relizane où elles n'arrivaient pas toujours. Ils ne cessent de récriminer contre ce qu'ils appellent la pénurie des affaires.

Mines

On n'a pas encore découvert de gisements miniers dans la commune. Cependant, il existe dans les Oulad Zid d'importants strates gypseux que les indigènes exploitent pour leurs besoins et aussi pour la vente, mais en petites quantités, dans les deux cas. Les Anatra et les Oulad Bel Haïa renferment des gîtes de zinc.

Au cours d'une partie de chasse, j'ai moi-même constaté dans les Amamra, à leur limite avec les Oulad Rafâa, sur un mamelon isolé, des affleurements de fer très pur, formant des bourrelets sur la roche.

On exploite pour les besoins de la consommation locale, près de Zemmora, une carrière d'excellente pierre blanche, tendre, à grain très fin, supérieure à celle très connue d'Inkermann.

Sources minérales

Elles n'abondent pas. On en compte cependant deux qui mé-

ritent une mention spéciale : La source chaude-salée de l'Oued El Hammamm dans les Beni Issâad et l'Aïn Mekhenèz (puante) dans les Oulad Barkatt. Cette dernière est une eau sulfureuse dont les indigènes font grand cas pour le traitement des maladies cutanées. Il existe bien aussi des suintements ferrugino-salins au Nord-Est de Zemmora ; mais ce ne sont que d'insignifiantes transpirations autour desquelles gisent des blocs de fer mêlé de sel que mon peu de connaissances minéralogiques m'a empêché de classer.

Chemins de fer

Deux lignes de chemins de fer, traversent le territoire ; l'une à son extrémité Nord, P.L.M. ; l'autre à son extrémité Ouest, F.A.

La première, par la gare des Salines, dessert Ferry à trois kilomètres, Zemmora quatorze kilomètres, Mendez et Kenenna trente-deux et vingt-six kilomètres. Cependant, jusqu'ici le trafic des villages ci-dessus, à l'exception de Ferry, méconnaissant l'économie des distances, s'est tout entier, porté sur Relizane à 21 kilomètres de Zemmora, à 34 kilomètres de Kenenna et 40 presque de Mendez.

La deuxième, traverse le territoire des Oulad Zid ; des Anatra ; de la Zaouia (gare de Sidi Mohammed benn Aouda) ; des Oulad Sidi Ahmed benn Mohammed (gare de Oued Khelloug) et des Oulad Bel Haïa sur un très petit parcours.

Routes

Il existe huit routes principales, savoir :

1. d'Oran à Alger (nationale), traverse Ferry
2. de Relizane à Tiharet (départementale) longue de 72 kilo-

mètres, dont 60 environ dans la Commune ; s'embrancher sur la précédente à 8 kilomètres à l'Est de Relizane ; traverse la Menasfa au pont de Dar benn Abd Allah

3. de Zemmora à Orléansville (départementale) 17 kilomètres sur la commune, se détache

de la précédente en face de la gendarmerie, n'a que 5 kilomètres 670 mètres d'ouverts, 3 kilomètres d'empierrements et traverse l'Oued Anseur sur un pont construit l'année dernière

4. de Zemmora à Hamadéna par les Beni Derguenn (vicinale) 17 kilomètres, dont 4 kilomètres 60 mètres ouverts et empierrements ; construite en vue de la création d'un centre dans cette tribu, greffée sur la précédente à 1,300 kilomètres de Zemmora, n'est empierrée que jusqu'à l'Oued Anseur qu'elle franchit sur un pont en pierre

5. de Zemmora à Mendez par Kenènnda (vicinale), se détache au Pont des sables, à 7,100 kilomètres de Zemmora, de la route de Relizane à Tiharet, qu'elle rejoint à Mendez après avoir traversé la Menasfa sur un pont bas, étroit et peu solide, 9 kilomètres

6. de Zemmora à la Zaouia (vicinale), 35 kilomètres, la piste en est à peine tracée, on y a cependant exécuté cette année quelques travaux d'améliorations et d'aménagements sur 500 mètres, à partir de Zemmora

7. de Zemmora à Ferry (vicinale), 11,200 kilomètres, où elle rejoint celle d'Oran à Alger

8. de Ferry à la gare des Salines, prolongement de la précédente, 3,500 kilomètres.

L'Etat, le département, la commune, consacrent chaque année, à l'entretien de ces routes, des sommes importantes et un peloton de quatorze cantonniers, non compris les auxiliaires, en assurent la viabilité.

VIII - Population, Langue, Cultes, Instruction publique, Mœurs et Coutumes.

La population est de 35.986 indigènes, 79 israélites naturalisés ou non, 539 français ou étrangers naturalisés et 321 étrangers presque tous espagnols soit 36.925 individus sur 175.000 hectares ou 22/100 d'habitant par hectare, un habitant sur 5 hectares et vingt-deux par kilomètre carré : chiffre plus de trois fois inférieur à la densité moyenne de la France.

Langue. - On parle davantage l'arabe et l'espagnol que le français. Cependant, les 99/100 des Espagnols et bon nombre d'Arabes connaissent notre langue. Mais ils ne l'emploient que dans les cas d'absolue nécessité, quand ils conversent avec des Français qui ne savent que le français. Nos citoyens, malgré l'exemple des étrangers, ont le défaut de vouloir substituer malgré tout, l'idiome de leur interlocuteur à leur langue maternelle. Grâce à ces dispositions spéciales on rencontre presque autant d'indigènes *habitant* l'espagnol qu'on en trouve parlant le français.

Instruction publique. - Il existe deux écoles mixtes quant au sexe, une à Mendez, l'autre à Ferry ; une école de filles et une de garçons à Zemmora. L'école des garçons est à deux classes.

Voici établi, d'après le registre matricule de chaque école, le tableau de la fréquentation pendant l'année 1894 :

Nationalité	Sexe	Zemmora	Mendez	Ferry	Total
Français	garçons	37	9	11	57
	filles	15	3	15	33
Indigènes	garçons	27			27
	filles				0
Espagnols	garçons	9	4	1	14
	filles	6		1	7
Israélites	garçons	8			8
	filles	8			8
Etrangers divers	garçons				0
	filles				0
Total	garçons	81	13	12	106
	filles	29	3	16	48
Total général		110	16	28	154

C'est une proportion de quinze élèves européens pour cent habitants. Il semble donc que bien peu d'enfants soient restés sans instruction (pour Zemmora, en 1896, le nombre des filles était de 39 au lieu de 29).

Les résultats sont radicalement contraires en ce qui concerne les indigènes. Ils ne fréquentent nos écoles que dans la proportion de 8/100 d'élève pour cent habitants. Ce nombre, composé exclusivement de garçons, est insignifiant si l'on songe qu'il existe dans la commune, en chiffres ronds, 4.000 garçons et 3.000 filles indigènes d'âge scolaire. Toute cette population enfantine reste ignorante, sauf en ce qui touche les garçons, dont quelques uns apprennent avec des versets du Quorân à lire et à écrire tant bien que mal dans les zaouïa tenues par des tolba un peu moins illettrés que leurs élèves, j'entends ici, au point de vue de la langue arabe car ils ne connaissent rien en français.

Enfin, un grand nombre de chemins agricoles et de triques arabes, en plus ou moins bon état d'entretien, viennent compléter ce réseau de voies de communication, réseau fort incomplet, si l'on songe à l'étendue de la commune, mais suffisant si l'on n'envisage que les besoins de la colonisation et des centres créés : en résumé, la commune possède 52 chemins vicinaux, de toutes natures, classés, longs de 179,236 kilomètres et empierrés sur 28 kilomètres seulement, y compris certaines rues du village.

Le Conseil départemental, justement ému de cet état de choses, avait approuvé en 1885 la création de quatre écoles en tribu :

- 1° Beni Louma,
- 2° Oulad Bel Haïa,
- 3° Zaouïa,
- 4° Beni Derguènn.

Aucune n'a encore été construite.

Les indigènes s'étaient pourtant montrés favorables à ces créations : les Beni Derguènn avaient transporté spontanément et gratuitement, la pierre et le sable nécessaires à la construction de leur bâtiment scolaire.

Cultes

Quatre religions différentes se coudoient dans la commune :

1° Le catholicisme. Il existe une église à Zemmora, une à Mendez et une église école à Ferry. Le desservant de Zemmora officie une fois par semaine à Ferry et à Mendez. Il reçoit 600 francs d'indemnité annuelle.

2° L'islamisme. Malgré ses 36.000 adeptes, il n'a pas de local spécialement affecté à la célébration du culte qui a lieu

dans certaines koubbas et les zaouias.

3° Le judaïsme. Les juifs n'ont pas de rabbin, non plus de synagogue et se font inhumer à Relizane.

4° Le protestantisme. Moins nombreux encore que les juifs, les protestants ont leur pasteur à Relizane.

Je crois utile de dire un mot des ordres religieux musulmans, au nombre de sept, d'après la statistique de 1882 :

1° Les Rahmania, avec 1.131 khouann, 58 mokaddèmm ou cheïkhs, ont six Zaouïas. Les principaux chefs sont :

- a) El Hadj Abd El Kader bel Mekki,
- b) Si El Missoum bènn Ouadah,
- c) Si El Habib bènn Naïch. Ils comprennent : Oulad Sidi el Azreg entier, Oulad Soudid sauf un douar, Amamra entier, Oulad Barkatt entier, Habacha entier, Oulad Zid sauf un douar, Oulad Rached entier, la moitié des Oulad Sidi Ahmed bènn Mohammed, Oulad Sidi Yahia bènn Ahmed entier, Dar bènn Abd Allah entier, la moitié des Beni Louma.

2° Les Derkaoua, (chadelia-derkaoua) avec 203 khouann, 15 mokaddèmm ou cheïkhs, ont quatre zaouias. Principal agent : El Hadj bènn Taïeb, réfugié au Maroc, actuellement.

3° Les Qouadria, avec 104 khouann et 15 mokaddèmm. Ordre paisible. Les principaux personnages des autres sectes tiennent à s'affilier aux Qouadria. Abd El Kader et plus récemment Bou Amâma en faisaient partie. Leur chef est Si El Arbi ber Rahal.

4° les Taïbia, avec 67 khouann et 6 mokaddèmm. Agent principal Si El Hadj Taïeb bènn Mazzouz, des Oulad Cheïkh bènn Aïssa (Oulad Ameur).

5° les Aïssaoua, avec 11 khouann, tous à Zemmora et 1 mo-

kaddèmm, Khelil bènn Aïssa, aujourd'hui à Relizane.

6° les Ziania, avec 11 khouann.

7° les Snoussia, avec 5 affiliés seulement ; mais tout porte à croire que leur nombre a dû augmenter dans ces derniers temps.

De tous ces ordres hostiles à l'influence française, les plus acharnés, les plus dangereux, les plus entreprenants sont les Derkaoua et les Snoussia.

Les tribus affiliées aux premiers sont : Haratsa en entier, Beni Louma la moitié des douars, Oulad Sidi Ahmed bènn Mohammed la moitié des douars, Oulad Bel Haïa sept douars, Oulad Souid un douar.

IX - CHEFS DE BUREAU ARABE, ADMINISTRATION, PERSONNAGES INDIGENES MARQUANTS

Chefs de Bureau Arabe

Capitaine Lucas de 1852 à ..., une lacune, Lieutenant Sauze de 1863 à 1865, Capitaine Mounier de 1865 à 1869, Capitaine Créput de 1869 à 1872, Capitaine Mounier de 1872 à 1878, Capitaine Lamarque de 1878 à 1880. Par décret, mis en vigueur le 3 octobre 1880, le Bureau Arabe était remplacé par le régime mixte civil.

Administrateurs

Ménestrey de 1880 à 1883, De Guiroy de 1883 à 1885, Laurens de 1885 à 1887, Delcambe de 1887 à 1888, Bruat de 1888 à 1889, Varnier de 1889 à 1893, Prunier de 1893 à mai 1894, Philipon de juillet 1894 à juillet 1896, M. Durand de juillet 1896 à ...

Personnages indigènes marquants

Bel Alia ould El Hadj Djelloul, ne nous a jamais été franchement dévoué. Kaïd des kaïds le 13 novembre 1870, agha le 7 mai 1877, officier de la Légion d'Honneur le 6 février 1879, commandeur en mai 1896.

Bènn Yamina ould Bel Alia. Personnage ambitieux, kaïd des Anatra. A la suite de dissentiments survenus entre son père et lui, Bel Alia ould El Hadj Djelloul, a reporté ses préférences sur son autre fils Mostefa, aujourd'hui kaïd des Oulal Bel Haïa, précédemment dans la commune de Frenda.

Tahar Bel Hassènn, né aux Oulad Sidi enn Naceur, Djebel Amour (Aflou), kaïd des Beni Louma, fut pris dans une ghazzia et élevé par le général Cérez. Nommé kaïd des Oulad Rached le 24 mars 1859, décoré le 13 janvier 1879, officier de la Légion d'Honneur. A rendu de grands services en 1864 ; mais, aucune pièce officielle n'est venue m'lever le voile.

Enfin, la famille mehale d'El Habib bou Médinn qui a toujours été dévouée à la France.

X - DICTIONNAIRE DES CENTRES EUROPEENS ET DES DOUARS-COMMUNES

Centres européens : Ferry, Mendez, Kenennda, Zemmora.

FERRY

Créé en 1877 avec des terres prélevées sur le douar El Djemâa dont il porta d'abord le nom et arrosables en hiver, au moyen des eaux dérivées de l'oued. Sol fertile, demandant toutefois des pluies abondantes. Le sirocco cause souvent d'irréparables dommages aux céréales. A trois kilomètres de la gare, à six kilomètres des salines situées en dehors de la commune, à onze de Zemmora et à treize de Relizane. Les sources inférieures de l'Oued El Anseur fournissent l'eau potable (un peu saumâtre) aux habitants.

Il ne reste plus guère des premiers concessionnaires. La plupart ont abandonné volontairement leur lot ou ont été expropriés. On y compte 122 français ou européens naturalisés, 5 israélites naturalisés et 23 européens étrangers, en tout 184 habitants. Ce chiffre a certainement baissé depuis le dernier recensement, car il y a eu quelques évictions, une ou deux émigrations et pas d'immigrations.

MENDEZ

A cheval sur la route de Relizane à Tiharet, présente l'aspect d'un carré assez dégarni de bâtisses. Sur la rive droite et à quelque cent mètres de la Menasfa, est à dix-sept kilomètres de Zemmora, trente-neuf de Relizane et cinquante-neuf et

demi de Tiharet. Alimenté par des sources captées à droite et à gauche de la rivière, boit de l'eau excellente.

Fondé en 1870, avec des terres prélevées, partie sur les Beni Issaad et partie sur les Oulad Rafâa. Sol froid, favorable surtout dans la vallée de la Menasfa à la culture des fourrages. Possède une brigade de gendarmerie à cheval logée dans une caserne bastionnée et crénelée qui pourrait servir de refuge à la population en cas de révolte des indigènes.

A 1500 mètres en amont sur la rive gauche de la Menasfa, se trouve l'importante ferme Dessoliers.

Logiquement, Mendèz devrait s'appeler Bièz, car ce sont les terrains de ce nom qui ont servi à le fonder. Avec Kenennda, le bordj de la Rahouia et les fermes environnantes, Mendèz compte 98 français ou européens naturalisés, 16 indigènes, 1 marocain et 144 européens étrangers. Depuis, le nombre des européens étrangers a diminué de près de moitié, le marocain est parti à la suite de sa tentative d'assassinat, par contre 2 israélites se sont installés dans le pays.

Couché au fond d'un cirque de montagnes est souvent éprouvé par le paludisme, faute d'une aération suffisante. Compte 11 lots bâtis sur 64 aliénés.

KENENDA

Hameau sans importance créé en 1880 avec les terres Mendèz des Oulad Raffia sur l'emplacement de l'ancien bordj de Mendèz, dont il reste encore quelques constructions très endommagées. Sol de première qualité, forêts où se trouvent de beaux chênes. Les vins qu'on y récolte sont excellents. Domine la vallée de la Menasfa et jouit d'un climat salubre, très tempéré, un peu froid cependant l'hiver.

A cinq kilomètres au Nord-Ouest de Mendèz, à onze et demi

de Zemmora et à trente-quatre de Relizane. Est Alimenté par l'Aïnn Kenennda, peu abondant, mais d'excellente qualité. Sa population globale est de 26 habitants.

ZEMMORA

Bâti, à l'origine, aux bords de la route départementale n°2, sur la gauche d'une gorge profondément échancrée, le Chabett Zemmora, a vu peu à peu ses maisons déborder sur la rive droite du ravin, s'accrocher aux aspérités du sol et monter, hardies, à l'assaut de la montagne piquetée de thuyas et de lentisques sombres. Creusé de ci, exhaussé de là, c'est un village difforme et tourmenté, mais pittoresque où les accidents de terrain ont été utilisés souvent d'une heureuse façon, quelquefois avec adresse. Il renferme quelques jolies maisons, à côté d'infectes masures, datant des premiers jours de l'occupation militaire.

Le climat y est sain, le paludisme à peu près inconnu et les épidémies fort rares. La chaleur ne se montre pas excessive en été, grâce aux montagnes qui brisent le sirocco. Mais il reçoit les vents d'Ouest, très fréquents et très violents en février, mars et même avril ou mai.

L'Aïn-Ras El Anseur canalisé en 1887, déverse dans un réservoir principal, flanqué d'une entrée dans le style mauresque, treize litres à la seconde d'une eau claire, fraîche, agréable à boire. Trois bassins supplémentaires, à ciel ouvert, emmagasinent le précieux liquide destiné aux jardins tandis qu'une canalisation complète la distribue aux maisons particulières et aux fontaines publiques. La conduite principale, toute en fonte, mesure six kilomètres à peu près de long. Elle franchit des ravins profonds grâce à un système de siphonnement fort bien conçu et s'engage même, à l'Ouest de la mai-

son forestière, sur le djebel Dorsa, sous un tunnel de quelques mètres (auparavant, le village était alimenté par l'Aïnn Zemmora situé à une cinquantaine de mètres en amont dans le Chabett Zemmora, mais un barrage destiné à élever le niveau de l'eau n'a réussi qu'à faire fuir la source sous la maçonnerie tant le travail, comme la plupart des travaux exécutés en Algérie, a été mal fait. L'Aïnn Zemmora débite en moyenne quatre litres à la seconde d'une eau limpide, fraîche et d'excellente qualité. Elle se perd maintenant, inutile, dans le ravin. Sous la domination turque, les arabes en dissimulèrent l'emplacement par une forte maçonnerie. Un vieil indigène révéla ce fait au chef du Bureau arabe qui fit déblayer et remettre la source au jour).

A 21 kilomètres de Relizane, à 14 de la gare des Salines, à 77 kilomètres 550 de Mostaganem et à 148 kilomètres 400 d'Oran, est le chef-lieu de la commune-mixte, d'une justice de paix à laquelle ressortissent tous les douars, sauf celui d'Oued El Djemâa (Relizane), d'une mahakma malékite, d'une recette des contributions diverses, d'une circonscription médicale et d'une recette des postes et télégraphes.

La population est de 836 habitants dont 319 français ou naturalisés, 68 israélites naturalisés, 27 israélites marocains, 258 indigènes et 154 européens étrangers.

D'un pointage sévère, il résulte que les 33 familles de fonctionnaires, français d'origine ou naturalisés de tout ordre figurent dans ce nombre de 319 français ou naturalisés pour une centaine d'individus.

Les français propriétaires de terres de culture sont 28 dont quatre habitent des fermes isolées. Des 24 propriétaires habitant le village, onze font valoir eux-mêmes leurs terres et encore, parmi eux, se trouve-t-il deux maçons. Quatre font

cultiver par des gens à gages et se décomposent en un boucher, un cafetier-boulangier, un retraité et un rentier. Deux rentiers exploitent par des métayers, trois dont deux cantonniers et un garde-champêtre sont fonctionnaires et enfin les quatre derniers louent leurs terres ou les laissent incultes.

Il n'y a donc en réalité dans le village que neuf familles françaises qui tirent elles-mêmes leur subsistance de l'agriculture, vingt-huit chefs de famille cultivateurs ou non, contre trente-trois chefs de famille fonctionnaires. Le reste de la population est formé de commerçants, d'artisans, de charretiers, de bergers ou de domestiques à un titre quelconque.

Dès l'année 1852, un certain nombre de commerçants, de ceux qui ont l'habitude de suivre les colonnes expéditionnaires, vinrent se grouper au Sud-Est et au Sud-Ouest du bordj où ils élevèrent à la hâte, dans un indescriptible désordre, d'infests taudis, bas, sans air, obscurs, d'une laideur repoussante. C'est dans ces tanières, qu'ils vendaient très cher les bagatelles nécessaires aux soldats, qu'ils débitaient toutes sortes de mixtures plus nuisibles encore à la santé qu'à la bourse des consommateurs.

La bonne, la vraie colonisation ne fit entreprise que dans les premiers mois de 1864 et, au moment de l'insurrection, trois maisons de colons, seulement, étaient bâties. Elles n'avaient pas encore de toiture. Sept cents hectares de terre environ furent concédés.

Deux ou trois familles à peu près restent du premier peuplement agricole. Les autres sont parties.

A la suite de l'année terrible, beaucoup d'Alsaciens quittèrent leurs plaines verdoyantes et vinrent en Algérie. A Zem-

mora, un bloc approximatif de mille deux cents hectares fut livré à la colonisation spécialement pour eux (1873). Les nouveaux colons étaient avantagés d'une façon très appréciable. La première année de leur installation, ils recevaient 0,50 franc par jour et par personne. En outre, chaque famille était dotée d'un attelage complet et de la semence nécessaire pour se livrer immédiatement au travail.

Cinq d'entre elles se sont maintenues dans le pays où, tout porte à le croire, elles sont définitivement fixées. Elles ne comptent guère moins de quatre-vingt dix individus et forment à elles seules le quart de la population française.

Le dernier agrandissement eut lieu au printemps de 1889, et porta sur une surface de 250 hectares avec des lots placés à six kilomètres du village, par conséquent trop loin pour être facilement cultivés.

Le bordj, construit en 1852 par les soins du Bureau arabe de Mostaganem, affecte la forme d'un pentagone allongé. Il était à l'origine bastionné aux angles; mais des modifications successives ont amené la suppression du bastion situé à l'angle Nord-Est. Le réduit, occupé par les bureaux de la commune-mixte et les logements des administrateurs est un carré bastionné à chaque angle, aux murailles hautes et solidement construites. Les casernes édifiées en 1868 à l'intérieur de la redoute, sur le côté Est en grande partie, peuvent contenir une compagnie et ne sont occupées que par une demie compagnie.

A l'intérieur du réduit, au dessus d'une voûte placée en face de l'entrée, une plaque en marbre rappelle le nom des chefs, français et indigènes qui commandaient la contrée lors de la construction. En voici le texte intégral : الحمد لله وحده

هذا البوارج قد بناه السيد القبطان ابراهيم السولي امير العرب
بمستغاثم بامر سعادة البعظم السيد لوزي و كان
الواهب على بنايه السيد البشير لوكته و كان القايد على
1270
البلد السيد محمد بن الكسري

Traduction libre : « Louange à Dieu seul. Ce bordj a été construit par le capitaine Arnoud ⁽¹⁾, directeur des affaires arabes à Mostaganem, d'après l'ordre de l'éminent général Louzi ⁽²⁾. L'officier chargé de la direction des travaux était M. Lucas et le kaïd des Flitta Mohammed benn El Hadri. En l'année 1270 ⁽³⁾ ».

⁽¹⁾ Ce pourrait être aussi Arnoud car l'orthographe arabe est la même pour les deux noms.

⁽²⁾ Il s'agit certainement du général de Luzy de Pellissac commandant la colonne punitive de Bou Sâda en 1853 et la subdivision de Mostaganem à la même époque.

⁽³⁾ Année 1270 de l'Hégire.

DOUARS - COMMUNES

AMAMRA - ANATRA - BENI DERGUENN - BENI ISSAAD - BENI LOUMA -
CHOUALA - DAR BENN ABD ALLAH - HABACHA - HARATSA - OUED EL
DJEMAA - OUED EL HAMOUL - OULAD AMEUR - OULAD BARKATT - OULAD
BEL HALA - OULAD RACHED - OULAD RAFAA - OULAD SIDI AHMED BENN
MOHAMMED - OULAD SIDI EL AZREG - OULAD SIDI AHIA BENN AHMED -
OULAD SOUID - OULAD ZID - ZAOUIA -

I - AMAMRA

Est à 20 kilomètres du chef-lieu de la commune-mixte (les distances sont comptées de la demeure du kaïd au bordj), mesure 9.515 hectares 62 dont 2.571 hectares 65 de forêts domaniales en trois groupes : forêt d'Aïnn-Tolba 980 hectares 50, forêt de Sidi 536 hectares (rive gauche de la Menasfa), forêt de Guerbouça 1.054 hectares 95 (rive droite de la Menasfa). Il compte 2.360 habitants, d'après le recensement de 1894, (pour tous les douars), répartis entre trente-quatre douars partiels qui sont :

Ould Abed Moumènn, El Houdjadj, Choualguia, Ould El

Hadj Kaddour, Zehaïria, El Bouachria, Oulad Roi, Ziann, Oulad Sidi Slimann, Oulad Sidi Ali bèn Khadda, El Kouaïtil, Oulad El Hadj Ahmed, Oulad bèn Sidi Ali, El Mouaïach Serardja, Oulad bèn Yettou, El Moualek, Mouaïch, El Abada, El Khoddèmm, Rouachdia Oulad Sidi El Arbi, El Kedadra, Oulad Ahmed, Sâïdia, El Houaoura, Oulad El Azreg, Oulad El Arbi, Oulad Mohammed, El Aouachtia, Chouala, Oulad Adda, Oulad Bou Saïd, El Harâiria et El Kouaïd.

Les Amamra sont cheurfâ, à part deux douars exclusivement arabes. Pays montagneux, altitude moyenne de 455 mètres, terres d'excellente qualité comprenant toute la vallée de la Menasfa et la plaine des Beni Derguènn jusqu'au Djebel Touila. La partie montagneuse est très boisée, très ravinée, déchiquetée en tous sens. Sources les plus abondantes : Aïnn Hallouf, Aïnn Tolba, Aïnn Gheghis et Aïnn Takoufi. Dans la plaine des Beni Derguènn, puits de Si Mohammed bèn Khadda construit par le génie. En 1869 on comptait 1.211 habitants.

L'origine des Amamrïnn remonte à Si Mohammed bèn Khadda qui vint au XVI^{ème} siècle de notre ère se fixer au Nord-Ouest des montagnes dites Derouït ènn Naga (sommet de la bosse de la chamelle). On montre encore aujourd'hui un énorme lentisque qui lui servait de retraite.

2 - ANATRA

Est à 50 kilomètres de Zemmora, mesure 7.820 hectares. Pas de forêts, traversé par la Mina, peu ou point de sources. Il compte 1.075 habitants répartis entre douze douars partiels : Cheurfâ, Chouarik Senaïssia, El Ghebaïzia, El Henaïssia, Oulad bou Azza, Oulad Ali hèn Aïssa, El Aouissett, Oulad hèn Aïd, Louaïdia, El Ghezazla et Oulad Toumi.

On y a découvert des gisements de minerai de zinc, de plomb argentière qui paraissent très riches d'après les échantillons, choisis du reste, que j'ai eus sous les yeux. Au mois de mars 1895, Monsieur Fabriès, pharmacien à Oran, a obtenu du Gouvernement général l'autorisation d'y opérer des recherches et de disposer des minerais découverts. Les travaux, arrêtés en mai 1896, ont amené la découverte de monnaie romaine.

3 - BENI DERGUENN

A 17 kilomètres de Zemmora, mesure 5.564 hectares 21 ares et 50 centiares. Il compte 2.712 habitants répartis entre vingt-quatre douars partiels :

Rouadjia, Teraïria, Touabett, Oulad bèn Hassènn, El Adjaïlia, Reghaïdia, El Mekada, Oulad Snoussi, Zyaïna, Halaïch, Dehaïbia, El Khedaïdia, El Kedadra, Oulad Fellouch, Chehaïria, Oulad Bou Ziann, El Houaouchir, Oulad bèn Chemâa, El Ghedadba, Oulad El Hadj, El Ouzaghria, Chouaïakh, Nouaouah et El Agaïhia.

En 1865 n'avait que 1.786 habitants.

Terres supérieures, très accidentées au centre. Nombreux troupeaux de chèvres, principalement dans les collines d'El Bereïch couvertes de brousses rabougries. Race de chevaux estimée.

Les gens des Beni Derguènn sont d'origine berbère et les autres indigènes prétendent qu'ils ont réussi à se maintenir malgré les invasions et les luttes sanglantes d'autrefois. Primitivement établis dans la plaine du Chélif, ils ont dû, pressés par les événements, l'abandonner et franchir la montagne pour s'installer dans le fer à cheval de Zemmora qu'ils ont défriché et livré à l'agriculture. En 1854 cultivaient 91 char-

rues et 200 en 1864. Sources : Aïnn Bekaïa et dans les ravins qui aboutissent à l'Oued Djemâa.

Sur le versant Nord du bourrelet bordant la plaine du Chélif, se trouve la koubba du célèbre marabout Bènn Châa, issu d'une famille religieuse originaire de Mazouna.

Son père, en mourant, laissa plusieurs femmes. Bènn Châa voulut épouser l'une d'elles ; mais la loi musulmane n'admet pas qu'un fils épouse une veuve de son père. Il sollicita tous les kouda (pluriel de kadi), des alentours dans l'espoir d'en découvrir un qui, par de profonds commentaires, annulerait les dispositions prohibitives du Quorann. Aucun ne voulut prendre sur lui de commettre une semblable infraction, malgré les promesses, les menaces et de riches offrandes. Tous exigeaient du quémandeur l'autorisation écrite du plus savant, du plus vénéré d'entre eux, un saint sur cette terre, Si Mohammed bènn Ali.

Bènn Châa l'alla trouver, lui exposa sa requête et le somma plutôt qu'il ne le sollicita d'y faire droit. « Toutes nos lois sacrées le défendent et Dieu, qu'il soit exalté, me maudirait si j'avais la faiblesse de t'écouter, si je prêtais la main à un pareil sacrilège. Plutôt la mort. » répondit tranquillement le vieillard.

Furieux de son échec, Bènn Châa trancha d'un coup de couteau, la gorge au sage kadi.

Le nom de Bènn Châa est exécré dans presque tout le département ; personne, sauf ses serviteurs religieux, ne peut l'entendre prononcer sans cracher et sans l'accompagner d'injures.

Sa koubba accrochée au flanc d'une colline aride, peu entretenue, confond sa masse carrée, mal d'aplomb, avec le gris terne de la montagne, quand le soleil d'été a fait mourir les

herbes ténues et les fleurettes rares qui croissent alentour.

4 - BENI ISSÂAD

A 28 kilomètres de Zemmora, mesure 8.184 hectares 49, dont 589 hectares de forêts domaniales. Il compte 2.124 habitants, il n'y en avait que 1.479 en 1869, répartis entre trente douars partiels :

Ammoura, El Bâalich, El Khlaïfa, Rehaïlia, El Bouatchia, El Djilaïlia, El Amarnia, Châchia, Oulad Amar, Oulad Youssef Seghaïria, Oulad Henni, Oulad bou Alèmm, El Feraïhia, Rouabah, Oulad El Hadj Rached, El Bouahdia, Oulad Saïd, Oulad El Djilali, El Kouadjlia, El Mâmria, Douarèmm, Oulad Adda, Oulad Bou Behil, Zouadnia, Sâadnia, Guelalza, Oulad El Hadj Bel Gacèmm, Kouadria et Deraïria.

Pays accidenté, entrecoupé de ravins dans lesquels on trouve un très grand nombre de sources. La partie Nord a dû être autrefois très boisée. Plateaux de 450 à 500 mètres d'altitude, pâturages excellents, ne demandent qu'à produire. Compris entre la Menasfa à l'Ouest et l'Oued Malah à L'Est.

Les Beni Issâad doivent être d'origine berbère, sont dans tous les cas fortement mélangés. En réalité sept ou huit familles seulement ont le droit de s'appeler Beni Issâad. On ignore la provenance des autres. Les tribus cheurfa, qui les entourent, reconnaissent leur avoir acheté la plus grande partie de leurs terres et leur accordent une bravoure supérieure à celle des autres Flitta.

5 - BENI LOUMA.

A 45 kilomètres de Zemmora, mesure 8.453 hectares. il compte 2.585 habitants, on n'en comptait que 2.281 en 1876,

répartis entre 28 douars partiels :

Oulad Hassènn, El Khouddamm, El Haraoualt Tehata, El Ouraïcha el Kebar, El Ouraïcha es Seghar, El Haraouatt Fouaga, Rouabah, Méramer, Deheb, Snaïs, Sekhra, Oulad el Hadj, Zegagha, El Assaninn, El Meharir, Traïett El Guetaïba, El Khetaïch el Kebar, El Khetaïch es Seghar, El Ouamria, Rezazga, El Méïaz Rezguia Kebar, El Méïaz Rezguia Seghar, Chenènn, Touaïbia, Zâma, Ouaïch et Souaktia.

Le Territoire, très riche, a une altitude moyenne qui dépasse sept cents mètres. La neige y tombe tous les ans. Sources nombreuses et très abondantes. Un certain nombre de ruisseaux débite même pendant les plus fortes chaleurs de l'été. Pas de forêt ni même de broussaille. Le pays offre néanmoins de nombreuses ressources.

Les véritables Beni Louma, vaincus par les Mehal dans la plaine des Oulad Ameer, émigrèrent dans le Sud, Ils furent remplacés par des populations indigènes de toutes provenances que nous appelons, improprement aujourd'hui, Beni Louma. Sont considérés par les Flitta comme des étrangers et sont les seuls qui n'aient pas acheté d'esclaves à la mort de Cheïkh Bènn Aouda.

6 - CHOUALA

A 45 kilomètres de Zemmora, mesure 8.745 hectares dont 1.100 hectares de forêts domaniales; arbres d'ancienne venue, 9/10 de thuyas, 1/10 de pins d'Alep ou lentisques. Il compte 1.017 habitants répartis entre 18 douars partiels :

Sidi Merzoug, El Kedadra, El Bouaka, Touahria, El Alaïlia, El Ghahès, Oulad El Hadj, Oulad Sidi Ahmed, Oulad El Azreg, Oulad Yahia, Oulad Si Tahar, Oulad el Hadj Abd er Rahmann, Oulad Kaddour Bènn Guetaïl, El Bâala, Châala,

El Ababsa, Oulad El Hadj Tahar et Zérartia.

Sont cheurfa.

Territoire montagneux, sauf dans la partie Sud-Est qui possède des plaines très favorables à la culture. Sol très fertile, argileux, avec des prairies naturelles, disséminées le long des cours d'eau et autour des sources. Une grande partie des terres reste inculte faute de bras. Dix-sept sources dont sept intarissables : Aïnn Semmara, Aïnn Chellilett, Aïnn Ras Chellilett, Aïnn Kef el Aoudj, Aïnn bou Guedoura, etc... Principales montagnes : Sidi Abd el Kader bènn Rarim, Sidi Merzoug et Mederrek.

Les Chouala ont pour ancêtre Si Mohammed bènn Abou Bekr, descendant de Si Mohammed bènn Abd er Rahmann, fondateur de la secte des rahmania. il vécut et mourut sur la montagne de Sidi Yahia. Ses enfants vécutent quelques temps auprès de son tombeau ; mais une rixe, à propos d'une perdrix prise dans le filet d'un Chouali par un des Oulad Sidi Yahia, ayant eu lieu entre le volé et le voleur, ce dernier fut tué. Les Chouala, trop peu nombreux, furent obligés, après avoir été pillés, de fuir et de se réfugier chez les Amamra, Les Amamra vécutent d'abord en bonne intelligence avec leurs hôtes et les laissèrent cultiver des terres arche. Cette entente ne dura qu'un temps. Un Amamri vint une nuit, voler une jument appartenant à un Chouali. Le propriétaire de l'animal poursuivit le voleur et le tua. Les Amamra, furieux, chassèrent les Chouala qui allèrent demander asile aux Beni Meslèmm.

Lorsque les Turcs occupèrent la province d'Oran, les Chouala étaient encore chez les Beni Meslèmm et s'y trouvaient trop à l'étroit. Ils s'adressèrent au bey d'Oran Mohammed Mokallèche vers 1221 de l'hégire (1806) et lui demandèrent

de désigner un terrain où ils pourraient s'établir avec leur famille et y cultiver des terres leur appartenant. Sectateur de Moulaï Abd er Rahmann, le bey leur donna en pleine propriété des terrains situés sur la rive gauche de l'Oued Allalah. Ces terrains appartenaient en aval aux Beni Issâad et en amont aux Oulad Sidi Ali, descendants d'un marabout de Medjadja, Mohammed benn Ali, lesquels ne formaient qu'un douar. Les Oulad Sidi Ali font depuis partie des Chouala où ils forment une mechta affiliée à la secte de Moulaï Abd el Kader Djilali.

7 - DAR BENN ABD ALLAH

A 20 kilomètres de Zemmora, mesure 11.043 hectares 72 ares, dont 3.636 hectares 38 ares de forêts peuplées de thuyas, de lentisques, d'oliviers. Il compte 1.425 habitants, il n'y en avait que 791 en 1868, répartis entre 20 douars partiels :

Oulad Azouz, Oulad El Hadj, Touahria, Mefalhia, Chechaïria, Mouamchia, El Gueradib, El Mehadjbia, El Aghouel, El Azaïzia, Chouaïbia, El Khoualdia, Oulad El Arbi, El Ouamria, El Ababsa, Touarfia, Zehaïria, El Adjaïmia, Oulad El Menaouer et Rekaïkia.

Sont cheurfa et ont de nombreux serviteurs dans les Flitta et jusque chez les kabyles du Djerjera Djurdjura).

Territoire montagneux, déchiré mais fertile. Terres habbous devenues par la suite propriété exclusive des familles, par usurpation. Emplacements superbes, comme d'ailleurs dans tous les Flitta pour des centres de colonisation.

Principales sources : Aïnn Sidi Harats au pied des Djebel mta Oulad Sidi Yahia, très abondant, Aïnn Tighdeght (la petite source) dans le ravin du même nom, plus connue sous l'ap-

pellation de fontaine des lions, Aïnn Tazorinn (source du raisin) coule dans l'Oued Kheloug, Aïnn El Kelb (source du chien) dans une dépression à gauche de l'embranchement de la route de Kenennda, etc...

S'appelait autrefois Oulad Sidi Yahia dont l'origine remonte à Sidi Ah benn Yahia, fils de Sidi Yahia, venu du Maroc vers le 14^{ème} siècle de notre ère. Ses descendants devinrent nombreux et s'allièrent aux Mehal et aux Oulad Yahia. Les Turcs augmentèrent les donations territoriales qui avaient été faites à Sidi Ali benn Yahia et à sa descendance.

Le nom de Dar benn Abd Allah a dû remplacer, celui d'Oulad Sidi Yahia en souvenir, probablement, de la victoire remportée par le général Rose sur les contingents Flitta, le 5 juin 1864. Toutefois en 1868, cette substitution n'existait pas encore.

8 - HABACHA

A 32 kilomètres de Zemmora, mesure 3.913 hectares 38. Il compte 892 habitants, il n'y en avait que 660 en 1868, répartis entre 19 douars partiels :

Oulad el Hadj Ahmed, Oulad El Azreg, El Anatra, Chouaïchia, Oulad Bènn Aïssa, Oulad Abd el Kader, Oulad el Djilali, Oulad M'hammed, El Aratsba, Léraïguia, El Agagda, Sehaïâa, El Haraïguia, El Khouddamm, Oulad Ahmed, El Ouallia, Oulad Moharnmed, El Merabtinn et Oulad Aoued.

Territoire mamelonné, montagneux avec des hauteurs de sept cents mètres. Sol très riche, particulièrement propre à la culture des pommes de terre et à l'établissement de prairies naturelles et artificielles.

Les Habacha ont été scindés des Oulad Yahia qui passent pour la plus ancienne tribu arabe. Elle serait venue chez les

Flitta vers 1055 avec l'invasion koréichite et appartiendrait à la tribu des Beni Oumméïa qui a donné des khalifes à Cordoue. Les Oulad Yahia étaient, avant l'arrivée des Turcs, suzerains de tout le pays ; quelques-unes de leurs tentes prétendent être Mehal ou Djouad.

9 - HARATSA

A 17 kilomètres de Zemmora (je crois devoir confesser que ces distances prises sur le tableau officiel des distances, me semblent sûrement erronées. Exemple : la gare des Salines sise au-delà des Haratsa n'est qu'à quatorze kilomètres sept cents de Zemmora), mesure 4.468 hectares 39 ares, dont 515 hectares 10 ares de forêts communales. Le 27 novembre 1873, 221 hectares ont été distraits du régime forestier pour l'agrandissement de Zemmora. Il compte 2.267 habitants ; il n'y en avait que 1.396 en 1865 et 1.299 en 1868, répartis entre 21 douars partiels :

Oulad Hassènn, El Gueraïria, Rehamnia, Selamnia, El Ababsa, Rouachdia, Oulad bènn Sâad Allah, El Aouaïdia, El Kheddama, Oulad Mâamar, El Mechaïchia, Douabib, El Kohel, Oulad Ben Aïcha, Houabett, Oulad bènn Daoud, Neghamcha, Senaïssia, El Mâaïzia, El Habaïbia et Oulad Benn Aïssa

Territoire légèrement mamelonné, très fertile, a fourni en grande partie les terres nécessaires à la création de Zemmora. Peu ou point de sources.

Les Haratsa sont une tribu merabtinn dont l'ancêtre Sidi Harats bènn Mach est venu chez les Flitta il y a quatre ou cinquante ans. Les indigènes lui donnèrent des terres et ses descendants en achetèrent aux Oulad Souid et aux Oulad Rafâa.

10 - OUED EL DJEMÂA

A 22 kilomètres de Zemmora, mesure 5.126 hectares 38 ares ; pas trace de bois. Il compte 2.312 habitants répartis entre 19 douars partiels :

Delaiïlia, El Melalha, El Medadha, Douala, Magoura, Oulad Sidi Tahar, Beni Cheikh, Châarir, El Emett, El Araïsia, El Khedadra, El Halaïbia, Oulad Cheïkh, El Khouaouna, Oulad el Djilali bènn Ahmed, Chetaounia, El Adâada, El Hinaïd et Oulad Yahia.

Territoire tout entier dans la plaine ; demande beaucoup de pluie pour produire ; a donné les terres de Ferry.

Tribu d'origine Mehale, annexée à Zemmora en 1888.

11 - OUED EL HAMOUI

A 25 kilomètres de Zemmora, mesure 8.745 hectares, pas de bois. Il compte 950 habitants répartis entre sept douars partiels :

El Ouahba, Oulad Feghoul, Oulad Abbou, El Ababsa, Oulad bènn Aouda, El Meghadid et Oulad Ghoulamm Allah.

Territoire raviné, déchiqueté, sec et nu, peu propre à l'agriculture. Pays pauvre.

Tribu d'origine mehale.

12 - OULAD AMEUR

A 50 kilomètres de Zemmora, mesure 8.745 hectares ; pas de bois. Il compte 1.596 habitants, il n'y en avait que 997 en 1867, répartis entre dix-sept douars partiels :

Oulad Ghenia, Chouaki, Oulad bènn Nouâa, Oulad Djelloul, El Kesaksia, Oulad Saïd, Oulad Ahmed, Oulad Cheikh bènn Aïssa, El Khedaïmia, El Abadlia, Oulad Mohamrned, El Ko-

hel, Serada, El Hellel, Oulad Adda, Oulad el Mokhtar, Mahmid ould bèn Aïssa.

N'avait que treize douars partiels en 1876.

Deux chaînes de montagnes se coupent en croix à la zaouïa de Sidi Mohammed bèn Aïssa, partageant le sol en trois bassins dont les eaux se rendent à la Menasfa, au Rhiou et à la Mina. Terres excellentes, largement pourvues d'eau par 29 sources, dont 13 intarissables et vraiment abondantes. Dans l'Oued El Athaouï, l'eau séjourne constamment en plusieurs trous de son lit. Souvent, les indigènes enlèvent la terre au milieu de l'oued et rencontrent à peu de profondeur l'eau nécessaire pour abreuver leurs troupeaux. Il existait 26 hectares de prairies naturelles dont la surface peut être décuplée. On n'y trouvait que neuf chevaux en 1867. Principales sources : Aïnn Guelmounia, Aïnn Krîma, Aïnn Et Ouddèn, Aïnn Fekarinn, Aïnn bèn Hatal, Aïnn Hassi Djemel et Aïnn Mousèkh près de la limite des Oulad Rached. Principales montagnes: Djebel Cheïkh bèn Aïssa, Zoudj Semâa, Chouchaoua, Dorsa, Bou Ketaïa, Takerfèntt, Drisia et Baraouig.

Les Oulad Ameur ont pour origine deux souches différentes : les Oulad Ameur et les Oulad Cheïkh bèn Aïssa.

Les Oulad Ameur descendent d'une des cinq tentes des Beni Oumméïa qui ne voulurent pas suivre la fortune des Beni Abbass. Leur aïeul Bèn Hella ould Sidi Ali bel Hamra, originaire de Hassaïmm, fut d'abord serviteur de Mohammed bèn Chaïb, puis il fut acquis par le vénéré Cheïkh bèn Aouda. Ayant voulu se marier, le cheïkh lui dit : « Tu as été mon fervent prosélyte, je te ferai avoir un grand nombre d'enfants qui peupleront le pays de Mendèz. » Ils s'établirent d'abord dans la vallée du Kheloug, mais lorsque les Mehal battus se retirèrent au Sud, les Oulad Ameur quittèrent le

Kheloug, où un seul de leurs douars resta, et vinrent s'établir dans la contrée où ils sont et que les Beni Louma battus auparavant par les Mehal avaient été contraints d'abandonner pour s'enfoncer eux aussi dans le Sud.

Les Oulad Cheïkh bèn Aïssa descendent des fils et des serviteurs religieux de Si Mohammed bèn Aïssa, originaire de Mekinèz, qui vint se fixer sur l'oued Barkatt et y vécut jusqu'en l'an 1160 ? de l'hégire. Un berbère du nom de Mohammed ben Harich lui constitua un habbous de 2.000 hectares avec la terre Merghedèmm. Ce habbous a donné lieu, entre les deux fractions de la tribu, à un long et coûteux procès, terminé tout récemment au bénéfice des Oulad Cheïkh bèn Aïssa, quoique Mohammed bel Harich ait fort bien pu se montrer généreux avec la propriété d'autrui. Les Oulad Cheïkh bèn Aïssa habitent les montagnes et les Oulad Ameur vivent dans les plaines.

La zaouïa du Cheïkh bèn Aïssa, bâtie au sommet du koudia du même nom, entourée d'un cimetière qui ne sert plus, n'a rien de remarquable. Un indigène payé par les descendants du Cheïkh en a la garde. Les Beni Louma, les Beni Me-slèmm, les Oulad bel Affann, les Oulad Messaoud, les Haouissett et quelques autres fractions de tribus sont serviteurs du cheïkh. Chaque année, au printemps et à l'automne, ils viennent offrir deux tâamm sur son tombeau. Ils y amènent des chevaux, des moutons, y apportent des tentes et autres objets dont la vente sert à l'entretien de la zaouïa. A l'Ouest, une maison de trois mètres sur six, où l'on se réunit pour prier, porte le nom de djemâa mitouaddinn. A l'Est, sur un piton très élevé, se trouve la koubba de Zoudj Smâa (deux minarets) dédiée à Abd el Kader bel Djilali, protecteur des mendiants.

Près de la zaouïa, sur les sommets rocheux de trois koudias, se trouvent les redjematt zeffoutt, amas de pierres superposées ayant de loin l'aspect de cavaliers et de fantassins rangés en lignes. La légende dit que les Beni Louma étaient en guerre avec leurs frères, les Oulad Khallafa, et qu'ayant essuyé des revers, ils élevèrent, d'après les conseils de Cheïkh benn Aïssa, des tas de pierres que les ennemis prirent pour des guerriers. Ce stratagème leur valut la victoire et la liberté.

Le douar Oulad Ameer doit s'appeler bientôt Zeffouli.

13 - OULAD BARKATT

A 33 kilomètres de Zemmora, mesure 5.592 hectares 44 ares. Il compte 1.397 habitants, il n'y en avait que 1.150 en 1870, répartis entre 24 douars partiels :

Oulad el Abed, El Merartsa, El Medahda, El Khelifia, Oulad Adda, Oulad Abd er Rahmann, Oulad Kaddour, El Alaïlia Seghar, El Alaïlia Kebar, El Khedaïd Oulad Mohammed, Touaïtia, Cheraïbia, El Khouaddamm, El Ouadah, El Haraïssia, Oulad Moussa, Oulad Kaddour bou Chenann, Khoudamn Sidi Mahmed, El Houaïk, El Houaoucha, Rezazga, Ez Zorg el Oulad Djilali.

Les terres sont de médiocre qualité dans le bassin de la Mina, mais excellentes partout ailleurs, et d'un grand rapport. La région de Mendèz est surtout favorable à l'agriculture. Seize sources y débitent, en toutes saisons, des eaux abondantes. il n'y a pas de bois.

Les Oulad Barkatt ont été formés de trois fractions d'origines diverses : Les Gueradja, les Snaïssa et les Aouaoura. Les premiers ont pour ancêtre un marocain ; les deuxièmes descendent des Hachèmm Cheraga et les troisièmes des Sbèa

(Alger). Dans le XVI^{ème} siècle de notre ère, un fils de Baba Haroudj, fondateur de la régence d'Alger, vint s'établir dans le pays avec sa mère, une nommée Barka. Les trois fractions se placèrent sous le patronage du fils de Baba Haroudj et prirent le nom d'Oulad Barkatt.

14 - OULAD BEL HAÏA

A 45 kilomètres de Zemmora, mesure 20.660 ha. Il compte 3.144 habitants, il n'y en avait que 1.538 en 1870, répartis entre quarante douars partiels :

El Abaïdia, El Azaïzia, Oulad benn Aouda, Oulad El Hadj, Oulad Kaddour, El Belaïnia, Zegaouatt, El Kraïa, Khoudamm benn Aouda, Oulad Sidi Mohammed, El Menatfia, El Aouamria, El Bou Aïdia, El Keraïch, Oulad Sidi Yahia, Rehahla, Sedjrara, El Moualdia, Oulad Sidi El Bou Dali, Oulad El Aïd, Doualah, El Gueralzia, Chenanncha, Oulad Mâamar, El Guedadma, Douaïdia, Châchia, Chefafra, Oulad Adda, Oulad Henini, Rezagatt, El Koualil, El Houaïdj, El Aïaïdia, El Amaïra, Mecharir, El Messablia, El Guelalâ, Sefafha et Mechata.

Le territoire des Oulad Haïa est formé de collines étagées de la vallée de la Mina à celle de la Menasfa. Le sol est moins fertile à mesure qu'on approche de cette dernière, bien que partout il soit de bonne qualité. Pas de bois.

Avant la soumission à la France, ils ne formaient qu'un douar avec les Oulad Sidi Ahmed benn Mohammed. Ils se prétendent Djouad et occuperaient le pays depuis la première invasion arabe. Mais ce ne sont là que des allégations fantaisistes, sans aucun fondement, et uniquement avancées pour se rehausser dans l'esprit des autres tribus Flitta. La vérité est qu'ils ont une origine des plus panachées et des plus infé-

rieures. Les aventuriers de toutes sortes sont venus s'y établir des quatre coins de l'Algérie, même de Sétif avec un nommé Bou Betann. Il y aurait aussi des Oulad Sidi Rached qui descendaient du Prophète par Ali benn Zid El Abidinn. Ils forment les quatre douars cheurfâ dont se compose la famille de l'agha. L'un pourrait dire d'eux, qu'ils sont cheurfft sans qu'il existe un chérif dans la tribu.

Quelques douars sont serviteurs de benn Châa et par conséquent Dergni : Oulad Mâamar, Chefafra, Oulad Adda, Châachia, et quatre tentes des Sedjrara.

On parle de les scinder en deux douars-communes qui s'appelleraient Chabètt ed Diss et Tâassalett. C'est même fait, mais l'influence de l'agha a maintenu le statu quo.

15 - OULAD RACHED

A 40 kilomètres de Zemmora, mesure 2.260 hectares.

Il compte 798 habitants, il n'y en avait que 745 en 1870, répartis entre douze douars partiels :

El Ouabed el Kehar, El Ouabed es Seghar, El Mâaïzia, El Mégann, Sehari, El Messarfia, Oulad Sâad, Oulad Sâaï, Sonaïnia, Oulad Sidi benn Setti, Oulad Kaddour et Chekakfa. Un seul douar de Cheurfâ, les Oulad benn Setti venus des Oulad Sidi El Azreg.

Le territoire des Oulad Rached quoique abondamment pourvu d'eau, est néanmoins entièrement déboisé, mais fertile.

La tradition leur accorde pour ancêtre un nommé Rached, venu de Miliana, qui se serait fixé dans le pays avant l'arrivée des Mehal. Sa koubba se dresse sur un koudia où nos troupes soutinrent une lutte héroïque.

On a proposé de changer le nom d'Oulad Rached contre celui de Rahouïa.

16 - OULAD RAFÂA.

A 15 kilomètres de Zemmora, mesure 5.345 ha 33 ares, dont 877 hectares 87 de forêts domaniales divisées en cinq groupes : bois de Mendèz 261 hectares, bois de Menasfa 158 hectares, bois de Mazouna 95 hectares 40 ares, bois de Berkenouss 172 hectares 50 ares, bois de Dorsa 190 hectares 97 ares. Il compte 759 habitants, il n'y en avait que 319 en 1870, répartis en neuf douars partiels :

Souadkia, Oulad Sâad, El Mehada, Oulad Sid El Djilali, Oulad benn Ali, Zouatnia, El Abadlia, Oulad henn Hamr El Aïnn et El Khouddamm.

Le territoire comprend des plateaux au Nord et de nombreux accidents de terrain au Sud. Cette dernière partie est nue ou en déboisement, à l'inverse de la portion Nord. Belles sources dont les plus importantes sont : Aïnn ras el Anseur, Aïnn benn Haballal, Aïnn el Hâd, Aïnn Taïba et Aïnn Sidi M'hamed.

Vers l'année 1560 de notre ère, un marabout très vertueux, Si M'Hammed benn Téïfour, venait de Miliana et achetait, d'un Turc d'Alger nommé Mostefa benn Slimann, une vaste étendue de terrain dont les limites sont à peu près celles qu'avait la tribu avant son démembrement pour la création de Zemmora. La sainteté du marabout, dont la haouita est près de l'Aïnn el Anseur, attira autour de lui des familles Flitta qui prirent, on ne sait pourquoi, le nom d'Oulad Raffia.

17 - OULAD SIDI AHMED BENN MOHAMMED

A 45 kilomètres de Zemmora, mesure 27.360 hectares. Il compte 2.344 habitants, il n'y en avait que 1.227 en 1870, ré-

partis entre trente-quatre douars partiels :

El Azazla, Deraka, Zeralda, El Hadjadj, El Djelaïlia, Oulad Slimann, Oulad Sidi Ali, El Azara, Tetatcha, Oulad Smaïnn, Oulad Djilali bèn Mohammed, Segaïria, Oulad Sidi Ahmed, Oulad Sidi bèn Khadda bèn Ail, Oulad Sidi Mostefa, Oulad bèn Hafer, Nefaïssia, Oulad Sidi Ahmed bel Arbi, El Amamra, El Kraïhia, El Feraïhia, Debala, El Koualed, Oulad bèn Souka, El Aouamria, El Gueraïmia, El Khenouéna, Khouddamm, Oulad Sidi bèn Yamina, Châaïr, Oulad Sidi bèn Khadda Seghir, Oulad bèn Amoud, Oulad Sidi Yahia et Mehalla.

Leur histoire et leur origine se confondent avec celles des Oulad Bel Haïa. Quelques douars de cheurra d'une authenticité discutable. Quelques serviteurs de Bèn Châa. L'administration a proposé de le fractionner en deux douars qui s'appelleraient Yazrou et Guiréz.

18 - OULAD SIDI EL AZREG

A 22 kilomètres de Zemmora, mesure 3.600 ha dont 850 de forêts. Il compte 1.368 habitants, il n'y en avait que 1.165 en 1889 et 597 en 1870, répartis entre vingt-trois douars partiels :

El Alaïlia, Oulad Cheikh, Oulad Djelloul, Sehaïria, El Oudjadj, El Ghouali, El Fedhaïlia Seghar, El Fedhaïlia Kebar, El Khedaïmia, El Abadlia, El Mâaziz, El Ababsa, Rehamnia, Zegaïguia, Oulad bèn Moussa, Oulad Ouadah, Oulad Abd El Kader, Oulad El Arbi, El Melaïmia, El Khouddamm, Oulad Kaddour, Oulad Bou Azza et El Khemamiss.

Tous sont cheurfâ.

Le territoire peut se diviser en deux régions : au Nord, un plateau sablonneux en grande partie boisé, presque sans eau

mais assez peu productif parce qu'il est mal ou point travaillé ; au Sud, un versant étroit et allongé, entrecoupé de grands ravins affluents du Kheloug, assez fertile et presque entièrement défriché. Ni sommets élevés, ni sources puissantes, les principales sont : Aïnn Beïda (cette source a dû être canalisée par les Romains, si l'on en juge par des restes de conduite, encore existants mais enfouis), Aïnn bou Rechimm, Euïounn Teffessour, puits de Sidi El Azreg, à la naissance du thalweg d'Oued Anseur. Achetèrent des terrains aux Oulad Ameer.

Les Oulad Sidi El Azreg ont pour ancêtre le marabout du même nom, fils de Sidi Ali bèn Yahia et de Allou bèn bou Djemâa. il est enterré dans une koubba piquée parmi de vieux querrouch (chênes), à la limite de la tribu et de Dar bèn Abd Allah. On lui attribue au moins un miracle : « On raconte qu'une mehalla (colonne expéditionnaire) vint camper près de la tente de Sidi Mohammed bèn Youcef, dont la koubba touche à la haouita de Téïfour, dans le thalweg de l'Oued Anseur à six kilomètres à peu près en aval des puits de Sidi El Azreg. Elle manquait d'eau et les soldats souffraient de la soif Si Mohammed, ému de pitié, alla trouver Sidi El Azreg. Tous deux se mirent en prières. Quand ils se relevèrent, ce dernier jeta son chapelet dans l'un des puits et le chapelet se mit à cheminer sous terre jusqu'en face de la colonne où trois kordes (grains) se détachèrent, fendirent le sol et donnèrent passage à trois sources aussi claires qu'abondantes et fraîches où les troupes exténuées se désaltèrent. Telle est la sainte origine des euïounn Ras el Anseur. »

19 - OULAD SIDI YAHIA BENN AHMED

A 30 kilomètres de Zemmora, mesure 12.105 hectares 20 ares. Pas de forêts proprement dites ; des broussailles dans la

portion Ouest de la vallée du Kheloug. Il compte 954 habitants, il n'y en avait que 599 en 1868 et 561 en 1870, répartis entre onze douars partiels (au nombre de treize en 1868)

Oulad Sidi Adda, Oulad Meflah, El Ahouamed, El Assaïlia, Oulad Sidi El Arbi, El Beïdh, Oulad Anseur, Benn Aouda benn Barkatt, Oulad Sidi Ahmed, Oulad Rached et Oulad benn Ali bel Arbi.

Dans quels douars se sont fondus les Rouaïs et les Oulad benn Tadhoul d'origine berbère, qui figuraient dans les statistiques établies en 1868 ? Je n'ai pu l'établir.

Le sol de la tribu est assez fertile, complètement défriché, mais l'eau manque. En dehors des sources qui s'épanchent péniblement dans le lit du Kheloug, on ne compte que cinq fontaines qui ont, il est vrai, l'avantage de couler tout l'été, il n'y a pas de puits, bien qu'il soit facile d'en établir. On a proposé de l'appeler Oued Kheloug.

Les Oulad Sidi Yahia benn Ahmed, purs, ne comptent que cinq douars :

Ahouahmed, El Assaïlia, Oulad Sidi El Arbi, Oulad Sidi Adda et Oulad Sidi Ahmed.

Tous ces douars sont cheurfâ et descendent comme les Chouala de Si Mohammed benn Abou Bekr, petit-fils de Si Mohammed benn Abd er Rahmann, fondateur de l'ordre rahmani.

Leur installation dans le pays remonte au commencement de la domination des Mehal, XIV^{ème} siècle de notre ère. Ils occupèrent d'abord avec les Chouala proprement dits, les Djebal Sidi Yahia, mais la même cause qui amena les Chouala chez les Amamra, chassa les Oulad Sidi Yahia benn Ahmed sur les rives du Kheloug, occupées alors par des berbères dont les descendants forment encore aujourd'hui les douars

Oulad Meflah et El Beïdh. Nous avons ajouté quatre douars prélevés sur les Oulad Yahia, Oulad Ameer, Oulad Rached et Oulad Bou Ali. Ces quatre douars portaient le nom de Cheraitia, Chouaïchia, Oulad Rached et El Khemamiss. La plupart de ces noms ont aujourd'hui disparu.

D'après une autre version, les Oulad Sidi Yahia benn Ahmed descendraient toujours de Mohammed benn Abou Bekr benn Abd El Malek benn Sidi Ali benn Yahia, ancêtre commun des cheurfa Flitta ; mais Sidi Yahia qui donna son nom à la tribu, fut élevé par Sidi Ahmed benn Mohammed, l'ancêtre de la tribu voisine qui l'adopta, lui donna une femme et du terrain et l'établit près de la montagne de Tâassalett. Je dois déclarer tout de suite qu'il est difficile d'opter pour l'une ou l'autre version ; cependant, la première me paraît plus vraisemblable sinon plus vraie.

Parmi les cheurfa se trouve la famille influente des Djelatia qui ont fourni des kaïds à la tribu et celle de Miloud benn Mokaddemm, Mokkaïdemm rahmani.

20 - OULAD SOUID

A 12 kilomètres de Zemmora, mesure 4.421 ha 60 ares.

Pas de bois ni même de broussailles. Il compte 1.747 habitants, il n'y en avait que 1.396 en 1865 et 858 en 1870, répartis entre vingt-cinq douars partiels :

Oulad Yahia henn Adda, El Khiouatt, El Khetalta, El Gheratia, Zeraoulia, El Melaïhia, El Menastra, El Mehada el Fouaga, Oulad Allel, Chouaïhia, Et Mehada Tahta, El Berannzia, El Messabha, El Bou Alag, El Djebabra, El Hatatba, El Mebakhtia, Oulad Mohammed, El Araïbia, El Hadjaïbia, Oulad Ziann, Chenenn, Oulad benn Aouda, Mezaïnia et Zekara.

Le territoire des Oulad Souid est à peu près uniforme, sans

accidents marqués. Le sol fertile demande toutefois énormément d'eau pour produire. Relizane a pris beaucoup de terres pour les besoins de la colonisation. Pas de source, pas de puits.

Tribu très ancienne, en majorité autochtone. Elle doit son origine à l'agglomération, au mélange des représentants des diverses races qui se sont heurtées, le sabre au poing, le carquois à l'épaule, dans la plaine formée par la jonction du Chélif et de la Mina.

21 - OULAD ZID

A 20 kilomètres de Zemmora, mesure 5.590 hectares. Pas de bois, ni de broussailles. Il compte 1.000 habitants, il n'y en avait que 782 en 1886, répartis entre quatorze douars partiels :

El Fetatma, Oulad El Djilali, El Kenènnda, El Azaïzia, Zenadra, Oulad Mohammed, Cheraïtia, El Habacha, Rouachdia, Oulad Kaddour, Kouaïssia, Oulad Bènn Aouda, Lekahlia et El Métaouïa.

Le territoire des Oulad Zid est nu, peu fertile, sans eau ; c'est le *bled el ateuch* par excellence. On y voit quatre années médiocres ou mauvaises pour une bonne.

Même origine que les Flabacha avec lesquels ils formaient les Oulad Yahia qui, de 1847 à 1852, payèrent la Guettëa en qualité de terre makhzènn.

22 - ZAOUÏA

A 25 kilomètres de Zemmora, mesure 1.720 ha 51 a 80 centiares. Pas de bois. Il compte 919 habitants, il n'y en avait que 722 en 1866, répartis entre six douars partiels :

Oulad Barkatt, El Kouadria, Oulad Metaoui, Oulad Anseur, El Fedhaïlia et El Kouaïssia.

Le sol est raviné, rocailleux et de très médiocre qualité ou tout à fait mauvais.

Avant notre arrivée en Algérie, la zaouïa de Sidi Mohammed bènn Aouda, servait de refuge à tous les malfaiteurs qui étaient en sûreté dès qu'ils touchaient son territoire. C'est dire que sa population est formée des éléments les moins recommandables et les plus disparates. A défaut de noblesse religieuse ou guerrière, les habitants peuvent au moins prétendre à celle du banditisme ancestral.

Petit-fils de Sidi Yahia, d'origine chérifienne, Mohammed bènn Aouda, homme de mœurs douces et primitives, ne voulant pas suivre l'exemple de ses frères qui vivaient d'exactions et de rapines, se retira dans le lieu le plus sauvage, le plus isolé et le plus stérile qu'il put trouver. Il vivait en anachorète au milieu des bêtes fauves, priant, fuyant les hommes et surtout le commerce des femmes qu'il avait pris en horreur (cela n'empêche pas que dans la plupart des tribus, un grand nombre de douars s'intitulent Oulad bènn Aouda, fils de bènn Aouda. Ce n'était pas un savant, car il ne savait ni lire, ni écrire, mais le bruit de ses vertus ne tarda pas à se répandre dans les environs et à lui créer une grande réputation de sainteté qui lui attira quelques fervents disciples et le fit reconnaître par les Flittas comme leur père spirituel.

Il vécut ainsi trente ans dans le jeûne et la prière. A sa mort, ses disciples lui élevèrent un magnifique tombeau dont la renommée des miracles est parvenue dans les contrées les plus éloignées.

Un jour qu'ils étaient à genoux autour de ce tombeau, apparut un lion qui les fit fuir d'épouvante. Le majestueux animal

entra fièrement dans l'édifice et se coucha sur la pierre tumulaire. Lorsque les disciples revenus de leur frayeur retournèrent au tombeau, ils trouvèrent le lion dans la même position. L'animal se laissa prendre sans opposer la moindre résistance.

Depuis cette époque, les lions n'ont jamais manqué au tombeau de Cheïkh bènn Aouda et sont devenus une source de revenus pour les serviteurs de la koubba qui les promènent ou les font promener par toutes les tribus de l'Afrique septentrionale et même en Europe : question de mendicité ?

La tradition rapporte encore qu'avant de mourir Cheïkh bènn Aouda dit aux Flitta : « Je meurs sans postérité, mon âme va vers Dieu ; mais qui aura soin de la tombe qui va contenir mes dépouilles mortelles ? Achetez des nègres. Eux et leurs descendants veilleront sur mon tombeau. »

Les Flitta s'empressèrent d'accéder à ce désir. ils achetèrent des nègres et les constituèrent, eux et leurs enfants, gardiens du kaberr. Les plus grandes familles arabes des Flitta sont très honorées de leur donner leurs filles en mariage.

CHAPITRES	TABLE DES MATIERES	PAGES
I	Nom, formation, limites, situation, superficie	3
II	Physionomie générale	6
III	Cours d'eau	9
IV	Climat	15
V	Curiosités naturelles	19
VI	Histoire	21
VII	Agriculture, Colonisation, Industrie, Commerce, Mines, Sources minérales, Chemins de fer, Routes	44
VIII	Population, Langue, Cultes, Instruction publique, Mœurs et coutumes	87
IX	Chefs de Bureau arabe, Administrateurs, Personnages Indigènes marquants	100
X	Dictionnaire des Centres européens Dictionnaire des Douars-Communes	102